

Historique du 8e régiment de marche de zouaves

8° REGIMENT
DE ZOUAVES

MONDEMENT

COTE 140

CHAMPAGNE

SOMME

BOIS DES

MONT-SANS

CORBEAUX

NOM

VILLERS BR

LA CRIS

NNEUX

VAUXAILLON

1914 - 1918

A. LALUZE
1920

LIBRAIRIE CHAPELOT - PARIS

A. 2. 0. 2753

(G. 2755.)

HISTORIQUE
DU
8^e RÉGIMENT DE MARCHE
DE ZOUAVES

« La France est assurée de la victoire
puisqu'elle est résolue à l'obtenir.

« Soumise à la discipline de fer qui est la
loi et la force des armées, la nation tout
entière, levée pour la défense de son sol et
de sa liberté, a accepté d'avance, d'un cœur
ferme, toutes les épreuves, même les plus
cruelles.

« Patient et tenace, forte de son droit,
sûre de sa volonté, elle tiendra. »

Lettre de Millerand à Joffre, le 27-8-14.



« Compagnons, cette bannière est la vôtre; il y va de votre honneur autant que du mien qu'elle soit vue bien avant parmi les ennemis et qu'elle soit généreusement conservée ».

Bertrand DU GUESCLIN.

*Vingt siècles d'action n'ont point usé notre âme !
L'idéal des aïeux, plus que jamais, l'enflamme.
En combattant, comme eux, sur les mêmes chemins,
Nous verrons s'y dresser, lasse de tant de crimes,
Pour punir les bourreaux et venger les victimes,
La Justice, qui tient la Victoire en ses mains.*

G. LAFENESTRE.

De Chomutov (Tchéco-Slovaquie)

le 15 Juin 1920.

Zouaves du 8^e,

Ceci est votre histoire. Elle a été écrite par vous, les anciens; elle sera votre idéal, à vous les jeunes soldats des classes 1919 et suivantes. Vous y puiserez l'amour de la Patrie, l'esprit de corps, l'amour du travail et du sacrifice, le sens de l'ordre, de la discipline et de l'union.

C'est en obéissant à ces mobiles que, d'un régiment créé de toutes pièces sous le feu de l'ennemi, les combattants de la grande guerre ont façonné en quatre années l'un des corps les plus glorieux de l'armée française.

Sans une parole vaine, vos anciens de la première victoire de la Marne partent à la mobilisation pour le sacrifice total que réclame le salut du foyer. Plus que tous autres, eux qui viennent de travailler au Maroc à « la plus grande France », ils frémissent à la pensée que les Huns puissent lui arracher de nouvelles provinces.

En eux « l'orgueil de la race, trop comprimé, jaillit, comme du sol contracté les fontaines lumineuses » (1). Il jaillit d'autant plus superbe que ces hommes ne peuvent démeriter puisque leurs pères étaient « les premiers soldats du monde », et puisque leur régiment fait partie d'une Division où un noble sentiment d'émulation anime tous les corps : « la Marocaine, se sacrifiant du même cœur, soit pour conserver un peu du sol sacré de notre chère France, soit pour en reconquérir une parcelle... (2) »

L'esprit de corps — utile et sain lorsqu'il tend à faire d'un régiment un serviteur aussi parfait que possible du devoir

(1) HENRI BORDEAUX.

(2) GÉNÉRAL DAUGAN.

commun, à développer sa valeur militaire — est donc, au 8^e zouaves, porté au plus haut degré ; il est encore augmenté par la conscience qu'ont tous ses membres de la valeur de leur régiment.

Les cadres y sont l'exemple du groupe qu'ils doivent façonner, rendre héroïque. Les zouaves les regardent ; c'est trop peu dire, ils s'appuient sur eux, d'instinct ils prennent les mêmes attitudes. Des officiers comme le commandant Servais, le capitaine Paris, dont vous lirez les monographies à la fin de ce volume, ne craignent pas de commander ; car, comme ils sont tout entiers à leur devoir, comme leur discipline personnelle organise les hommes à leur insu, sans murmure et sans discussion ceux-ci obéissent, se rendant compte qu'ils ont besoin d'être conduits. Ils savent que l'ordre est libérateur et préserve des catastrophes.

Voyant leurs chefs les premiers au labeur exigé par les circonstances, méprisant le danger, ménageant la vie de leur unité en exposant pour elle la leur, veillant au détail, n'improvisant rien de ce qu'ils peuvent prévoir et préparer, les zouaves ont la conviction absolue de n'être pas de la poussière amorphe à la merci du premier ouragan ; ils se disent tout bas dans les attaques qu'il suffit de suivre leurs chefs, de mettre leurs pas dans les leurs pour marcher en sécurité pleine.

L'attaque, c'est en effet le dénouement du drame qui se joue aux tranchées ; tout converge vers cet acte suprême qu'il faut prévoir, préparer et non improviser.

Il faut que les hommes aient une confiance entière dans leur entraînement personnel et dans leur science du combat, confiance aussi dans la façon dont leurs chefs disposent de tout, veillent sur tout. Aussi le régiment, partout et toujours ne cesse-t-il de travailler. En seconde ligne, c'est une détente, mais non une abdication : le régiment y refait ses forces au lieu de les dilapider. Moralement il est toujours en première ligne, en lutte contre tout ce qui est débilitant, inférieur, mortel à l'héroïsme et au devoir. Appelé à attaquer, il descend dans la lice sans peur comme sans jactance, attendant sinon sans émotion, du moins sans timidité, le formidable choc. Il espère vaincre ; il est sûr de ne pas fléchir.

Cette certitude est d'autant plus grande qu'entre tous ses membres règne cette fraternité d'armes que l'écrivain Psichari a si magnifiquement célébrée, ce lien de la camaraderie qui noue et enchaîne, plus fort que l'amitié et plus fort que l'amour : « et ce n'est ni de l'amour paternel, ni de l'amour filial, ni de l'amour fraternel, mais c'est un autre amour qui n'a pas été dit, qui balaie le reste, ne laisse rien après lui » (1).

Anciens du 8^e zouaves, qui êtes maintenant rentrés dans vos foyers, conservez entre vous cette camaraderie, cet esprit de solidarité qui, pendant la guerre, enfanta des miracles.

Ainsi vous continuerez à vibrer au souvenir des jours glorieux et des camarades vaillants; ainsi vous garderez la mémoire de vos morts qui ont posé les fondements d'une Patrie plus belle et dont vous ne devez pas laisser le sacrifice infécond, puisque vous avez contribué à les établir.

Colonel LAGARDE

(1) PSICHARI — *Les voix qui crient dans le désert.*

HISTORIQUE

DU

8^e RÉGIMENT DE MARCHE

DE ZOUAVES



A la mobilisation, quand la France se leva tout entière pour repousser ses envahisseurs, les quatre bataillons dont fut composé le 8^e zouaves étaient au Maroc.

Le 1^{er} bataillon (1^{er} bataillon du 1^{er} zouaves) assurait dans ses postes la tranquillité de la Chaouia.

Le 2^e (2^e bataillon du 3^e zouaves) était à Rabat ; au Maroc depuis deux ans, il avait occupé Safi et Mogador, fait entre Mogador et Marrakech les fameuses colonnes de Dar-el-Cadi et de Dar-Anflous, occupé et organisé Agadir, puis parcouru les plaines brûlées du Tadla.

Le 3^e (3^e bataillon du 2^e zouaves) veillait au Maroc Oriental, dans la région d'Oudjda.

Le 4^e (4^e bataillon du 3^e zouaves) tenait les postes de la vallée du Sebou, face au Maroc espagnol.

« La vie de colonnes et de postes, sous la tente, toute d'imprévu et d'alertes, avait aguerris les corps et trempé les âmes. Ces quatre bataillons, fondus au creuset des mêmes souffrances et des mêmes joies, des mêmes espoirs indomptables et des mêmes sacrifices, « bronzés au feu de cent batailles », allaient former la plus belle des organisations parmi les organisations humaines, constituant « un beau régiment ».

« Au Maroc, au contact des Allemands, chacun sentait venir la guerre et s'y préparait. A la mobilisation, chacun comprit que la partie décisive se jouerait sur notre frontière du Nord-Est et que c'était là qu'il fallait conquérir et défendre le Maroc. C'est là que furent envoyés les zouaves ; parmi eux, personne ne doutait de la victoire (1). »

(1) Commandant POULAIN, *Petit historique du 8^e zouaves*.

LES PREMIERS COMBATS



LA RETRAITE ET LA VICTOIRE DE LA MARNE



*The wounded Marne is growing green,
The gash of Hun no longer smarts;.....*

FRANK CARBAUGH
(Les champs de la Marne)

*La Marne blessée redevient verte,
La balafre du Hun cessa d'être cuisante;...*

MONDEMENT (7-8-9 Septembre 1914).

LE lieu de rassemblement des unités de la Division du Maroc, embarquées dès les premiers jours d'août 1914, était fixé à Bordeaux. Les quatre bataillons de zouaves désignés pour en faire partie s'embarquent soit à Casablanca, soit à Oran, soit à Kénitra et, le 23, après un court séjour à Bordeaux où ils se complètent par l'appoint de réservistes, trois d'entre eux sont déjà arrivés dans la zone des armées. Le 4^e bataillon du 3^e zouaves, arrivé le dernier avec quelques jours de retard, ne rejoindra la Division que le 27.

Le voyage de Bordeaux aux Ardennes se fait au milieu des acclamations enthousiastes de la population, qui n'a pas oublié l'héroïsme des zouaves en 1870. Aux stations, des femmes, des jeunes filles fleurissent les soldats et leur souhaitent la victoire. La campagne est radieuse sous ce chaud soleil d'été : les officiers et les hommes, qui viennent de passer de longs mois dans les plaines brûlées du Tadla et du Maroc Oriental, sont pénétrés du charme et de la douceur de la campagne française qu'ils traversent : Bordelais, Poitou, Touraine, Ile-de-France, Thiérache dont le vert des prés et des bois repose les yeux de la vive lumière d'Afrique.

A peine débarquée dans la région de Tournes, près de Mézières, la Division du Maroc est jetée dans la mêlée et emportée dans le tourbillon de la retraite de Charleroi.

L'ordre de bataille est alors le suivant : le bataillon Lachèze (1^{er} bataillon du 1^{er} zouaves), le bataillon Lagrue (4^e bataillon du 3^e zouaves engagé à partir du 28 août) et le bataillon Burkard (2^e bataillon du 3^e zouaves) sont groupés sous le commandement du lieutenant-colonel Levêque et font partie de la 1^{re} brigade Blondlat. Le 3^e bataillon du 2^e zouaves, sous le commandement du commandant Modelon,

fait partie du régiment mixte du lieutenant-colonel Fellert de la 2^e brigade Cros.

Le 23 août, à peine rassemblée, la Division reçoit la mission de couvrir la retraite de la 4^e armée à la suite de son offensive malheureuse sur la Semoy. Sans être entamée dans son ensemble, l'armée de Langle se repliait au sud de la rivière; le 9^e corps, épuisé par les durs combats du 24, vers Gedinne, repassait la Meuse; le lieutenant-colonel Levêque, qui a reçu l'ordre de protéger l'écoulement de ces colonnes, envoie immédiatement le bataillon Burkard surveiller le pas-



Général HUMBERT

sage de la Semoy, pendant qu'il établit les deux autres bataillons le long de la Meuse pour en défendre l'accès à l'ennemi.

Mais la pression de l'ennemi se fait d'heure en heure plus violente. La Division doit à son tour repasser la Meuse et s'établir défensivement sur la rive gauche. Les zouaves reçoivent l'ordre de tenir les environs de Signy-l'Abbaye, clef de la vallée de l'Aisne et de la Champagne, en poussant leurs grand'gardes à quatre kilomètres au nord de cette localité.

Le 28 à l'aube, le XII^e corps allemand attaque la division vers Dommery - La Fosse-à-l'Eau et se fait ramener durement à la baïonnette. Les zouaves, dans un élan farouche, se ruent sur l'ennemi. En larges pantalons blancs et chéchias rouges, la baïonnette étincelant au soleil, ils bondissent, méprisant leurs pertes, refoulant l'ennemi bien supérieur en nombre, enlèvent Dommery et les bois au

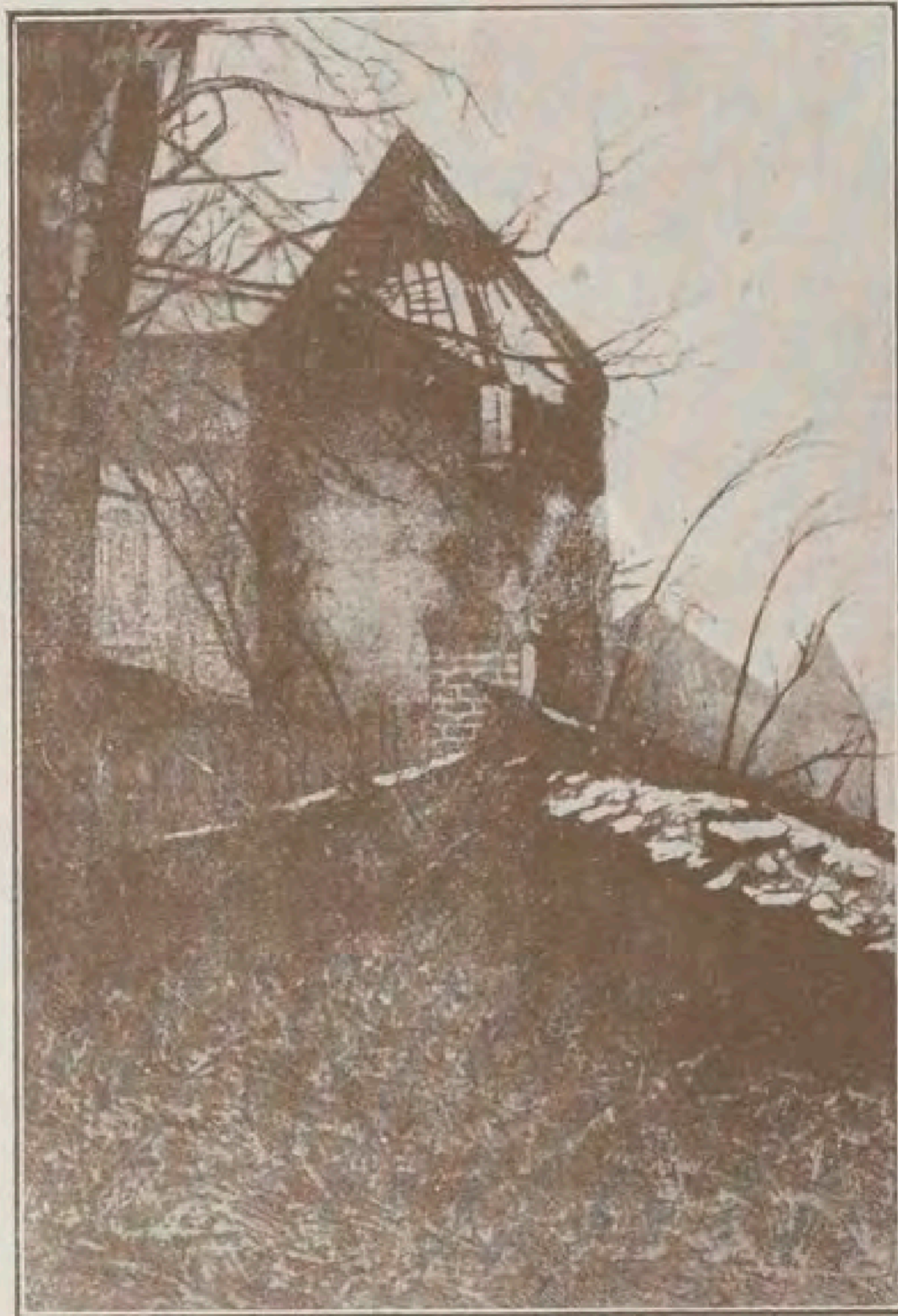
nord et demeurent maîtres incontestés du champ de bataille. C'est le premier combat de ces soldats d'élite et déjà ils donnent toute leur mesure. Coûte que coûte, a dit le général de Langle, il faut rejeter l'ennemi à la Meuse. A la fin de la journée, on a l'impression du succès. Demain sans doute le duc de Wurtemberg sera rejeté sur la Meuse. Mais, à 22 heures, l'ordre de retraite arrive, prescrivant à l'armée le repli vers le Sud, sur la ligne Buzancy - Le Chesne - Bouvellemont. C'est que l'heure n'est pas encore venue d'une bataille générale.

Il faut suivre le mouvement de retraite, qui s'effectue sans peine, car le combat de Fosse-à-l'Eau a surpris l'ennemi et celui-ci attend vingt-quatre heures pour reprendre le mouvement en avant. Le 29, cependant, il attaque en grandes forces le village de Launois : le bataillon Lagrue lui en interdit l'accès jusqu'à l'écoulement du dernier élément de la brigade.

Le 31 août, la situation de l'aile gauche des armées françaises sur l'Oise et la Somme exige la retraite générale, la grande retraite stratégique qui doit amener nos troupes sur les bords de la Marne. L'Aisne est franchie le 1^{er} septembre, la Vesle le 3, la Marne le 4. Et ces marches pénibles se font au contact de l'ennemi : chaque jour, chaque nuit, ce sont d'incessants engagements d'arrière-garde ou même des contre-attaques destinés à ralentir la marche de l'ennemi. Le 30, les quatre bataillons de zouaves, réunis sous le commandement du lieutenant-colonel Levêque, font face à l'ennemi entre Berthancourt et Novy et, avec les autres éléments de la division, le contiennent jusqu'à ce que l'ordre de la retraite leur soit donné. Le 1^{er} septembre, déployés et retranchés sur les hauteurs au nord d'Alincourt, les zouaves arrêtent net les avant-gardes allemandes et ne se retirent que le soir sous un bombardement violent. Pour se protéger des shrapnels qui éclatent sans arrêt dans les plaines qu'ils traversent, les zouaves ont pris dans les champs des bottes d'avoine et de blé dont ils se couvrent la tête et le dos et, en marchant en petites colonnes comme une mouvante moisson, ils gagnent les bois dont l'épais couvert favorise leur marche.

Le 4 le régiment est à Vertus. Les troupes viennent de faire près de cent cinquante kilomètres en six jours, marchant et combattant jour et nuit, tombant de sommeil, mal ou point ravitaillées. Il semble qu'on soit arrivé à la limite des forces humaines, et pourtant à ces hommes

épuisés on va demander un nouvel effort, un effort suprême et décisif par lequel ils vont arracher à l'ennemi la victoire qu'il croit déjà tenir entre ses mains. L'heure de la victoire de la Marne a sonné pour l'armée française, l'heure des marais de Saint-Gond pour la Division Marocaine; l'heure de Mondement pour les zouaves.



Le Château de Mondement (d'après l'eau-forte de Marcel Augis).

C'est à Vertus, le 5 septembre, que lecture est donnée aux troupes de l'ordre du général Joffre : « Le moment n'est plus de regarder en arrière, tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer ».

Paroles admirables qui vont enfanter des héros !

Dès lors, tout mouvement de retraite a cessé. Le 5 septembre la brigade Blondlat quitte Vertus, passe à Aulnais, Merains et Bannes et débouche sur les marais de Saint-Gond. Le paysage est tout autre. Ce sont là les confins



LA PRISE DU CHATEAU DE MONDEMENT

(9 septembre 1914)

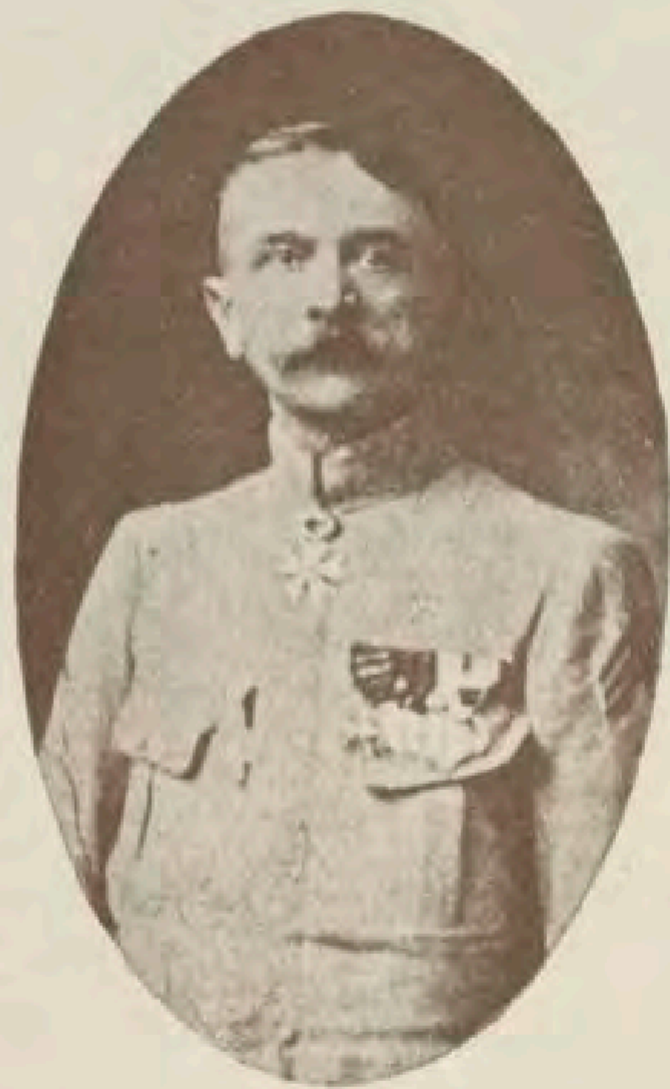
Trichronie Demoulin

de la Brie et de la Champagne. Les marais étincellent au soleil comme une «immense émeraude enchâssée dans le cercle d'argent des collines champenoises». A l'horizon, des séries de hauteurs aux effleurements de craie. Autour des marais coupés géométriquement par des lignes de peupliers, des champs d'avoine, de luzerne et de sarrazin. C'est dans ce cirque, au centre d'une région illustre dans l'histoire militaire, que va se dérouler la grande bataille des 7, 8 et 9 septembre.

L'armée du général Foch, dont faisait partie la Division Marocaine, tenait le centre du large front de bataille, du nord de Sézanne jusqu'en Lenharrée. Il lui fallait, avec 160.000 hommes, tenir tête à plus de 200.000 hommes. En essayant de nous percer entre Sézanne et Mailly, les Allemands pouvaient espérer renverser la situation à leur profit. Aussi leurs efforts furent-ils des plus violents sur le front de la Division Marocaine, qui ne put recevoir qu'une mission défensive. Ses régiments, et en particulier celui des zouaves, doivent la rendre agressive, comme nous le verrons plus loin.

La brigade Blondlat reçoit, le 6 au matin, l'ordre de défendre au nord les passages des marais. Le régiment de zouaves occupe Joches et Coizard. Le bataillon Lachèze pousse ses avant-gardes à plusieurs kilomètres au nord sur la route de Congy. Le bataillon Lagrue s'établit à Coizard puis à Joches, le bataillon Burkard vers Courjeonnet. Mais l'ennemi, en grandes forces, refoule nos éléments avancés, malgré une résistance opiniâtre; le régiment reçoit l'ordre de se replier sur la rive sud des marais.

Le mouvement s'effectue le 7 sous un bombardement violent. Les étroites chaussées qui traversent les marais sont des objectifs faciles pour l'artillerie ennemie. Nos colonnes et nos convois sont harcelés par les obus, des arabas s'embourbent et obstruent les passages. Enfin dans la nuit le régiment atteint Broussy-le-Petit, laissant de fortes grand'gardes sur la côte 154.



Général BLONDLAT

Le bataillon Lachèze est à gauche au nord-ouest du village, le bataillon Burkard, au centre, barrant la chaussée de Broussy à Coizard, le bataillon Lagrue, à droite. L'ennemi, qui nous a suivi pas à pas au milieu des marais, attaque violemment notre ligne. La 13^e compagnie (Deharnot) offre une magnifique défense sur la côte 154 et oblige l'ennemi à mettre en action son artillerie ; après des pertes énormes et glorieuses, elle se replie en bon ordre sur le Mesnil-Broussy.

Un ouragan de fer et de feu précède les profondes colonnes d'assaut ennemies. Nos troupes résistent quand même avec acharnement jusqu'au soir, bien qu'elles soient épuisées et décimées et bien que les munitions leur manquent. Le commandant Burkard, vieil Alsacien et vieux zouave, a été blessé un des premiers. Le repli est alors



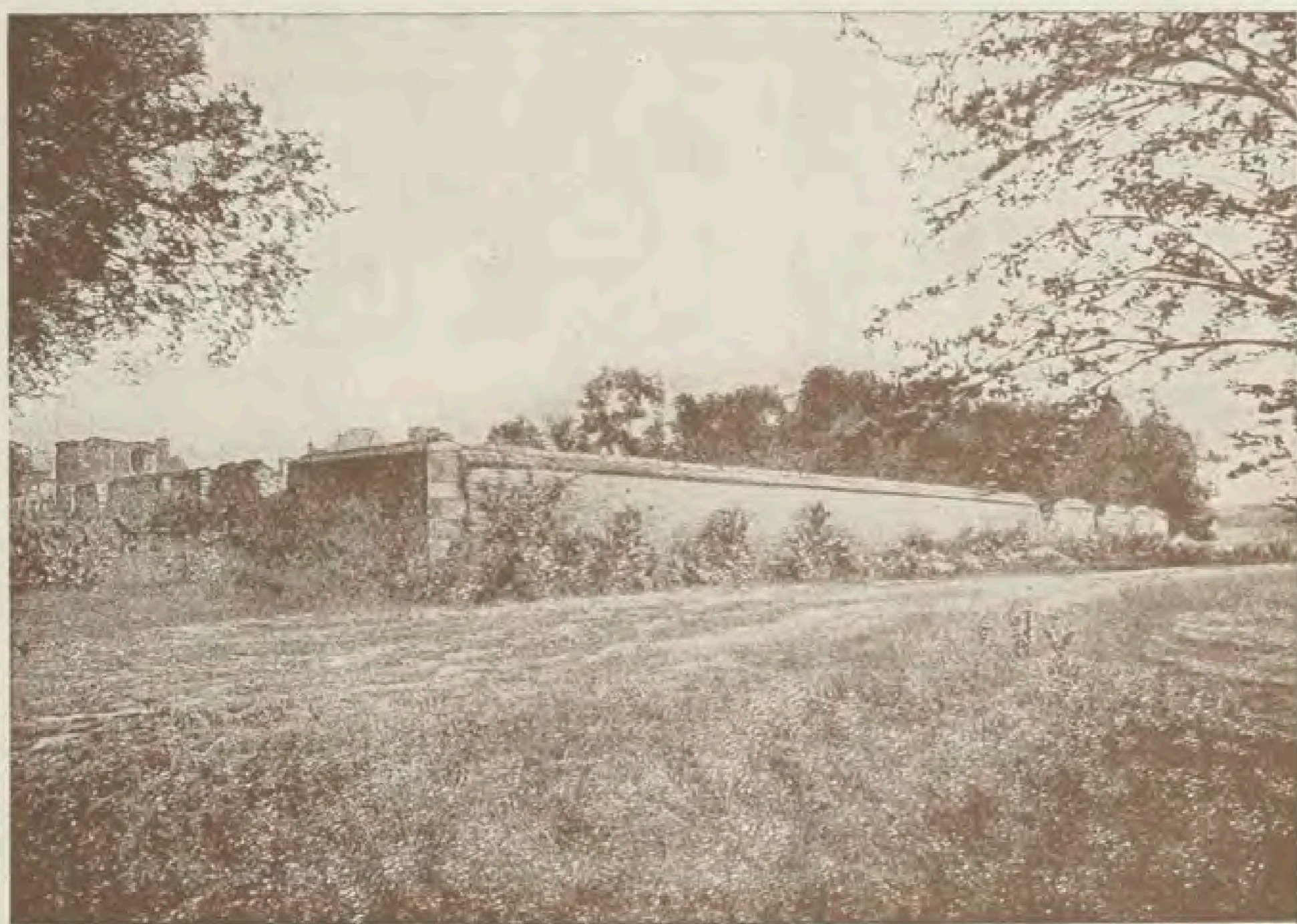
Lieutenant-Colonel
BURKARD

ordonné, ils s'exécute sans grande difficulté à la faveur de la nuit; les bataillons s'installent à la lisière nord du bois d'Allemant. A ce moment Rouves et Saint-Gond viennent de tomber aux mains de l'ennemi; le flot allemand va battre la falaise Mondement-Montgivroux, clef de la défense des marais. L'instant est décisif : Mondement aux mains des Allemands, c'est à bref délai notre ligne de l'Aube menacée. Il faut tenir; les zouaves sont là au poste d'honneur : trois bataillons au bois d'Allemant, le bataillon

Lagrue à gauche face à Mondement, le bataillon Lachèze au centre, le bataillon Cortade au sud-est. Le bataillon Modelon occupe les crêtes de Montgivroux qu'il conservera inviolées, poussant même des pointes audacieuses au delà du bois de Saint-Gond.

Dans la nuit du 8 au 9, les Allemands se sont emparés du château de Mondement. C'est un des points où la lutte, violente partout, a pris un caractère particulier d'acharnement et de fureur. Il se trouve au centre même du champ de bataille, dans une position dominante, au-dessus des marais. Ses hautes et puissantes murailles, flanquées de tours rondes et massives, s'aperçoivent de plusieurs lieues à la

ronde, fièrement dressées dans leur silhouette romantique. Il faut à tout prix reprendre ce point d'appui qu'avec une hâte méthodique l'ennemi a déjà formidablement organisé. Le commandement ordonne l'assaut. Au petit jour, les 14^e et 15^e compagnies débouchent du bois d'Allemant; mais, malgré leur héroïsme, elles ne peuvent gravir les pentes dominées par les murs du château garnis de mitrailleuses. A son tour, la 16^e compagnie, sous les ordres du capitaine Durand, renforcée des débris de la 13^e, reçoit l'ordre d'attaquer le château. Un assaut sur le même point est voué à



Le Château comme le voyaient les troupes d'assaut. (Cliché Michelin)

l'insuccès. Après une marche d'approche sous bois, la compagnie traverse la route de Broques et parvient, vers 9 heures, sans avoir éprouvé de pertes, à la lisière du bois de Mondement, à environ 200 mètres du mur d'enceinte. La section de tête force la porte qui donne sur la route et fait irruption dans la cour; un furieux corps à corps s'engage avec les ennemis qui débouchent, en nombre, des bâtiments; le sergent-major Ceccaldi, commandant la section, revolver au point, abat deux Allemands dont un officier. Les autres sections de la 16^e s'élancent à leur tour, mais l'ennemi a garni sérieusement les murs du château d'où il dirige un feu

très meurtrier. La compagnie doit se replier, avec des pertes élevées, sur la lisière du bois.

Vers 15 h. 30, l'assaut est donné à nouveau, par la 16^e compagnie et un bataillon du 77^e régiment d'infanterie; mais ces unités ne peuvent aborder le château et elles doivent battre en retraite après avoir été décimées. Le capitaine Durand rend compte que l'infanterie, malgré son acharnement et son courage, n'a pu triompher par ses propres moyens; il reçoit l'ordre du général commandant la division de mettre en action contre le château les pièces d'artillerie les plus proches.



Chef de B^{on} DURAND

A la faveur de la nuit qui tombe, deux canons de 75 sont amenés à bras le long de la route de Broyes et mis en batterie à 300 mètres de leur objectif. Le tir est exécuté à obus explosifs; des brèches sont pratiquées dans les murs d'enceinte et dans les bâtiments du château qui ne tarde pas à brûler. L'ennemi, lassé, se replie et l'abandonne et, à la



Brèche dans le mur sud du Château. (Cliché Michelin)

nuit complète, lorsque zouaves et fantassins y pénètrent, ils n'y trouvent plus que des morts et des blessés abandonnés par les Allemands.

Les lourds sacrifices tentés par les braves du 8^e depuis l'aurore jusqu'au crépuscule de cette journée de victoire n'ont pas été inutiles : le château, clef de la position, reste entre nos mains.

La bataille de la Marne est gagnée, grâce à la résistance magnifique de son centre. Le général Foch voit le succès et commence sa manœuvre sur l'aile gauche de l'armée allemande von Bulow.

« Les ruines de Mondement resteront comme le symbole vivant de notre victoire. C'est un lieu de pèlerinage déjà célèbre où se rendront, en foules de plus en plus nombreuses, tous ceux qu'anime le désir de revivre un des grands moments de l'histoire ». (1)

Plus tard, dans une narration de ces glorieuses journées, le général Foch rendra un magnifique hommage aux troupes qui se sacrifièrent héroïquement devant ces marais de Saint-Gond « tombeau de la Garde prussienne » : « La Division Marocaine, dit-il, occupe Mondement, le château et les bois. Il faut qu'elle y tienne à tout prix ; la bataille va pivoter autour de cet axe. La fortune a voulu que la Division Marocaine fût là ».

En témoignage de sa satisfaction, il cite à l'ordre de la 9^e armée les troupes de la Division Marocaine.

Mais ces journées de victoire ont été payées de lourdes pertes : un grand nombre des nôtres dorment à jamais dans la vaste plaine champenoise, dont les innombrables tombes aux petites croix de bois rappellent le sacrifice sublime de ses défenseurs de la première heure.

Les actes d'héroïsme ne peuvent se compter : c'est le capitaine Bordes-Pagès, mortellement blessé au ventre d'une balle de shrapnel, conservant, stoïque, le commandement de sa compagnie sous la mitraille, jusqu'au moment où arrive l'ordre de repli.



Capitaine BORDE-PAGES

(1) Raymond RECOULY, *Foch*.

C'est le capitaine Poignon, d'un calme incomparable au plus fort de la bataille, donnant ses dernières instructions, la cuisse emportée par un éclat d'obus et lui aussi mortellement frappé.

C'est le lieutenant Richelieu qui, formant avec sa section l'extrême pointe d'arrière-garde, est le premier officier du régiment blessé par une fusée d'obus au ventre et survit huit jours à son horrible blessure, conservant un calme incomparable au milieu de ses souffrances.



Sous-lieutenant PERRAUD

C'est le caporal Perraud, mort bravement deux ans plus tard à l'assaut des lignes allemandes de Barleux, qui, avec son escouade, engage une lutte victorieuse contre une patrouille ennemie dans les marais mêmes et qui, après le combat restant seul survivant, dans l'eau boueuse jusqu'à la poitrine, alourdi par ses vêtements et son équipement transformés en une épaisse gangue de boue, se déshabille complètement ne gardant que sa chéchia, ses cartouchières et son fusil et se glisse à travers les roseaux, errant dans les

marais jusqu'à ce qu'il ait retrouvé nos lignes.

C'est le capitaine Franceschi, tué debout sur la ligne de feu au moment où il allumait une éternelle cigarette...

Et bien d'autres !

Ce sont tous les zouaves, soldats et chefs, qu'il faudrait citer, tant fut grande l'abnégation et la volonté de vaincre qui les animaient.

La conquête du château de Mondement, la victoire des marais de Saint-Gond resteront une des pages les plus glorieuses de la Division Marocaine !



LA POURSUITE



SILLERY (Septembre - Novembre 1914).

Le 10 septembre l'ennemi est en pleine retraite. Le régiment glisse vers l'Est (le bataillon Cortade formant avant-garde) par Broussy, Bannes, Morains-le-Petit où il cantonne et, le 11, commence la poursuite. Successivement, nous occupons Voipreux, Flavigny, les Itres, Buret et Plivet. Le 12, la Marne est franchie à Tours-sur-Marne, sur la passerelle de l'écluse, le pont ayant été détruit par l'ennemi. Le 13, à l'aube, reprise du mouvement en avant par Trépoil, Villers, Narmeny, Beaumont. A 10 h. 30 le régiment, avant-garde de la division, reçoit l'ordre d'attaquer Prunay par Wez à l'est et par le sud. Le village est enlevé; le bataillon Lachèze, puis le bataillon Cortade y pénètrent vers midi. Ordre est alors donné de pousser plus avant et d'occuper la ferme des Marquises. Les trois bataillons déployés parviennent jusqu'à la voie romaine qu'ils dépassent de quelques centaines de mètres. Mais alors ils sont en butte à de terribles feux de mitrailleuses et d'artillerie. Il faut rétrograder, ne laissant aux Marquises que des grand'gardes. Le 14, on décide de recommencer l'attaque. La brigade Blondlat, à laquelle le régiment Modelon est immédiatement rattaché, reçoit l'ordre d'attaquer la lisière sud des bois qui longent au nord la voie romaine, en direction de Beine, et de repousser l'ennemi jusqu'à la Suippe. Les zouaves s'élancent; ils sont accueillis à la hauteur des Marquises par de violents tirs de mitrailleuses. Malgré leur héroïsme, ils doivent rétrograder. A 16 heures, nouvelle attaque sans plus de succès. Dans la soirée les Allemands prononcent un retour offensif sur Prunay que le régiment de zouaves occupe. Ils sont repoussés avec pertes.

Le 15 septembre, nouvelle tentative de progression vers la Suippe; l'attaque est déclenchée à 5 heures du matin. Le bataillon Cortade réussit à avancer de 2 kilomètres environ sous un feu violent provenant des tranchées enne-

mies; mais, étant fortement en flèche, il reçoit l'ordre de rétrograder sur la ferme des Marquises. Le bataillon Randier, du régiment mixte Modelon, tente de son côté une attaque qui échoue.

Les zouaves sont épuisés, nos pertes sont lourdes, plusieurs compagnies sont réduites à l'effectif d'une section. Le premier bataillon, qui a perdu son chef, le vaillant capitaine Lachèze, tué à la tête de son bataillon, est commandé par le lieutenant Jozereau, seul officier restant.



Capitaine LACHEZE

Ainsi, pendant trois jours d'incessants combats, nos troupes ont essayé sans succès de percer les lignes ennemies. C'est qu'en effet, pour la première fois s'est dressée devant elle la formidable muraille du front défensif organisé suivant la méthode de la guerre de siège. La guerre de tranchées commence : elle va durer de longs mois. Quelques jours plus tard, le 18, la Division reçoit l'ordre de relever les éléments du 9^e corps, établi au nord de Sillery-le-Petit. C'est là son secteur; mais à la vérité ce premier secteur n'a que de

lointaines ressemblances avec ceux que l'on connaîtra plus tard au cours de la guerre. Des tranchées hâtivement creusées, souvent sans communications entre elles, peu ou pas de boyaux, pas d'abris : telles sont les organisations rudimentaires de 1914.

Au reste, pourquoi tant travailler à ces tranchées dont on espère chaque jour sortir pour continuer la bataille. Ce n'est que plus tard que l'on s'adaptera à l'idée d'une guerre souterraine de plusieurs années. Mais, en ce mois glorieux de septembre 1914, qui nous a donné tant d'espairs, qui donc penserait à enfouir sous terre notre force offensive.

Aussi, d'autre part, ce ne sont qu'attaques continuelles qui n'auront d'ailleurs pour résultat que de mettre en lumière la formidable organisation adverse.

L'ennemi réagit de son côté de toute la force de ses moyens. Le 28 septembre, les tranchées occupées par le 4^e bataillon sont soumises à un violent bombardement d'artil-

lerie lourde. L'infanterie ennemie n'ose passer à l'attaque, mais nous perdons le commandant Cottenest, magnifique figure d'Africain, belle âme de soldat, mortellement blessé d'un éclat d'obus à la cuisse.

Les premiers jours qui suivent la prise de secteur se passent en travaux d'organisation. La zone du régiment est divisée en deux secteurs : le bataillon Lagrue à droite, vers la Croix-du-Bras, le bataillon Randier à sa gauche, dans le bois rectangulaire de direction Nord-Sud, en allant de la voie romaine à la voie ferrée, à environ 1 kilomètre à l'est de Sillery-le-Petit. C'est le *bois des zouaves*, illustré par eux de tant d'héroïsme qu'il en gardera ce nom pendant toute la durée de la guerre de position.

A peine le secteur sommairement aménagé, les ordres d'attaque se succèdent. Le 13, le bataillon Randier s'élançe dans le bois à l'assaut de la tranchée ennemie ; le bataillon Lagrue, placé à sa gauche depuis la veille, sort à son tour. Mais l'ennemi ouvre sur eux un violent feu d'artillerie et de mousqueterie, la progression est des plus difficiles ; il faut avancer au prix de grandes pertes, homme par homme. Une centaine de mètres sont ainsi conquis, puis nos hommes collés contre le sol ne peuvent faire un mouvement. Aussi, à la tombée de la nuit ordre est donné de revenir aux tranchées de départ.

Le 14, nouvelle attaque. Les zouaves parviennent jusqu'à une trentaine de mètres de la tranchée ennemie, mais ils ne peuvent franchir l'épais réseau de fil de fer barbelé qui la protège. Leur situation est terrible jusqu'à la nuit, qui leur permet seule de regagner à nouveau leur tranchée. Le 30 octobre, le bataillon Randier reçoit l'ordre de pénétrer dans la tranchée adverse pour obtenir des renseignements sur l'occupation et l'organisation de l'ennemi. Encore une fois le réseau de fil de fer fait échouer cette tentative. Le 1^{er} novembre, nouvelle reconnaissance sans plus de succès. Dans ces efforts quotidiens nos pertes grandissent. Dans ces patrouilles continuelles les meilleurs tombent et



Chef de B^{ta} COTTENEST.

nos rangs s'éclaircissent, mais que de dévouement et que d'héroïsme dépensés dans ces continuels combats d'une guerre nouvelle pour nous, contraire à notre tempérament et à nos traditions militaires.

Le 11 novembre, le régiment est relevé. D'une étape, il gagne Mourmelon-le-Grand d'où il est immédiatement embarqué et dirigé vers le Nord de la France.

Là-bas encore on a besoin de lui; sa lourde tâche est à peine commencée !



LA BELGIQUE



*O noms sacrés ! Keyem, Peruyse et Ramscapelle !
C'est près de vos clochers, en d'immenses tombeaux,
Qu'ils goûtent le repos,
Ceux qui se sont battus avec force et furie.
Le sol qui les aima leur a fait bon accueil,
Si bien que n'ayant ni suaire, ni cercueil,
Ils sont, jusqu'en leurs os, étreints par la Patrie.*

Émile VERHAEREN.

(Un lambeau de Patrie.)

LA BELGIQUE (Novembre-Février 1915)

DANS la journée du 12 novembre les bataillons sont débarqués à Calais. De là, ils sont dirigés sur Cassel. Des camions-autos les y attendent pour les transporter immédiatement en Belgique en vue d'une relève des troupes de la 11^e division, au nord d'Ypres.

A peine débarqué, le 15 novembre, le 3^e bataillon reçoit l'ordre de participer à la reprise du Bois Triangulaire que le 26^e d'infanterie, épuisé par dix jours de lutte continue, a dû abandonner encore après l'avoir perdu et repris plusieurs fois. L'attaque des zouaves a lieu avec une telle ardeur que les survivants du 26^e d'infanterie applaudissent et crient « bravo, les zouaves ! » Le bois enlevé de haute lutte reste définitivement en notre possession.

Les journées suivantes sont employées à la relève et à la prise de possession du secteur. Le front affecté au régiment du lieutenant-colonel Modelon est d'environ 2 kilomètres entre le canal de l'Yser et la ferme des Anglais — les trois bataillons sont en ligne : le bataillon du commandant Pelloux (qui a remplacé le capitaine Lachèze tué aux Marquises) est à droite à la lisière du bois triangulaire, le bataillon Randier est au centre, le bataillon Lagrue à gauche tenant la tête du pont de Het-Sas.

La bataille de l'Yser vient à peine de finir et le front est encore tout palpitant de cette gigantesque « mêlée des Flandres » où sombra la deuxième grande espérance allemande. Ce sont des jours pénibles que ceux vécus par le régiment dans ce secteur de Boesinghe. La lutte contre la nature est aussi âpre que celle qu'il faut sans cesse



Lieutenant-colonel
PELLOUX

soutenir contre l'ennemi. Pas de tranchées profondes, car il est impossible de fouiller le sol sans rencontrer au premier coup de pioche une nappe d'eau souterraine. Toute la défense est en superstructure ; les terres humides croulent et les travaux sont sans cesse à refaire. C'est un labeur sans fin, dans l'eau à mi-jambes, sans abris, en butte à toutes les intempéries, au froid, à la pluie, à la neige. Les pieds gelés sont nombreux. L'ennemi dispose en outre d'une formidable artillerie et ses canons arrosent sans relâche nos posi-

tions; il vient de mettre en batterie ses premiers « minen-verfer », d'un effet si terrifiant.

Malgré toutes ces misères il faut veiller, se tenir en défense contre un ennemi actif et toujours prêt à l'offen-



NIEUPORT.

sive; à plusieurs reprises il lance ses meilleures troupes contre nos retranchements qui s'ébauchent, mais jamais il n'entame la ligne. La magnificence et l'horreur des nuits

de garde le long de la Manche grondant avec furie, resteront à jamais dans notre mémoire.

Le 5 décembre le régiment est relevé, il cantonne dans la région de Reminghelst; deux de ses bataillons sont pour quelques jours mis à la disposition d'autres unités dans la région d'Ypres : le bataillon Randier prend le secteur de Verbranden - Molen, le bataillon Lagrue celui de Saint-Eloi.

Le 12 décembre les trois bataillons se rassemblent à Boescheppe pour une période de repos — la première depuis le début de la guerre — qui leur permet d'incorporer quelques renforts. Le 17 décembre le régiment voit son existence officiellement consacrée et reçoit le n° 8 parmi les régiments de zouaves.



NIEUPOINT.

Les repos sont courts à cette époque : le 20 le régiment est amené en automobile à Oost - Dunkerque et affecté à la défense de Nieuport; le 23, il entre en ligne avec deux bataillons au nord de Nieuport, face à Lombaertzyde : le bataillon Randier est dans les dunes, le bataillon Cortade dans le polder.

Triste et nostalgique secteur : pour l'atteindre, il faut traverser Nieuport en ruines, dont les maisons éventrées dressent vers le ciel leurs poutres incendiées; son église gothique n'est plus qu'un monceau de pierres, le cimetière a été labouré d'obus qui ont brisé les croix et déterré des cadavres d'enfants. Dominant ces ruines, se dresse encore la grosse tour carrée des Templiers sur laquelle s'acharnent les obus de 305 allemands. Puis, l'Yser traversée, c'est

la plaine aux rares boqueteaux, le polder monotone sous la pluie fine qui, indéfiniment, tisse sa trame grise entre la terre et le ciel, la plaine immense où le vent du large apporte la plainte grave et désolée de la mer du Nord.

Mais les cœurs solides ne s'attardent pas à la tristesse du site : les ruines avivent leur haine, l'action les sauve de l'ennui.

Le 24 décembre, en effet, une attaque est ordonnée. Lombaertzyde, que l'ennemi a encerclée d'un triple réseau de fils de fer et dont chaque maison est un fortin, doit être enlevé par le bataillon Lagrue. A l'heure dite, les zouaves se sont élancés sous une pluie de fer. Ils ont réussi à progresser de quelques centaines de mètres, puis leur héroïsme s'est brisé sur les défenses amoncelées. Ne pouvant pousser plus avant, ils se maintiennent sur le terrain conquis. Et leur nuit de Noël se passe à dresser une frêle barricade de sacs à terre, de poutres, de vieux meubles et d'objets disparates arrachés aux ruines de Nieuport.



Colonel LAGRUE

« Les hommes vivent là, sous la pluie, sous la neige, sous les grenades, sous les bombes, et de cet affreux chaos ne laissent pas échapper un murmure d'impatience » (1).

Durant plus d'un mois, dans une zone où il n'est pas possible de circuler pendant le jour sans être pris à partie par l'ennemi et « tiré comme un lapin » à coups de fusils, voire de canon, le 8^e zouaves tiendra en respect l'ennemi, sans répit et sans trêve; il le harcèle à coups de fusil, à coups de bombes et de crapouillots. C'est dans ce secteur que les fantassins servent les premiers canons de tranchée français, affûts de bois, courts cylindres d'acier qui lancent à quelque soixante mètres une machine infernale, dangereuse surtout pour ceux qui la manient. Les zouaves ne tardent pas, par une activité de tout instant, à dominer l'ennemi par leurs patrouilles osées et leurs reconnaissances audacieuses. L'une d'elles est restée légendaire.

(1) POINCARÉ : « Réception du M^l Foch à l'Académie Française ».

Le 28 janvier, alors que dans la matinée, après un bombardement de 18.000 obus (chiffre formidable pour l'époque), les tirailleurs du 7^e régiment se sont brisés héroïquement sur les retranchements de la grande Dune, l'adjudant Bruchet bondit hors de nos tranchées avec quelques zouaves résolus; il court sur la ligne ennemie, abat à coups de revolver les guetteurs effarés et, après une rapide exploration qui lui permet de prendre d'utiles renseignements, il rejoint la ligne française. Les mitrailleuses ennemies se mettent à tirer : trop tard ! Toute la reconnaissance est rentrée.

Enfin, dans les nuits des 1^{er} et 4 février, les bataillons sont relevés par les fusiliers marins, les cuirassiers à pied et le 4^e zouaves, dont un des bataillons, le 11^e, était commandé par le commandant Lagarde, qui prendra en 1916 le commandement du 8^e zouaves.



Le général de Mitry, commandant le groupement de Nieuport, a témoigné en ces termes de la brillante conduite des zouaves en Belgique. « La Brigade Marocaine — écrit-il dans un de ses ordres du jour — avait, depuis son arrivée en France, prouvé qu'elle était une troupe d'élite. Elle a tenu à justifier sa réputation. Les zouaves, dans un secteur ingrat où l'eau augmente encore les difficultés de la lutte, ont fait preuve des plus brillantes qualités militaires. La France est fière de posséder de pareilles troupes. »

Le régiment se rassemble dans la région de Coxyde. Par étapes il gagne Bergues et Dunkerque, où il s'embarque

en chemin de fer, quittant à jamais les Flandres au ciel
bas et morne, où tournent inlassablement dans la brume
les ailes noires des moulins en ruine, qui semblent lancer
à travers les cieux la malédiction prononcée contre l'Alle-
magne par le grand poète Verhaeren :

*Ce n'est plus le grand cri d'amour miraculeux
Que les peuples, jadis, se renvoyaient entre eux :
C'est le cri d'aujourd'hui,
Qui fait courir, immensément, de haine en haine,
La haine.*

*.
Allemagne, Allemagne,
L'horreur de tous côtés autour de toi s'accroît ;
Elle l'entoure ainsi qu'un cercle de montagnes
Qui, vivantes, s'approcheraient,
Et, de l'aurore au soir et du soir à l'aurore
Te cerneraient et crouleraient.
Pourtant, si l'on l'exècre ainsi, c'est moins encore
Pour tout le sang versé en tes crimes déments
Que pour avoir pensé si monstrueusement.*

*O cri !
Qui retentit ici,
Si tragique, aujourd'hui,
Tu peux courir, immensément, de plaine en plaine,
Car tu es juste, ô cri !
Bien que tu sois la haine.*

Ce cri de haine vengeur, nos glorieux morts qui dorment
sous la terre des Flandres, dans la nuit des tombes, le
clameront toujours avec le poète !



SILLERY (Champagne)

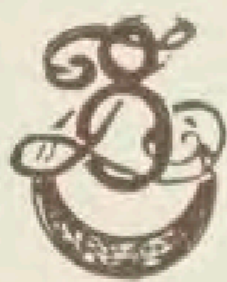
Février-Avril 1915

Les 7 et 8 février, le 8^e zouaves arrive dans la région de Reims, la 2^e brigade étant ramenée aux côtés de la première pour reformer la Division Marocaine. Les bataillons, après quelques jours de repos et de réorganisation, reprennent leur ancien secteur de Sillery qu'ils ont quitté le 10 novembre 1914, entre le bois des Zouaves et le fort de la Pompelle. L'endroit leur est déjà familier et, dès le premier jour, audacieuses, leurs patrouilles renouent connaissance avec les ruines de la ferme de la Bertonnerie et les pins rabougris et maigres de Champagne. Le secteur est calme, les tranchées profondes et solides dans la craie blanche. Fin février, les roulements de canonnade de la première offensive à grand orchestre essayée par l'armée allemande (Souain - Tahure) viennent mourir sur nos premières lignes qui, dans la nuit du 1^{er} au 2 mars, en éprouvent la répercussion ! L'ennemi inquiet, nerveux, tente ce jour-là un fort coup de main avec artillerie ; mais un prisonnier capturé et des cadavres dans nos fils de fer prouvent, à l'aube, son insuccès et le sang-froid de nos guetteurs.

Les mois de mars et d'avril s'écoulaient dans un calme complet qu'interrompent par instants des duels d'artillerie sans violence.

Aussi les zouaves sont-ils en pleine possession de leurs forces et de leurs moyens quand ils sont relevés le 21 avril, abandonnant sans regret, pour rentrer de nouveau dans l'action, les cantonnements de Verzenay, Mailly, Montbré, Chigny-aux-Roses, cantonnements reposants cependant, charmants villages aux crus fameux, accrochés aux flancs de la montagne de Reims, où sourit en ce mois d'avril 1915 la douceur du printemps de France.

Mais que vaut leur attirance tant que les Boches souillent notre sol !



BATAILLE D'ARTOIS



« La plaine d'Artois semblait s'ouvrir
devant Pétain, ce fils de l'Artois. »

LOUIS MADELIN

(Le Drame des Tranchées.)

BATAILLE D'ARTOIS

9 Mai-16 Juin 1915

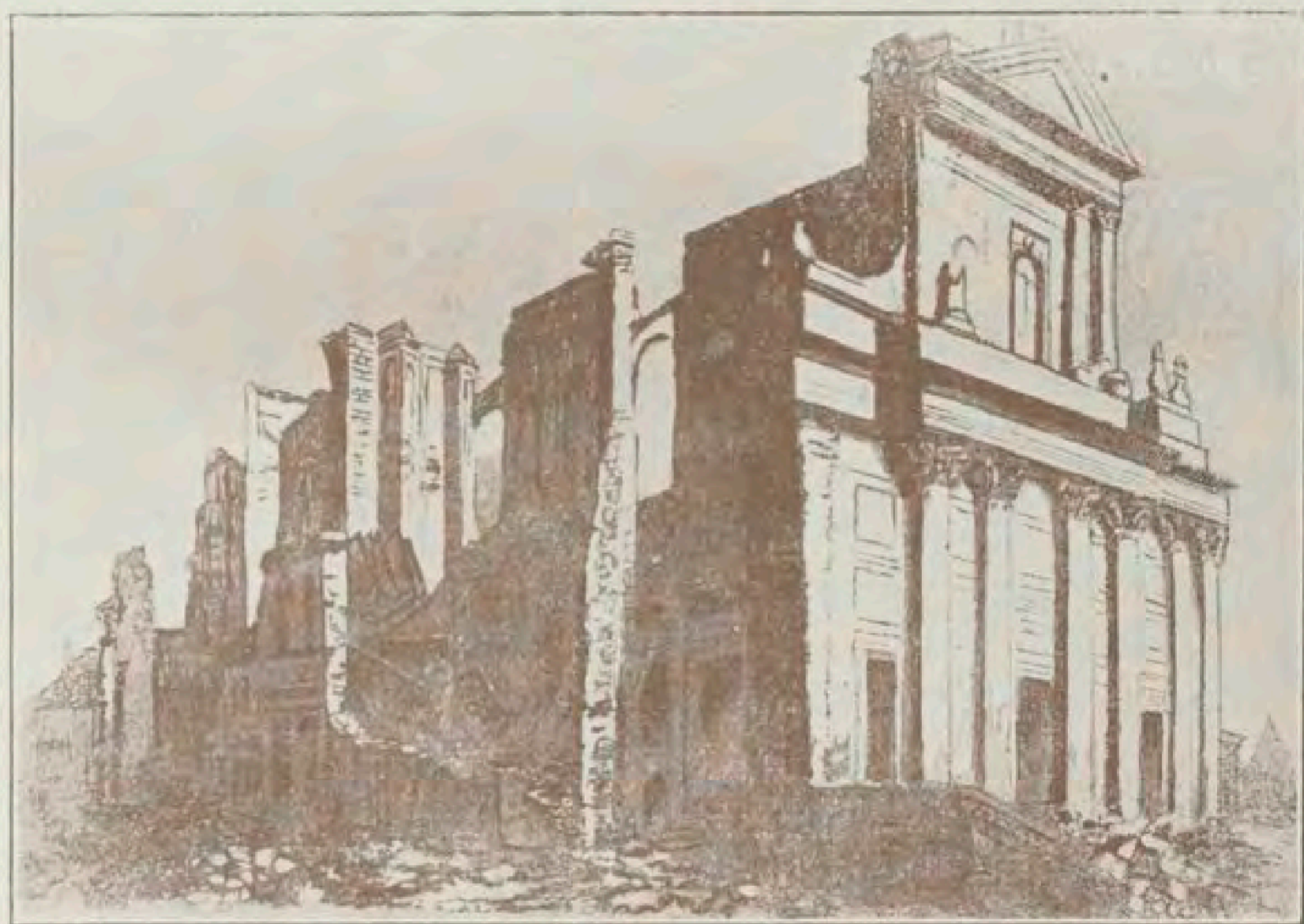
LE 8^e zouaves, débarqué le 26 avril à Bries, dans le Pas-de-Calais, est, dès le 29, placé en secteur à l'est de Mont-Saint-Eloy. De grands travaux sont immédiatement commencés en vue d'une attaque que l'on sent prochaine. L'Etat-Major vient en effet de décider de prendre l'offensive entre Arras et Lens, de s'emparer de la cote 140, point culminant de la crête de Vimy, dernier obstacle naturel protégeant vers l'ouest l'immense plaine de Douai. C'est la X^e armée qui est chargée de l'attaque; le 33^e corps, commandé par le général Pétain, dont fait partie la Division Marocaine, a reçu la mission délicate d'ouvrir la brèche dans les lignes ennemies.

Le dispositif de la division est le suivant : 2 régiments en ligne, 2 régiments en réserve dont le 8^e zouaves, à la disposition du général Pétain. Le 9 mai à l'aube, une aube radieuse de printemps, le régiment est rassemblé en formation articulée dans les boqueteaux au sud-ouest de Mont-Saint-Eloi. Le roulement du canon durant toute la nuit s'est fait entendre sur tout le front d'attaque. A 10 heures, les premières vagues d'assaut sortent des parallèles de départ et se lancent en avant dans un élan indescriptible, dépassent les fameux Ouvrages Blancs, masse de bastions et de tranchées de craie.



Colonel GROS

Elles tuent ou murent dans leurs abris des sections entières d'Allemands, atteignent la grand'route de Béthune à Arras au pas gymnastique et, malgré la perte d'un commandant de brigade, d'un commandant de régiment, de trois commandants, attaquent la dernière crête. A 11 h. 30, les légionnaires et les tirailleurs ont franchi 4 kilomètres et pris pied sur la cote 140. Une estafette annonce ces résultats superbes qu'on ne veut pas croire. L'objectif est



La Cathédrale d'Arras (d'après l'eau-forte de Paul Mansard).

atteint, mais les difficultés commencent. La Division Marocaine seule a pu progresser; elle se trouve ainsi isolée sur le champ de bataille, ses flancs exposés aux contre-attaques allemandes qui ne tardent pas à se déclencher. Nos réserves doivent alors entrer en action.

Le 8^e zouaves se porte en avant, bataillon par bataillon : les bataillons Cortade et Pelloux à la disposition du colonel Pein, le bataillon Randier à la disposition du colonel Cros. Le bataillon Andréa sera bientôt lui aussi placé sous les ordres du colonel Cros. Le lieutenant-colonel Modelon va se placer avec ce dernier bataillon sur la route de Béthune.

La situation reste stationnaire jusqu'à 15 h. 30. A ce moment une forte attaque allemande détermine le fléchis-

sement de la droite de notre ligne. Le lieutenant-colonel Modelon qui, de la route de Béthune, juge la situation, envoie immédiatement et de sa propre initiative la 15^e compagnie à la rescousse. Elle s'élanche sur l'ennemi et le force à rétrograder en désordre dans ses tranchées.

La journée s'achève sans autre incident marquant et sans autre engagement du régiment. Dans la soirée, le bataillon Andréa, le bataillon Cortade (revenu de Neuville-Saint-Vaast où il a appuyé dans la journée la progression de la 1^{re} brigade) sont installés dans les tranchées Goethe et Schiller retournées, le long de la route de Béthune. Le bataillon Randier est plus en avant, dans le chemin creux de la cote 123. Le bataillon Pelloux est toujours en réserve de la brigade Pein.

La journée du 10 mai commence bien : à l'aube, 300 soldats allemands du 136^e I. R., encadrés par 5 officiers, se présentent au bataillon Randier les mains hautes et se rendent à la 12^e compagnie. Mais, dès 5 heures l'ennemi réagit avec violence et son artillerie cause de grands ravages dans nos rangs.

Les bataillons Randier et Andréa viennent, ainsi que la compagnie de mitrailleuses, de prendre les premières lignes et leur situation est périlleuse sous un violent bombardement et des feux de mitrailleuses venus du Nord, de l'Est et du Sud. En outre, l'ennemi ne s'est pas résigné à la défense. Continuellement il lance des contre-attaques locales, destinées à ébranler les points faibles de notre ligne.

A 17 heures, d'importantes forces allemandes débouchent de la cote 140 en formation d'assaut. Mais nos zouaves veillent et leur feu oblige l'assaillant à reculer.

Peu de temps après, notre artillerie tirant trop court et obligeant notre première ligne à se replier légèrement, l'ennemi profite du désarroi momentané résultant de ce mouvement, lance trois pelotons à l'attaque. Immédiatement la 16^e compagnie et le 1^{er} peloton de la 14^e se jettent sur l'ennemi baïonnette au canon, clairons en tête sonnant la marche des zouaves; leur élan est irrésistible, l'ennemi reflue en désordre et notre ligne est rétablie. Mais nos pertes sont lourdes, le terrain est couvert de morts et de blessés.

Pendant l'attaque de la soirée, le capitaine Bechet, commandant la C. M., blessé mortellement en arrêtant avec ses pièces le flot allemand, trouve encore la force de se

tourner face à l'ennemi et expire dans les bras de son adjudant en disant « Nous resterons tous ici jusqu'au dernier ».

Pendant la nuit, qui n'apporte qu'une trêve relative, on pousse activement l'organisation du terrain conquis, on établit les liaisons, on ravitaille la 1^{re} ligne dont les vivres sont épuisés et qui souffre particulièrement de la soif. Le 11 au matin, la situation est la suivante : la première ligne est tenue par les bataillons Cortade et Andréa, le bataillon Pelloux est également en ligne dans le secteur de la légion. Le bataillon Randier, décimé et épuisé, est en seconde ligne.



Chef de B^{ta} POULAIN

Le commandement a décidé de prendre l'offensive et de reprendre la cote 140 sur laquelle nous n'avons pu nous maintenir. Les ordres sont rapidement donnés, l'artillerie française commence sa préparation à 11 heures. Le capitaine Poulain, qui commande l'ensemble de la première ligne, donne ses dernières instructions. Tous ses agents de liaison sont successivement mis hors de combat à ses côtés. Il est lui-même blessé en inspectant sa ligne sous un feu d'enfer. Enfin à 13 h.30, heure fixée pour l'attaque, les premières vagues

sortent de tranchée. Elles sont immédiatement fauchées par les mirailleuses ennemies. Toute avance est impossible, l'attaque a échoué, nos pertes sont des plus lourdes et le chemin creux est encombré de morts et de blessés.

• C'est du reste le dernier effort fourni par les zouaves. En trois jours d'âpre combat, ils ont conquis 3 kilomètres de retranchements et causé des pertes effroyables à l'ennemi. Mais à quel prix ! 1720 hommes et 27 officiers sont restés sur le champ de bataille. Le régiment vient de s'illustrer magnifiquement par le sacrifice de la moitié de son effectif. Nobles journées entre toutes !

La relève s'impose. Elle a lieu dans la soirée et le régiment va cantonner dans la région de Mont-Saint-Eloy, où vingt jours de repos lui permettent de se reconstituer et de se préparer aux luttes prochaines. Du 10 mai au 7 juin, courte occupation du secteur du 4^e tirailleurs



LA GUERRE DE TRANCHÉES

(1915).

Trichromie Demoulin

entre le boyau 123 et la route de Béthune à proximité du Cabaret rouge, face à la fameuse cote 119 où s'illustrera le régiment quelques jours plus tard.

Le Commandement vient en effet de décider la continuation de l'offensive. Il faut à tout prix prendre pied sur cette avancée des crêtes de Vimy et de la cote 140, objectifs de notre offensive. C'est au 8^e zouaves que revient l'honneur d'être désigné pour cette glorieuse entreprise.

Dans la nuit du 10 au 11 le régiment, après quelques jours de repos à Camblain-l'Abbé, monte en première ligne et commence les travaux préparatoires d'attaque : construction de boyaux, aménagement de places d'armes, etc.... Jamais le régiment n'a été en aussi belle forme. Les zouaves, enthousiasmés par les succès du mois de mai, sont pleins d'entrain et de bonne humeur.



Général D'ANSELME

L'ordre d'attaque paraît enfin : le 16 juin, le régiment Modelon attaquera par bataillons successifs, prenant comme axe de marche le boyau international jusqu'à la cote 119 d'où, pivotant sur sa gauche, il se dirigera sur Givenchy, objectif final.

Dans la nuit du 15 au 16, les bataillons occupent leurs emplacements d'assaut. Le 16 à 12 h. 15, après une préparation d'artillerie formidable pour l'époque, les vagues d'assaut sortent des parallèles de départ dans un ordre parfait et, dans un élan irrésistible, au pas de charge, se lancent sur les lignes ennemies. Le bataillon Randier est en tête, les 11^e et 12^e compagnies forment la première vague.

En quelques minutes la première tranchée allemande est conquise et nettoyée. La deuxième ligne est enlevée au pas de course. L'enthousiasme est extraordinaire.

A 12 h. 25, après un court arrêt destiné à rétablir l'ordre dans les unités, le mouvement en avant est repris. On progresse le long du « Boyau International » retourné par les obus, dans un véritable champ d'entonnoirs encom-

bré de cadavres ennemis. A 12 h. 35, le bataillon Randier, qui a rejoint le bataillon Boue (1^{er} bataillon), enlève l'importante tranchée des Valkyries. Mais dès lors la résistance ennemie devient plus opiniâtre, des îlots de résistance garnis de nombreuses mitrailleuses entravent notre marche et nous causent des pertes sévères. Le commandant Randier est blessé, le capitaine Boue est tué. La situation devient critique : l'ennemi déclenche à ce moment une violente contre-attaque qui ébranle un moment nos unités épuisées par leur rapide progression. Un certain nombre de jeunes soldats, venus au régiment quelques jours auparavant, et pour qui c'est le baptême du feu, fléchissent sous la poussée ennemie. Mais les officiers réussissent à reprendre leurs unités en mains et, par leur exemple, rétablissent la situation. Tel le lieutenant Sombret-Gonthier qui, la poitrine traversée de part en part, se fait adosser à une levée de terre et, revolver en mains, continue de commander ses hommes, les rallie et les lance de nouveau en avant. On parvient ainsi à la tranchée du Rhin au sommet du plateau de la cote 119.

Mais cette brillante avance met le régiment dans une situation difficile. A sa droite et à sa gauche, les unités qui l'encadrent ont peu progressé; il est par suite complètement en flèche, exposé aux feux de l'ennemi de front et d'enfilade. Avancer plus loin est impossible dans ces conditions; on se retranche avec ardeur sur les positions conquises, car le temps presse. A 14 heures, en effet, l'ennemi contre-attaque violemment. C'est un terrible combat à la grenade qui se termine à notre avantage grâce à l'arrivée du 4^e bataillon en renfort. A 15 heures, nouvelle contre-attaque allemande également enrayée. Dans la soirée, à 20 heures, les Allemands sortent du chemin creux et de la tranchée du Rhin, se jettent sur notre ligne en colonnes par quatre. Sous la violence du choc, un léger fléchissement se produit dans nos rangs. Alors l'aumônier régimentaire Bacheré, qui a suivi les bataillons d'attaque pendant leur progression, se jette en tête des troupes en criant : « A moi, les zouaves, il m'est interdit de verser le sang, mais j'ai ma canne. En avant! » Electrisés par son exemple, les zouaves chargent impétueusement l'ennemi qui reflue en désordre vers ses tranchées d'où il ne sortira plus. La cote 119 est définitivement conquise, des centaines de prisonniers défilent vers l'arrière, une batterie de 77 reste entre nos mains.

La position des zouaves n'est cependant pas des plus favorables; l'artillerie ennemie fait rage. Des feux de mitrailleuses enfilent notre ligne de tous côtés. Les liaisons sont précaires et, dans cette dure journée, nos rangs se sont singulièrement éclaircis.

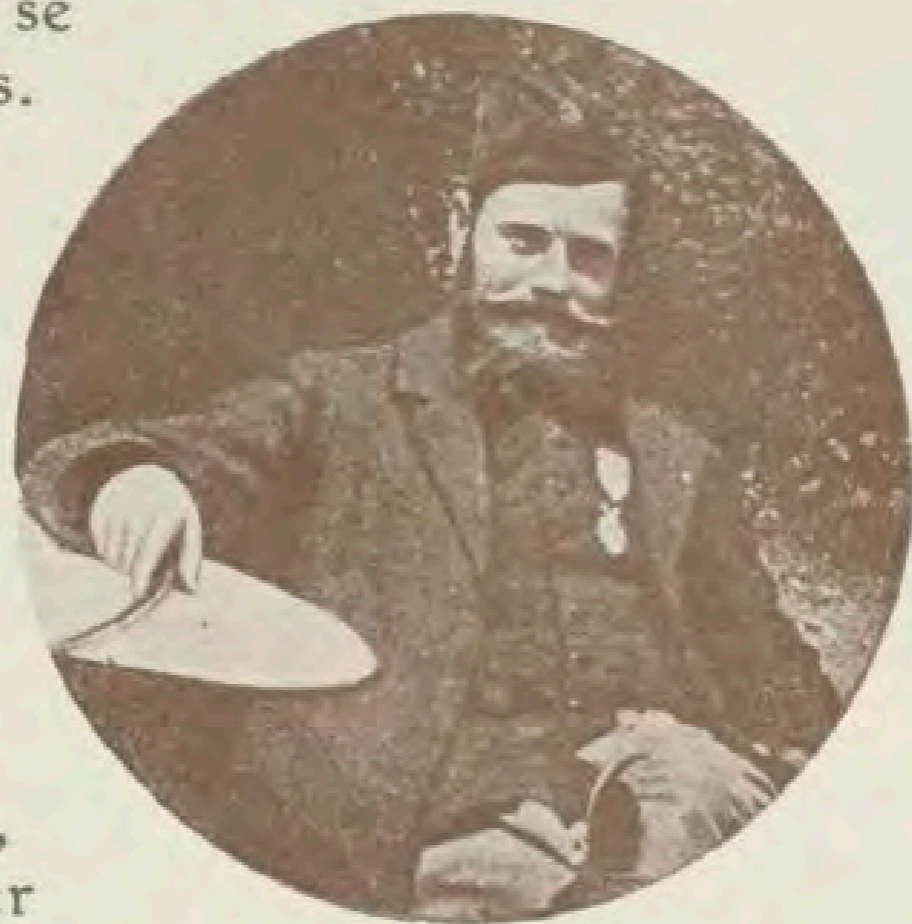
Aussi le 17, après une journée sans action d'infanterie, mais sous un bombardement continu d'une effroyable intensité, le régiment reçoit l'ordre de relève.

A la faveur de la nuit, la moitié du régiment peut gagner l'arrière, mais un bataillon en entier est surpris par le jour avant d'avoir pu exécuter son mouvement. Il ne sera relevé que le lendemain soir. Enfin le 19, tout le régiment est rassemblé à Camblain-l'Abbé. Il espère bien jouir d'un repos largement mérité. Il n'en sera pas ainsi cependant.



Chef de B° MUGNIER

A 17 h. 15, après une courte préparation par l'artillerie de tranchée, les compagnies Arrestat et Mugnier, du bataillon Cortade, se lancent sur l'ennemi et, dans un élan furieux, sans un coup de fusil, à la baïonnette,



Aumônier BACHERÉ

Le 22 juin, on apprend que les unités d'infanterie qui nous ont succédé sur nos positions de la cote 119 sont presque encerclées par l'ennemi, et qu'ainsi cinq bataillons sont menacés d'être faits prisonniers. Le 8^e zouaves reçoit l'ordre d'aller les dégager. Remarquable preuve de confiance accordée à cette héroïque unité réduite de plus de moitié, presque sans cadres et qu'on pourrait croire à bout d'effort. Pourtant cette confiance est justifiée, puisqu'une nouvelle page glorieuse va être inscrite sur son livre d'or.

conquièrent la tranchée allemande et la nettoient à coups de grenades. L'ennemi plie sous la violence du choc et se retire abandonnant de nombreux morts et blessés. Mais, dans la nuit du 22 au 23, il essaye de reprendre les positions qu'il



Général CODET

vient de perdre. Une première contre-attaque se heurte sans succès à notre ligne. Une seconde plus importante, lancée le 24, échoue de même. La cote 119, conquise par les zouaves, est conservée par les zouaves.

Hélas! ces terribles et glorieuses journées ont épuisé le régiment! L'affaire du 16 juin nous a coûté 32 officiers et près de 1.500 hommes; celle du 22 : 6 officiers et près de 300 hommes. Les effectifs sont réduits de plus de moitié. Un long repos est nécessaire au régiment pour qu'il puisse se

reconstituer. Le commandement le comprend; le 25, le 8^e zouaves est relevé, rassemblé à Camblain-l'Abbé et, les 5, 6 et 7 juillet, il est embarqué pour Belfort et Héricourt d'où, après un défilé superbe, au milieu de la population enthousiasmée, il gagne ses cantonnements de repos à Rougegoutte et Giromagny, accueillantes localités dont le souvenir charme encore la mémoire des zouaves qui ont vécu en Alsace le magnifique été de 1915.



EN ALSACE



*« Ces enseignes conduiront vos belles troupes
à des victoires nouvelles. »*

Président POINCARÉ.

LES REVUES D'ALSACE

(Juillet-Septembre 1915)

DE beaux jours sont en perspective pour nos soldats glorieux. Les semaines passent au milieu d'une population sympathique, au patriotisme ardent. L'emploi du temps est agréable, car les repos alternent avec de magnifiques marches militaires dans les Vosges ou sur le Ballon d'Alsace, d'où l'on contemple la riche plaine alsacienne et plus loin, encore dans la brume, le Rhin. De tous côtés arrivent au 8^e zouaves des témoignages d'admiration. Tous les grands chefs de l'armée française tiennent à venir saluer les vainqueurs de l'Artois.

C'est d'abord le généralissime Joffre qui passe en revue le régiment à l'occasion du 14 Juillet. C'est ensuite le général Lyautey qui, le 26 juillet, tient à faire défiler sous ses yeux ceux qui l'ont servi au Maroc et qui viennent une fois de plus d'illustrer l'armée d'Afrique.

C'est enfin le Président de la République lui-même qui, le 13 septembre, assisté du ministre de la guerre et du général commandant la 7^e armée, remet au 8^e zouaves son drapeau qu'il décore d'une première palme, en souvenir des journées de mai et de juin. Au cours de la cérémonie il rappelle les hauts faits d'armes du régiment depuis son arrivée en France et il termine par ces mots : « La France, qui est fière de votre bravoure et de vos succès, est certaine que ces enseignes conduiront vos belles troupes à des victoires nouvelles ».

Le temps du repos va bientôt finir; en effet, il va falloir quitter cette belle terre d'Alsace où le régiment vient de fêter ses succès et puiser de nouvelles forces.

L'heure de la bataille a de nouveau sonné.



LA CHAMPAGNE



« Allez-y de plein cœur pour la délivrance
de la Patrie, pour le triomphe du Droit
et de la Liberté. »

JOFFRE.

CHAMPAGNE (Septembre - Octobre 1915)

RAPIDEMENT embarqués à Lure le 15 septembre, les bataillons sont arrêtés à Saint-Hilaire-au-Temple où ils bivouaquent. Le 18, après reconnaissance du secteur, le bataillon Randier monte en première ligne relever au sud de la Butte-de-Souain le 24^e régiment d'infanterie coloniale. Les trois autres bataillons, restés en réserve, commencent le jour même les travaux d'organisation du secteur en vue de l'offensive prochaine.

Car, c'est d'une grande offensive qu'il s'agit. Le haut commandement, profitant des enseignements de la bataille d'Artois a, pendant de longs mois, accumulé les puissants moyens matériels nécessaires à l'écrasement des lignes allemandes sous un ouragan de fer et de feu. La rupture du front sera tentée le 25 septembre, entre Auberive et la Main-de-Massiges, en direction générale de Vouziers. La Division Marocaine est placée au centre du dispositif ; le 8^e zouaves a pour objectif la Butte-de-Souain.

Les préparatifs d'attaque sont activement pressés. Chacun travaille avec ardeur, plein d'espoir dans les jours à venir. Les parallèles de départ sont creusées par le bataillon Randier pendant que les autres bataillons créent des boyaux d'accès et d'évacuation.

Le 24 septembre, paraît l'ordre d'opération pour le lendemain : le 8^e zouaves a pour mission d'enlever les trois premières lignes de tranchées allemandes et de faire tomber, en le débordant, le fameux *bois Sabot*, formidable bastion que les Boches ont creusé de nombreux abris, profonds et hérissés de mitrailleuses.

Dans la nuit du 24, les troupes, dont un vibrant ordre du jour du général Joffre a exalté l'enthousiasme, occupent

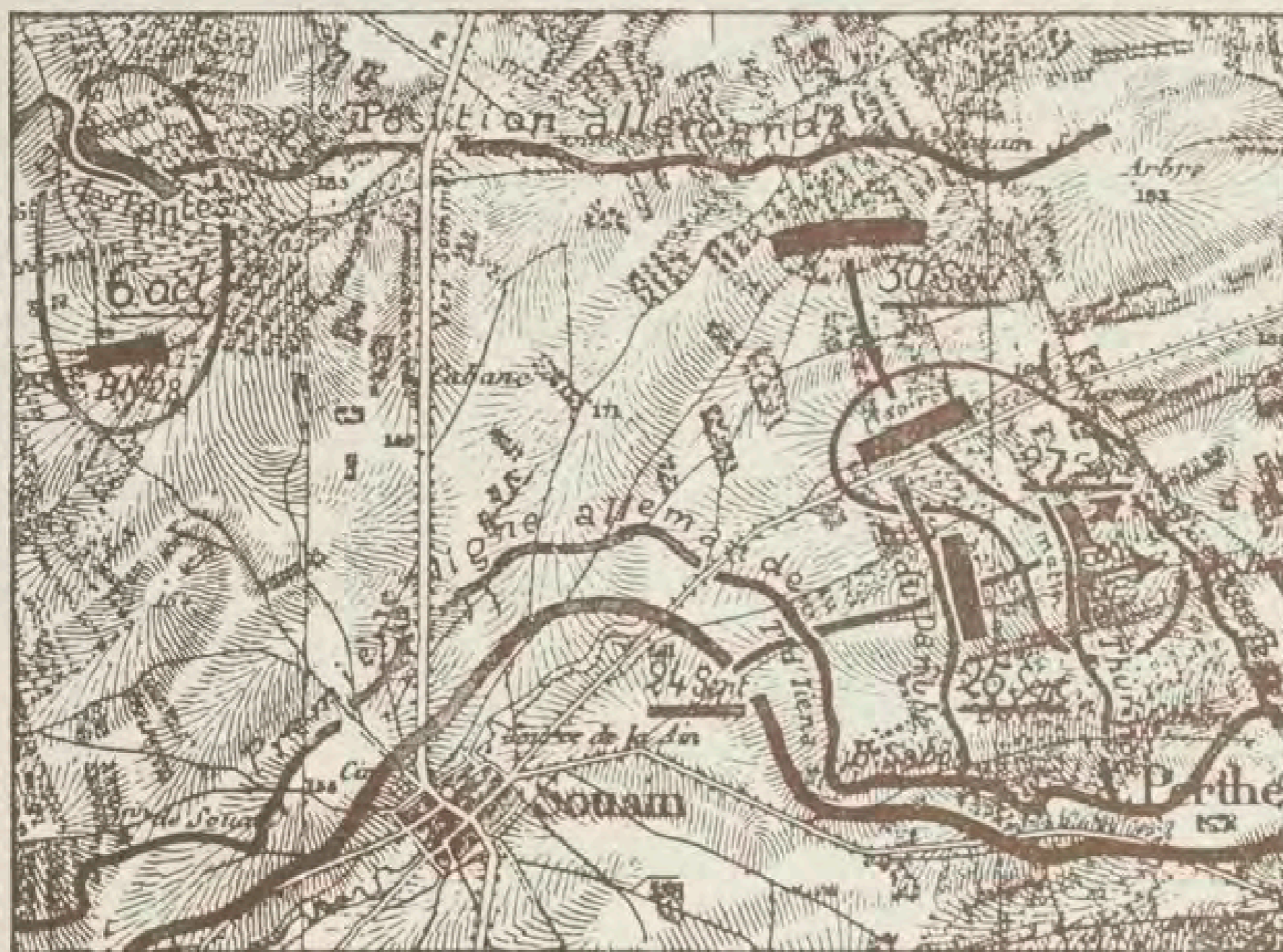
leur emplacement d'assaut. Déjà, depuis trois jours, les innombrables batteries d'artillerie française de tous calibres ont commencé leur effroyable besogne de destruction : des milliers d'obus sont lancés sans arrêt sur l'ennemi, qui répond faiblement.

L'aube du grand jour paraît enfin, une aube grise et incertaine d'automne. Une pluie fine qui tombe, embrume le paysage. 9 h. 15 ! l'heure a sonné. Le bataillon Randier, dont les 9^e et 10^e compagnies forment la première vague, bondit hors des tranchées et, dans un élan indescriptible, franchit l'immense glacis qui s'étend devant la première ligne ennemie. Surpris, les Allemands déclenchent un barrage tardif et ouvrent des feux de mitrailleuses.

La tranchée d'Iéna est enlevée à la baïonnette et rapidement nettoyée. A 9 h. 35 le boyau du Danube est atteint, sous de violents tirs de mitrailleuses venant du bois Sabot, à notre droite, et aussitôt aménagé en tranchée face à l'Est. De longues colonnes de prisonniers refluent vers l'arrière. Des mitrailleuses, dont les servants ont été tués sur place, sont retournées contre l'ennemi. Ces premiers succès ont enthousiasmé la troupe qui, malgré les ordres, s'arrête à peine dans le boyau du Danube : une compagnie, la 10^e, commandée par le lieutenant Servais, emportée par son élan, le dépasse de plus d'un demi kilomètre et se trouve ainsi isolée au milieu des Boches. Dans le bois elle se heurte à un convoi de prisonniers français du 247^e d'infanterie et du 4^e tirailleurs qu'un groupe d'Allemands encadre et ramène tranquillement en arrière. Se jeter sur l'escorte et délivrer les prisonniers est l'affaire d'un instant, puis nos zouaves s'installent sur le terrain conquis formant ainsi grand'garde du bataillon.

Pendant cette magnifique progression, les bataillons de seconde ligne ont serré sur le bataillon Randier, que le bataillon Heranney rejoint du reste bientôt dans le boyau du Danube en se couvrant sur sa gauche et en envoyant de fortes reconnaissances nettoyer les bois environnants, encore encombrés de groupes ennemis et d'îlots de résistance. C'est au cours d'une de ces reconnaissances que le sergent Hogard, apercevant à quelques centaines de mètres une batterie de quatre canons de campagne sous casemates encore en action, s'élançe résolument à la tête de ses hommes, tue ou fait prisonniers les servants, s'empare de la batterie, s'y installe et la garde jusqu'à ce que toutes les pièces aient pu être ramenées en arrière.

Cette glorieuse journée s'achève dans le calme. L'ennemi a cédé sur toute la ligne sans tenter aucun retour offensif ; nos pertes ont été relativement légères et la joie de la victoire anime la troupe. On s'organise sur le terrain conquis, on dénombre le butin formidable de la journée, on fouille les abris qui livrent en quantité considérable des



munitions, des instruments, et, à la grande satisfaction des zouaves, des conserves de toutes sortes, des cigares et des bouteilles de champagne.

Cependant, sur l'ensemble du front d'attaque, notre progression s'accroît. Le 8^e zouaves reprend, le 27 à l'aube, le mouvement en avant. Les bataillons de tête s'avancent en petites colonnes jusqu'au boyau de Thuringe, où ils s'installent et poussent des patrouilles et des nettoyeurs de tranchées jusqu'au boyau de Budapest ; puis dans la soirée, changeant d'axe de marche, le régiment se porte franchement vers le Nord en réserve du 6^e C. A., le long de la route de Souain à Tahure. Enfin, le 30 septembre, les bataillons Pelloux et Heranney relèvent en première ligne le 354^e régiment d'infanterie devant la butte de Souain.

C'est la fin de notre avance ; l'ennemi, cramponné à ses positions de seconde ligne autour de la butte de Souain,

oppose désormais une résistance efficace à nos efforts. De ce côté, aucune nouvelle tentative n'est possible. Le commandement décide d'essayer de progresser sur un point plus favorable.

Aussi le 8^e zouaves qui, relevé le 1^{er} octobre et ramené aux abris Roques, près de la route de Suippe à Souain, pensait enfin jouir d'un repos glorieusement gagné, apprend-t-il soudain que sa tâche n'est pas terminée.

Le 2 octobre, il se retrouve en première ligne, dans la tranchée des Tantes, où il va vivre, du 2 au 16 octobre, de dures journées au souvenir ineffaçable. Cette tranchée est un morceau de la position de seconde ligne allemande, le seul point où nous ayons pu mordre dans ce puissant système défensif. A notre droite et à notre gauche, les



Chef de Bⁿ HERANNEY

tranchées de Lubeck et des Homos-Sexuels, qui n'en sont que le prolongement, sont encore aux mains des Allemands. Aussi cette position, très en flèche sur les unités voisines, n'échappe-t-elle pas à l'ennemi qui, sans trêve, pilonne la tranchée et les bois qui à proximité abritent nos réserves. Nos pertes quotidiennes sont, sous cet intense bombardement, des plus lourdes. La tranchée des Tantes est elle-même un continuel spectacle d'horreur : les nombreux morts des jours précédents n'ont pu être relevés et sont là au milieu

des survivants qui, accroupis, ne peuvent faire un mouvement sans être exposés aux vues de l'ennemi. A tout instant des obus tombent dans la tranchée ; on se souvient encore d'un obus de gros calibre qui, éclatant au milieu d'une compagnie, mit hors de combat 2 officiers et 46 hommes. Enfin, le 2^e bataillon a la douleur de perdre son chef, le commandant Cortade, noble figure de vieil Africain qui, pendant vingt ans avait couru le bled.

Ce n'est cependant pas pour tenir le secteur que le 8^e zouaves est placé à ce poste périlleux. Une attaque est en préparation, le commandement veut tenter d'enlever cette seconde position allemande qui nous arrête depuis le 25 septembre et de s'emparer des hauteurs qui bordent au

sud de la vallée de la Py. La mission du 8^e zouaves est, d'après le plan d'engagement, de maintenir inviolée la tranchée des Tantes pendant que les unités voisines attaqueront pour se porter à notre hauteur, de nettoyer à droite et à gauche les tranchées de Lubeck et des Homos-Sexuels puis, si cette première partie de l'opération réussit, de continuer la marche en avant de la vallée de la Py.

L'attaque est fixée au 6 octobre. Dans la nuit du 5 au 6, les bataillons de réserve serrent sur la première ligne. Le 6 à 5 h. 20, après une violente préparation d'artillerie qui a duré toute la nuit, deux compagnies du 2^e bataillon s'élancent : à droite, la 5^e compagnie cherche à réduire la défense de la tranchée des Homos-Sexuels, à gauche, la 8^e compagnie attaque le saillant de Lubeck ; mais, de part et d'autre, les zouaves se heurtent à d'épais réseaux de fil de fer barbelé. Les mitrailleuses ennemies font rage, il est impossible d'avancer.



Chef de B^{on} CORTADE

Notre tentative n'a pas réussi ; au reste les unités voisines n'ont pu prononcer leur attaque et n'ont pu se porter à notre hauteur. L'opération a échoué sur toute la ligne.

On reprend alors l'organisation du secteur en prévision d'attaques éventuelles. Dix jours vont ainsi se passer, dix jours de labeur constant pendant lesquels les zouaves sauront se montrer aussi assidus au travail que vaillants à l'attaque. Aussi lorsque le 8^e zouaves quitte le secteur, le 16 octobre, il a conscience d'avoir pleinement mérité l'éloge que lui adresse le général commandant l'armée, pour sa belle victoire du 25 septembre et son œuvre d'organisation des premiers jours d'octobre.

L'offensive de Champagne est terminée ; une nouvelle palme sera bientôt épinglée au drapeau du 8^e zouaves, en souvenir de ces mémorables journées.



L'OISE



LE CAMP DE CRÈVECŒUR (Octobre 1915 - Février 1916)

MACHEMONT (Mars - Juin 1916)

LE régiment, embarqué en chemin de fer le 20 octobre 1915 à Saint-Hilaire-au-Temple, arrive après un voyage de vingt-quatre heures à Pont-Saint-Maxence, où les bataillons gagnent dans la soirée les cantonnements qui leur sont affectés.

C'est une longue période de repos et d'instruction qui commence. Du 20 octobre au 1^{er} mars, le régiment va réparer ses forces et se préparer avec ardeur aux luttes futures.

Pendant les mois de novembre et de décembre, ce sont de charmants séjours dans les villes et les villages du département de l'Oise : dans la région de Pont-Saint-Maxence d'abord, où le roi d'Angleterre, le prince de Galles et le général Joffre passent le régiment en revue ; à Senlis et à Chantilly ensuite où le 8^e zouaves fournit le piquet d'honneur au quartier général du général Joffre qui, à cette occasion, tient à témoigner par lettre au lieutenant-colonel Modelon toute sa satisfaction pour la belle allure et la tenue des zouaves.

Le 15 décembre, au moment de quitter Chantilly, tout le régiment défile superbement sur le champ de course devant le général Joffre, les officiers de son état-major et les représentants militaires étrangers.

En janvier enfin, après un séjour d'une semaine dans la région de Crépy-en-Valois, le 8^e zouaves gagne par



Général GIRODON

étapes le camp de Crèvecœur dans l'Oise où, du 27 janvier au 12 février, malgré la pluie et la neige, il participe à d'importantes manœuvres au cours desquelles hommes et cadres se familiarisent sur le terrain avec les nouveaux procédés de la guerre scientifique élaborés à la suite des dernières batailles.

Le 1^{er} mars, le régiment, bien reconstitué et entraîné, gagne par étapes le secteur de Machedont qu'il va tenir jusqu'à la prochaine offensive de juillet.

Pendant que les Allemands se ruaient sur Verdun, à la Division Marocaine était « confiée la mission de leur barrer, en tenant le secteur de Marest-sur-Matz, la route directe de Paris » (1).

Secteur calme du reste, troublé seulement par d'intermittents bombardements et des opérations d'infanterie de petite envergure destinées à renseigner l'ennemi absorbé par la résistance de Verdun. Le 30 avril l'ennemi ayant, à la suite d'une violente préparation d'artillerie, pris pied dans un saillant de notre ligne et nous ayant causé de ce

fait des pertes relativement importantes, le commandement décidait de répliquer par un coup de main sur le saillant ennemi du bois d'Orval. Le 5, après un violent bombardement par l'artillerie de campagne et l'artillerie de tranchée, un peloton de zouaves, commandé par le lieutenant Bergeaux, bondit dans la tranchée ennemie, tue un certain nombre d'Allemands et ramène cinq prisonniers dans nos lignes.



Général MODELON

C'est dans ce secteur, le 21 mars, que le lieutenant-colonel Modelon, nommé colonel à la 253^e brigade, cède le commandement du régiment au lieutenant-colonel Auroux. Les adieux sont tristes. Le colonel Modelon quitte avec regret ses zouaves héroïques qu'il a tant de fois conduits à la victoire, et ceux-ci, de leur côté, voient partir avec peine ce chef énergique et calme, aimé et estimé de tous.

(1) *Pages de Gloire de la Division Marocaine* (p. 32).

Le 16 juin 1916, le bruit court que la division va être relevée sous peu. « Une grosse affaire se prépare dans le Nord, du côté de la Somme, en collaboration avec les Anglais. Y prendrons-nous part, ou nous envoie-t-on à Verdun défendre à notre tour la citadelle meurtrie ? De toute façon, nous sommes à la fin de notre séjour dans cette gracieuse contrée de la vallée du Mast (1). »

En effet, le 18 juin, le 8^e zouaves est relevé et c'est dans la Somme qu'il est transporté par chemin de fer.

(1) *Avec la Marocaine*, par Maurice MAUGARS (p. 75).



Colonel AUROUX

LA SOMME



*« A cette heure même les armées alliées
de la Somme se massaient pour attaquer.
Le 1^{er} juillet elles marchaient à l'assaut....
Verdun était secouru. Verdun était sauvé. »*

LOUIS MADELIN.

(La bataille de Verdun.)

SOMME (Juillet 1916).

LE grand drame de Verdun est alors près de son dénouement. Depuis cinq mois, les Allemands multiplient les coups de bélier contre l'armée française qui leur oppose une invincible résistance. Ils avancent cependant chaque jour et la situation de la vieille citadelle est critique. Le commandement a décidé de porter dans la Somme le grand effort qu'il a conçu pour dégager Verdun.

Les préparatifs d'attaque se font dans une hâte fiévreuse, car il s'agit de gagner l'ennemi de vitesse. Le 21 juin, les zouaves débarqués dans la région de Villers-Bretonneux vont cantonner à Warfusée-Abancourt. L'animation sur les routes de la Somme est extraordinaire ; d'interminables colonnes et convois se croisent sans interruption. Dans la plaine dénudée, d'innombrables canons de tous calibres dorment, sous leur camouflage, d'un sommeil menaçant. De gigantesques canons de marine sur trains blindés dressent, à l'horizon, leurs formidables silhouettes ; et partout, le long des routes, dans les champs, s'amoncellent des dépôts de munitions que d'incessants convois d'auto-camions grossissent sans cesse. Toute cette activité impressionne favorablement et fait bien augurer de l'avenir. Les zouaves, du reste, participent dès leur arrivée à ces travaux, soit en première ligne, soit à l'arrière aux environs de Proyart.

Après une formidable préparation d'artillerie qui écrase et nivelle les lignes ennemies, l'attaque est déclenchée. Le 1^{er} juillet, le 1^{er} C. A. C. enlève presque sans pertes le village de Dompierre et progresse jusqu'aux

lisières d'Assainvillers. La Division Marocaine, qui est réserve de corps d'armée, suit le mouvement et le 8^e zouaves s'installe le soir même dans les anciennes premières lignes françaises, impatient de prendre part à la percée.

« Cet espoir d'en finir, nous l'avons connu le 1^{er} juillet 1916, sinon plus fort que lors des attaques précédentes, du moins plus fondé. Notre avance foudroyante pour l'époque légitimait nos espérances. Les lignes de l'ennemi tombaient l'une après l'autre. Le plateau de Flaucourt était à nous en quelques heures. Déjà, en face de Biaches, nos troupes apercevaient la rivière qui coulait, baignant Péronne, la vieille cité historique. (1) »

Le 3 juillet paraît l'ordre d'engagement de la Division Marocaine, qui est chargée de l'exploitation du succès obtenu les jours précédents ; le 8^e zouaves doit, en exécution de cet ordre, relever en ligne, au delà d'Assainvillers enlevé la veille, le 21^e régiment d'infanterie coloniale. La relève a lieu pendant la nuit du 4 au 5 dans de pénibles conditions. Les routes en mauvais état sont encombrées de convois de ravitaillement et de blessés qui gagnent l'arrière. Les carrefours sont systématiquement battus par l'artillerie ennemie. Des cadavres de chevaux et des voitures effondrées gisent le long des routes. Enfin, après de longues heures de marche le bataillon Duprat de la Roquette (le 4^e) arrive en première ligne, pendant que les trois autres bataillons restent en réserve aux environs immédiats d'Assainvillers.

Dès le lendemain commencent d'actifs travaux d'aménagement de secteur. L'ennemi, en effet, surpris les premiers jours de notre offensive, s'est ressaisi et résiste énergiquement. Son artillerie, établie sur la rive droite de la Somme, concentre ses feux sur nos voies de communication, qu'il rend ainsi impraticables. Il est urgent d'assurer la liaison avec l'avant. Un immense boyau, long de près de trois kilomètres, est aussitôt tracé à travers la plaine d'Assainvillers, et les bataillons de réserve avec des compagnies de territoriaux travaillent sans relâche à son exécution.

Cependant l'offensive, qui a marqué un temps d'arrêt, doit être continuée. La Division Marocaine reçoit la mission de s'emparer de la ligne de hauteurs qui bordent

(1) *Les Cahiers de la Victoire. — La 2^e bataille de la Marne*, par Guy de PIERREFEU (p. 14).

la rive gauche de la Somme, à Belloy et Barleux, et que l'ennemi a puissamment fortifiées. Le terrain du reste est nettement défavorable. La tranchée de jonction qui fait face au front du 8^e zouaves est à contre-pente entièrement cachée à notre vue. A notre gauche le formidable bastion de Barleux abrite de nombreux abris bétonnés de mitrailleuses.

L'attaque est fixée au 9 juillet. Les bataillons Pelloux et Duprat de la Roquette prennent, dans la soirée du 8, leurs emplacements de combat, pendant que les bataillons Durand et Callais se tiennent prêts à toute éventualité sur les positions de seconde ligne.

Tous ces mouvements se font péniblement. Les pluies continuelles des jours précédents ont transformé les boyaux en marécages. Le ravitaillement, gêné par l'artillerie adverse, se fait mal par les routes défoncées. Malgré toutes ces difficultés, les troupes sont prêtes et pleines d'entrain.

Le 9 juillet arrive enfin.

A midi, les batteries de 75 et quelques pièces lourdes commencent leur préparation. Mais le relief du terrain est peu propice à une action d'artillerie ; les observateurs n'ont pu trouver de points convenables pour faire leur réglage, aussi les tirs ont-ils peu d'efficacité. Les projectiles dont la trajectoire tendue épouse les formes de la crête passent au-dessus de la tranchée allemande et tombent dans le ravin....

A 14 heures, les zouaves des bataillons Duprat de la Roquette et Pelloux s'élancent à l'assaut avec leur ardeur habituelle. A peine sont-ils parvenus sur le sommet de la crête qu'ils sont accueillis par de violentes rafales de mitrailleuses venant de Barleux et de Belloy-en-Santerre et, lorsqu'ils arrivent en vue de la tranchée allemande, les tirailleurs ennemis, serrés au coude à coude, ouvrent sur eux un feu précis et meurtrier. A droite même, des groupes d'Allemands se sont levés brusquement dans les blés et les avoines où ils s'étaient glissés en avant de leur tranchée pour éviter le tir de notre artillerie, et tirent presque à bout portant sur les zouaves. En quelques minutes, nos unités sont fauchées, presque tous les chefs de section sont à terre. Les compagnies disloquées et décimées ne forment plus qu'une poussière d'hommes qui ne peut que se coller au sol à une centaine de mètres de son point de départ.

L'attaque a complètement échoué; une lourde tristesse pèse sur le régiment qui vient de voir cinq de ses compagnies presque anéanties en un clin d'œil. Néanmoins le commandement veut à toutes forces atteindre le but assigné. L'attaque sera reprise le lendemain.

Dans la nuit du 9 au 10, le bataillon Durand a remplacé en ligne le bataillon Duprat de la Roquette, ce dernier compte à peine deux cents fusils.

Le 10 dans la matinée paraît l'ordre d'attaque; celle-ci devra se faire par échelons successifs de la gauche à la droite, le mouvement commençant dès que les coloniaux auront enlevé Barleux. Le lieutenant-colonel Auroux, pour éviter les pertes, prescrit nettement que cette attaque n'aura pas les caractères d'un assaut, mais celui d'une progression méthodique, section par section, en utilisant tous les accidents de terrain. Malgré toutes ces précautions et malgré une intense préparation d'artillerie de campagne et d'artillerie lourde, l'attaque déclenchée à 14 heures échoue comme celle de la veille. Les coloniaux n'ont pu atteindre Barleux dont les mitrailleuses ont fauché implacablement les vagues d'assaut. Deux sections de zouaves qui, à notre gauche, avaient commencé à suivre le mouvement des coloniaux sont presque immédiatement anéanties.

On se rend compte cette fois que dans les conditions actuelles toute tentative de progression est vouée à un échec certain. Barleux et la tranchée de jonction resteront du reste imprenables jusqu'au grand repli allemand de mars 1917.

Pour le moment toute idée d'offensive dans ce secteur est définitivement écartée. Les jours suivants se passent en travaux d'organisation de secteur, aménagement de la défense, création de boyaux et de tranchées de deuxième ligne.

Cependant la division tout entière est épuisée par l'effort qu'elle a fourni du 4 au 10 juillet; la relève s'impose. Elle a lieu dans la nuit du 12 au 13 au milieu de difficultés de toutes sortes. Malgré les mesures de précautions minutieusement prises, deux sections sont décimées en route par le bombardement ennemi.

Enfin, le 13, tout le régiment est rassemblé aux camps 57 et 58, il les quitte le 14 pour se rendre par étapes à Longueau où il s'embarque en chemin de fer le 16 à destination d'Estrées-Saint-Denis.

Notre pauvre régiment est encore tout pantelant des pénibles et infructueuses journées vécues dans la Somme.

Les rangs sont singulièrement éclaircis ; plusieurs compagnies, n'ont même pas l'effectif d'une section et n'ont plus d'officiers...

Pour reconstituer les unités, le commandement a prescrit la dissolution du 4^e bataillon. Le 25 juillet, une simple et émouvante cérémonie a lieu sur la petite place de l'église d'Estrées. Le bataillon Duprat de la Roquette, en armes, est passé en revue par le lieutenant-colonel Auroux qui, dans une courte allocution, rappelle ses hauts faits d'armes depuis le commencement de la campagne et dit toute la tristesse que le régiment et lui-même ressentent de l'application d'une mesure nécessitée par l'état de nos effectifs.

Les jours suivants se passent calmes et paisibles dans cette gracieuse région de l'Oise sous le soleil resplendissant d'un magnifique été, contraste étrange d'un régiment endeuillé vivant au milieu d'une nature en fête !



Préparation, par la neige, de l'offensive du printemps de 1917.

CANNY (Août 1916).

LE CAMP DE CRÈVECŒUR (Novembre 1916).

Cependant la période de repos est vite passée. Dans la nuit du 29 au 30 juillet, le régiment effectue la relève du 5^e régiment d'infanterie coloniale dans la région de Canny, secteur très calme que l'artillerie trouble à de rares intervalles et où l'action de l'infanterie se borne à des patrouilles

et à des embuscades tendues sur le vaste glacis qui sépare nos lignes de celles de l'ennemi.



Général DEGOUTTE

La vie y est presque douce en ce merveilleux et chaud mois d'août 1916. Les tranchées et les boyaux sont bordés de coquelicots et de bleuets; ils croissent vigoureusement au milieu des herbes folles qui ont usurpé la place des blés et des avoines. Dans le village de Canny, dont presque toutes les maisons sont en ruine, les jardins sont encore tous en fleurs et les rosiers grim-

pants en pleine floraison s'agrippent aux pans de murailles restés debout.

Le 27 septembre, le colonel Auroux, nommé au commandement d'une brigade, quitte le 8^e zouaves et, le 30, le lieutenant-colonel Lagarde, venu du 4^e zouaves, en prend le commandement. Quelques jours après son arrivée, il réunit le régiment en arrière des lignes, le passe en revue, lui dit ce qu'il attend de sa valeur dans les batailles futures, fidèle à son passé glorieux et plein d'espérance dans l'avenir.



Lt-Colonel KASTLER

Le 24 octobre, le régiment est relevé et s'achemine par étapes vers le camp de Crèvecœur, où de nouveau il va

séjourner du 3 au 17 novembre. Pendant cette période, malgré le mauvais temps, il s'exerce d'une façon intense, et par ses efforts journaliers parvient à un remarquable degré d'entraînement.

Mais brusquement, le 16 novembre, paraît l'ordre de départ. Une opération de grande envergure est, dit-on, en perspective. La Division Marocaine doit y participer.

SOMME (Décembre 1916 et Février 1917).

BEAUVAIS (Février 1917).

Le 17 décembre, le 2^e bataillon, rapidement embarqué en autos-camions, est transporté dans la région de Chuignolles d'où il part le lendemain pour aller relever en ligne le 1^{er} bataillon du 32^e colonial.

Les deux autres bataillons suivent le surlendemain et s'installent au camp de Marly près de Chuignolles.

L'état-major vient de décider la reprise de l'offensive de juillet, afin de s'emparer des collines qui bordent à l'ouest la vallée de la Somme et devant lesquelles nos efforts se sont brisés quatre mois auparavant.

Aussi, alternant avec l'occupation du secteur de Villers-Carbonnel, le régiment s'entraîne lorsqu'il est à l'arrière et répète sur un terrain reproduisant exactement les lignes ennemies, et dans ses moindres détails, l'attaque qui doit être déclenchée dans un avenir prochain.

En ligne, le secteur est tenu par un bataillon, les deux autres occupant les tranchées de seconde ligne ; ce sont de pénibles jours que ceux passés dans ce chaos désert près de la Somme, dans l'eau et dans la boue que les neiges de décembre accroissent sans cesse. Les boyaux et les tranchées sont de véritables canaux de vase dans lesquels brusquement on perd pied pour s'enfoncer souvent jusqu'à la ceinture. A chaque relève, les colonnes perdent des hommes que l'effort d'équipes nombreuses parvient à peine à dégager. Pendant la dernière relève du régiment par les fantassins, on voyait, à la lueur de l'aube naissante, des statues bleu-horizon enlisées jusqu'aux cuisses, immobiles, évitant tout mouvement qui n'aurait eu pour résultat que d'accroître le danger.

*On a les mains pleines de fange
Et les souliers pénétrés d'eau.
Nous menons une vie étrange,
Moitié gloire et moitié fardeau...
La boue est l'horrible infamie
Où l'on se débat sans recours.
C'est notre fidèle ennemie,
Elle tient nos nuits et nos jours. (1)*

En outre, l'ennemi, qui disposait d'une nombreuse artillerie, ne laissait aucun répit à nos troupes, arrosant systématiquement nos lignes d'obus de tous calibres et d'obus toxiques. En fin de séjour, le régiment sera plus durement éprouvé encore : le 20 décembre l'ennemi, qui sent notre prochaine attaque, tente un coup de main sur le bataillon qui tient le secteur à notre droite et, pour tromper ce dernier, fait une énergique diversion d'artillerie sur le 1^{er} bataillon de zouaves qui occupe les tranchées du Sansonnet et de Ham. Des obus toxiques sont lancés dans ces tranchées et dans le boyau de Calédonie et sèment la mort dans les sections. De nombreux cadavres au visage convulsé par la souffrance gisent autour des abris. Le gaz perfide et mortel s'infiltré dans les sapes asphyxiant les hommes avant même qu'ils aient eu le temps de mettre leur masque protecteur.

L'état du terrain et les circonstances atmosphériques font abandonner le projet d'attaque, et, le 28 octobre, le régiment relevé gagne de nouveau par étapes le camp de Crève-cœur; il y séjourne jusqu'au 25 janvier, poursuivant son entraînement et son instruction à un point tel que les zouaves, remplis d'assurance, confiants en la victoire, brûlent de faire sentir à l'ennemi leur supériorité incontestée. Ils en auront bientôt l'occasion.

(1) Ch. MOULIE. — *Le Fer et la Flamme.*



LA RETRAITE ALLEMANDE



La Schadenfreude, ou « la joie de nuire ».

« Je comprends bien qu'on fusille des hommes, mais je ne comprends pas qu'on coupe un arbre. »

UN POILU.

ROYE (Mars 1917).

LE 25 janvier, le 8^e zouaves gagne le secteur de Popincourt-Tilloloy qu'il occupe sans incident jusqu'au 2 février. Pendant que deux bataillons tiennent les premières lignes, le 3^e bataillon participe activement aux travaux gigantesques en cours dans les bois environnants en vue de l'offensive prochaine.

Le 3 février, le régiment est relevé et gagne par étapes la région de Montreuil-sur-Brèche, où il séjourne pendant trois semaines. Il défile ensuite magnifiquement à Beauvais devant les officiers du Grand Quartier Général et cantonne le 28 au soir dans le faubourg est de cette ville. Les jours qui suivent passent doucement au milieu d'une accueillante population. Le 6 mars, le 3^e bataillon est passé en revue par le général Nivelles et le prince de Galles qui, au cours de la cérémonie, remet au généralissime français le grand cordon de l'Ordre du Bain.

Mais le temps de repos est vite passé.

Le 8 mars, le régiment gagne la région de Montdidier et cantonne à Gratibus et à Figuières.

De grands événements sont en perspective. Le commandement français a monté une offensive générale pour briser le front ennemi. Les Allemands le savent et, pour y parer, ils vont refuser la bataille, abandonner le terrain menacé et annihiler ainsi nos quatre mois d'efforts et nos immenses préparatifs. Le raccourcissement du front qu'ils obtiendraient ainsi libérerait une vingtaine de divisions dont ils allaient grossir leur masse de manœuvre. Enfin, ils transportaient la lutte sur le terrain qu'ils avaient choisi et

préparé : retranchement formidable établi selon des principes de fortification encore inédits et en rapport avec la puissance du feu de l'artillerie actuelle.

Le 17 mars, la troupe apprend par un communiqué de l'état-major que l'ennemi est en pleine retraite sur le front de l'armée et que la poursuite commence. Une immense joie anime nos soldats, ils espèrent qu'enfin l'heure de la victoire est venue.

Le 8^e zouaves, en formation d'approche, se met immédiatement en route à travers un pays terriblement dévasté, transformé par les Boches en glacis sur lequel l'armée française ne trouvera plus aucune ressource naturelle.

L'ÉGLISE

Roye (Somme)



« Villages froidement détruits, champs retournés, arbres fruitiers sciés à la base, routes rompues, instruments aratoires brisés, l'image d'une dévastation méthodique, plus odieuse mille fois que celles des anciens barbares, précisément parce que tout s'était fait avec méthode (1). »

Ce n'est pas sans émotion qu'à Dancourt le régiment franchit l'arme à la bretelle les lignes que l'ennemi vient d'abandonner et qu'il reçoit l'ordre de continuer sa marche

(1) LOUIS MADELIN. — *Le Chemin de la Victoire.*

sur Roye. Le 1^{er} bataillon, avant-garde du régiment, arrive dans cette petite ville à la tombée de la nuit. Une grande angoisse étreint les cœurs à la vue de ces ruines et de ces immenses entonnoirs qui barrent les rues et surtout de ces ombres blêmes qui sortent de l'ombre en tremblant. Les pauvres habitants qui, pendant trois ans, ont vécu sous le joug odieux du barbare, osent à peine se croire enfin libres et accueillent nos soldats avec des larmes dans les yeux. Notre cœur ému bat à l'unisson du leur.

Aussitôt installés, les bataillons commencent les travaux de déblaiement et de réfection des routes et de la voie ferrée. Ils les exécutent avec d'autant plus d'ardeur qu'ils



L'ÉGLISE
Roye (Somme)

en comprennent l'intérêt vital pour les troupes de contact qui ont poursuivi l'ennemi jusqu'aux portes de Saint-Quentin.

Le 26 mars, ces travaux achevés, le régiment est ramené dans les environs de Montdidier où il embarque le 31 pour la Champagne.

Le 8^e zouaves va s'y illustrer de nouveau.



La Réception du Président de la République
à Roye.

LA CHAMPAGNE



« Allez dire à votre maître de notre part qu'il va voir des hommes qui ne s'étonnent ni de la hauteur des murailles, ni de la profondeur des fossés et qui ont des ailes pour franchir tout cela. »

Bertrand Du GUESCLIN.

CHAMPAGNE (Avril 1917).

Le régiment, débarqué le 31 mars à Saint-Hilaire-au-Temple, gagne pendant la nuit le camp de Mourmelon où, pendant deux semaines, il va séjourner dans l'attente de la grande offensive que de formidables préparatifs annoncent prochaine.

« Le repli de Ludendorff a rendu inutilisable le champ de bataille choisi, déjà complètement aménagé. Décidé à agir coûte que coûte, à garder l'initiative, le général Nivelle n'a pas voulu renvoyer à plus tard son offensive... Laisant de côté le front nouveau de Saint-Quentin à l'Aisne, qui demandait dix mois pour être organisé, le commandement français va utiliser la partie du front déjà préparée qui n'avait pas été affectée par le repli. Il y ajoute un secteur de diversion en Champagne (1). »

Tout le front est en effervescence ; de gigantesques travaux sont en voie d'achèvement grâce au travail acharné de plusieurs centaines de mille hommes. Les innombrables boqueteaux qui couvrent comme un damier le sol crayeux de Champagne cachent, sous leurs frondaisons, des milliers de



Colonel LAGARDE

(1) *La 2^e bataille de la Marne*, par Jean de PIERREFEU.

canons de tous calibres, du léger 75 au monstrueux 400. Les chemins de fer à voie étroite sillonnent la plaine dans tous les sens et apportent sans relâche de nouveaux stocks de munitions.

Le 8^e zouaves participe activement à ces travaux; chaque nuit un bataillon monte en ligne améliorer les boyaux, creuser des parallèles de départ et transporter des munitions à l'artillerie de tranchée.



Général SCHUHLER

Entre temps, c'est au cantonnement et sur un immense champ de manœuvre qui avoisine le camp, un intense entraînement des cadres et de la troupe. Pendant les heures de repos on assiste, du camp même, à la préparation d'artillerie lourde. Elle commence dès la seconde semaine d'avril : de temps en temps, au milieu des éclatements des 150 s'élèvent sur les collines occupées par l'ennemi d'immenses gerbes de flamme et de fumée, ce sont nos 240 et nos 400 qui bouleversent les massives défenses des Allemands.

Ceux-ci restent relativement calmes, gardant l'expectative. S'ils s'attendent certainement à une attaque française sur les fronts des V^e et VIII^e armées, où les préparatifs ont été faits à ciel ouvert, ils sont beaucoup moins certains de l'offensive française sur le front à l'est de Reims. Il n'y aurait, pour eux, qu'une « Tauschungs Unternehmen » ou de simples actions locales destinées à les tromper sur la véritable attaque qui devait avoir lieu entre Craonne et Reims avec Laon pour objectif. Des réserves avaient été prélevées en arrière du front de leur armée et dirigées sur le front Craonne - Reims. Il y a donc eu surprise le 17, sur notre point d'attaque.

Cela, nous l'apprendrons plus tard, mais, à la veille de l'attaque il est nécessaire de savoir ce qui se passe dans les lignes boches et de reconnaître l'effet de notre artillerie de tranchée. Un peloton de zouaves, commandé par le lieutenant Marcel, exécute un hardi coup de main pleinement couronné de succès. Les zouaves réussissent à traverser l'épais réseau de fils de fer barbelés déjà en partie détruit,

franchissent la tranchée de première ligne dont ils exterminent les défenseurs et poussent jusqu'à la seconde ligne qu'ils trouvent encore intacte. Munis de ces précieux renseignements, le peloton rentre dans notre tranchée, ramenant deux prisonniers.

Le 16 avril, dans la fièvre de l'attente, paraissent successivement les ordres d'engagement. La Division Marocaine, à l'extrême droite du dispositif, est chargée d'enlever le puissant bastion du Mont-sans-Nom et le redoutable saillant d'Auberive; poste d'honneur entre tous. Le Mont-sans-Nom, que les Allemands appellent le Fichtelberg, s'élève devant nos lignes qu'il domine dans toutes les directions de sa courbe puissante. Protégé lui-même par la côte 180, bastion avancé d'allure plus modeste, les Allemands en ont fait le pivot de leur défense et le principal observatoire de la région. Des abris profonds, de vastes galeries aux entrées multiples aboutissant à de nombreux blockhaus de mitrailleuses, des observatoires en béton défiant les coups de l'artillerie, l'ennemi n'a rien négligé pour rendre le Mont imprenable. C'est de ce puissant système de défenses que le 8^e zouaves doit s'emparer d'abord, afin de pouvoir aborder ensuite les parallèles de Monronvillers qui constituent son deuxième objectif, la vallée de la Suipe étant l'objectif final de notre attaque.

Les grandes lignes tactiques du plan d'engagement du régiment sont les suivantes : Au départ les trois bataillons échelonnés attaquent dans l'ordre : 2^e bataillon, 3^e bataillon et 1^{er} bataillon. Le bataillon Durand en tête a pour mission de s'emparer du Mont-sans-Nom, pendant que le bataillon Callais s'échelonnera sur la gauche de manière à assurer la liaison avec le régiment voisin et à parer à une contre-attaque possible débouchant du massif de Moronvillers. Le bataillon Pelloux, réserve de brigade, dépassera le 2^e bataillon lorsque celui-ci atteindra les parallèles de Moronvillers et enlèvera dans un dernier bond la tranchée de Betheniville.

La préparation d'artillerie, d'abord méthodique et intermittente, est maintenant continue et violente. Le sommet du Mont-sans-Nom disparaît dans un nuage de fumée épaisse que des flammes traversent brusquement.

Dans la nuit du 16 au 17 avril, au milieu du fracas assourdissant du canon, les unités montent en ligne occuper leurs emplacements d'attaque. Une pluie froide et persistante, mêlée de flocons de neige, a vite transpercé les vêtements des hommes ; immobiles dans les tranchées de départ,

ils attendent d'autant plus impatiemment l'ordre de s'élancer en avant. Vers minuit, tout le monde est en place, le bataillon Durand dans les parallèles de départ, le bataillon Callais dans les tranchées de deuxième ligne, le bataillon Pelloux à hauteur de la voie romaine.

4 h. 45 ! A la faveur des dernières ombres de la nuit pluvieuse et sombre, les 6^e et 7^e compagnies bondissent hors des parallèles de départ et, dans un ordre parfait, les vagues d'assaut se ruent sur l'ennemi. Celui-ci, surpris par cette attaque en pleine obscurité, déclenche, au bout de quelques minutes, un barrage nourri et ouvre le feu de toutes ses mitrailleuses. Mais l'élan des zouaves est irrésistible; 25 minutes après le départ, le bataillon Durand a enlevé au pas de course la côte 180 et continue sa marche vers le Mont-sans-Nom encore occupé fortement par l'ennemi et dont les mitrailleuses balayaient la plaine.

A 6 h. 55 tout le régiment, qui a franchi sans pertes sensibles le barrage ennemi, se trouve dans les lignes allemandes et le lieutenant-colonel Lagarde installe son poste de commandement dans les abris de l'Hexen-Weg au sud du Mont-sans-Nom. A 7 heures le 2^e bataillon, après avoir réduit de nombreux îlots de mitrailleuses, atteint le sommet de la Pelade du Mont; pendant ce temps les nettoyeurs de tranchées font de la bonne besogne dans les abris qui recèlent des groupes de soldats allemands effarés. De longues colonnes de prisonniers défilent vers l'arrière.

Notre progression continue inexorablement. Bientôt le 2^e bataillon enlève la tranchée de Bethmann-Holweg et la batterie 42.52, où la 6^e compagnie s'empare de 3 obusiers de 105^m, d'un avant-train et d'un stock de plusieurs milliers d'obus.



Une pièce de 105 boche.



LA PRISE DU MONT SANS NOM

(17 avril 1917)

Trichromie Demoulin

A 11 heures, le général de division envoie ses félicitations au 8^e zouaves pour la brillante avance qu'il vient de réaliser.

Mais dès lors la progression se fait de plus en plus difficile, car à notre gauche le 9^e régiment d'infanterie n'est pas à notre hauteur et à notre droite le 7^e tirailleurs, qui a essuyé de lourdes pertes, avance péniblement sans pouvoir se maintenir en liaison avec les zouaves.

Le régiment est en flèche de plus d'un kilomètre. Toute nouvelle avance est impossible dans ces conditions.

Cette glorieuse journée s'achève ainsi sans nouvel incident : 3 kilomètres de défenses ennemies, plusieurs centaines de prisonniers, 6 canons de 88 et 3 canons de 105, tel en est le magnifique bilan. Nos pertes ont été légères et l'enthousiasme des zouaves est immense.



Avant-train de 105.

La journée du 18 se lève neigeuse et glaciale; dès l'aube, l'artillerie ennemie, qui pendant la nuit est restée calme, prend violemment à partie l'ensemble du Montsans-Nom, qu'elle arrose sans trêve de projectiles de tous calibres. La situation est difficile, les liaisons précaires.

L'ennemi, du reste, commence la série de ses réactions.

Au bout du jour une violente contre-attaque débouche sur le front du 7^e tirailleurs, qu'elle réussit à refouler légèrement. Notre droite est de ce fait en danger. Le lieutenant-colonel envoie immédiatement un fort groupe de grenadiers, sous le commandement du lieutenant Lalle, dégager les sections de tirailleurs qui, à bout de munitions, sont presque encerclées. L'opération réussit à souhait et les zouaves reviennent avec 75 prisonniers du 108^e R. I.

Mais sur notre gauche le 9^e régiment d'infanterie vient de recevoir l'ordre de se porter en avant et d'essayer d'atteindre le puissant bastion du Mont-Téton. Le mouvement commence à 18 heures. Le 8^e zouaves, liant son mouvement à celui du 9^e régiment d'infanterie, avance dans la direction du bois n^o 50 et bientôt les 9^e et 6^e compagnies occupent en avant de la tranchée de Bethmann-Holweg trois emplacements de batteries que les servants viennent d'abandonner, en laissant sur place une grande quantité de munitions et un canon de 105 court dont la 9^e compagnie s'empare. On organise rapidement le terrain conquis. Le lendemain matin, 19 avril, de fortes reconnaissances sont envoyées dès l'aube pour explorer les bois environnants; elles se heurtent à de forts éléments allemands et doivent immédiatement rétrograder.

A 6 h. 30, sur les pas de nos reconnaissances, les Allemands débouchent à l'effectif d'un régiment et attaquent violemment notre front avancé tenu depuis la veille au soir par la compagnie Treyssac à gauche et la compagnie Millon à droite.

Sous le choc et submergés par le nombre, les zouaves sont forcés d'abandonner les emplacements de batteries ennemies qu'ils occupaient. De terribles combats corps à corps s'engagent. La 6^e compagnie, décimée, perd dès le début de l'action son chef, le lieutenant Millon et ses deux officiers. La 9^e compagnie, fortement bousculée, réussit, en pivotant sur sa gauche qui tient solidement la batterie 40.55, à s'accrocher au boyau de Czernowitz, permettant ainsi aux éléments de la 6^e compagnie de se replier. Nos grenadiers et nos mitrailleurs font des prodiges de valeur. Les compagnies de mitrailleuses du 2^e et du 3^e bataillon ont toutes leurs pièces en action et sèment la mort dans les rangs ennemis. Les officiers donnent l'exemple. Le lieutenant Cardin, de la C. M. 3, dont tous les hommes sont hors de combat, s'empare lui-même d'une pièce, la place en avant du parapet de la tranchée pour élargir son champ de tir et, sous le feu intense de l'ennemi, dont les vagues d'assaut grossissent sans cesse, tire jusqu'à ce qu'il tombe frappé de plusieurs balles. Le lieutenant Bény, de la C. M. 2, blessé une première fois, conserve le commandement de ses pièces jusqu'à ce qu'une seconde blessure le mette définitivement hors de combat.

Le capitaine Rollet, adjudant-major du commandant Durand, est tué en organisant la défense. Malgré cette héroïque résistance, l'anéantissement de la 6^e compagnie

a créé dans notre front un vide par lequel les Allemands vont s'infiltrer. Ils atteignent bientôt la tranchée Bethmann-Holweg mais là, les 1^{re} et 5^e compagnies, en soutien, contre-attaquent impétueusement l'ennemi et réussissent à dégager les éléments de la 6^e compagnie qui résistent encore dans cette tranchée. Nos pertes sont lourdes. Le lieutenant Rolland, commandant la 1^{re} compagnie, est blessé en chargeant à la tête de ses zouaves et laissé pour mort au milieu des grenadiers allemands.

Tous ces efforts sont cependant impuissants à arrêter l'ennemi qui dépasse la tranchée de Bethmann-Holweg et s'enfonce comme un coin entre le 8^e zouaves et le 7^e tirailleurs.

La situation, sans être critique, est sérieuse. C'est de toute évidence le Mont-sans-Nom que l'ennemi s'efforce d'atteindre.

Pour parer à ce danger et reprendre le terrain perdu, les compagnies disponibles des trois bataillons sont amenées à pied d'œuvre sur des positions favorables à la contre-attaque qui doit avoir lieu à 14 h. 30, en liaison avec un bataillon du 168^e régiment d'infanterie, mis à la disposition du régiment.

Mais nos zouaves brûlent de prendre leur revanche de la matinée, ils n'entendent pas laisser à d'autres le soin de venger leurs morts. A 13 h. 30, une heure avant le moment fixé par le commandement, le bataillon Durand attaque à l'improviste l'ennemi ; surpris, celui-ci abandonne la tranchée de Bethmann-Holewg après un furieux combat à la grenade et se retire dans les bois en disputant le terrain pied à pied. Au cours de la progression, le 2^e bataillon a retrouvé le lieutenant Rolland, tombé blessé dans la matinée ; resté au milieu des Allemands, il a eu le beau sang-froid de faire le mort dans un trou d'obus, certain de voir bientôt les zouaves venir le délivrer.

Toute l'après-midi se passe à réduire les uns après les autres des îlots de résistance. La lutte est particulièrement acharnée autour des emplacements de batteries que l'ennemi a fortement organisés et garnis de mitrailleuses.

A la tombée de la nuit, notre ligne du 18 est rétablie, sauf la batterie 42.54 que nous ne parvenons pas à reprendre.

C'est sur ce beau fait d'armes que se termine la journée du 19 avril. La nuit se passe relativement calme. Cependant l'ennemi n'a pas renoncé à ses projets contre le Mont-sans-Nom, dont il ne peut supporter la perte. Dans

la nuit, de forts contingents du 100^e régiment grenadiers Saxons sont rassemblés à proximité de nos lignes dans le bois n^o 50 et, à 5 h. 10, après une intense préparation d'artillerie lourde sur l'ensemble du Mont, ils s'élancent en masses compactes à l'assaut de nos lignes, qui demandent immédiatement le barrage. Nos 75, nos fusils-mitrailleurs et nos mitrailleuses entrent aussitôt en action et fauchent impitoyablement les colonnes ennemies dont les survivants refluent en désordre vers le bois dont ils étaient sortis.

A 8 h. 40, deux prisonniers du 100^e, interrogés, annoncent que tout leur régiment est dans le bois n^o 50. Le lieutenant-colonel Lagarde demande aussitôt à la division d'encager par le 75 ce bois et de le pilonner par l'artillerie lourde. Cette demande est transmise à l'artillerie qui commence à agir vers 9 h. 30.



Mont-sans-Nom. — Le P. S. des trois Bataillons du Régiment.
A l'entrée de l'abri, l'Abbé BACHERÉ.

Or, à 9 h. 30, le 100^e recommence une nouvelle attaque ; ses vagues d'assaut sont encore une fois repoussées avec de lourdes pertes avant qu'elles aient pu aborder notre ligne, pendant que les soutiens et les réserves sont anéantis par l'artillerie écrasant le bois.

« Des prisonniers allemands du 100^e R. I. ont insisté sur les pertes que les tirs de notre A. L. leur ont fait éprouver pendant la marche d'approche et surtout l'impression terrifiante et les énormes pertes qu'ils ont ressenties au moment où ils se portaient à l'attaque le 20 au matin contre le 8^e zouaves. Obus d'A. L. C., d'A. C., mitrailleuses, fusils-mitrailleurs, sont venus avec un merveilleux accord briser l'élan de l'attaque, la disperser et créer des monceaux de cadavres (1). »

(1) Note de la D. M. N^o 554 du 21-4-17

C'est la dernière réaction de l'infanterie ennemie, le Mont-sans-Nom est définitivement à nous. Les monceaux de cadavres qui gisent devant nos lignes attestent l'importance que l'ennemi attachait à la possession de ce formidable bastion.

Mais si l'ennemi a renoncé aux attaques d'infanterie, son artillerie reste particulièrement active. Sans trêve les obus de tous calibres tombent sur le Mont et sur nos premières lignes; nos pertes sont sensibles.

Les jours suivants se passent en travaux de toutes sortes, création de défenses accessoires, aménagement de boyaux et réfection des tranchées bouleversées.

Le régiment ne veut cependant pas quitter le secteur en laissant aux mains de l'ennemi une seule position du terrain conquis par nous avant la contre-attaque du 19. Pour cela, il faut s'emparer de la batterie 42.54 que les Boches tiennent solidement, qu'ils ont entourée de réseaux de fil de fer et garnie de mitrailleuses. A la tombée de la nuit, après une vigoureuse préparation d'artillerie, la section de l'adjudant Gonthier bondit sur la batterie, mais les Allemands n'ont pas voulu accepter le combat et se sont repliés aux premiers coups de canon. Les zouaves, déçus, veulent pousser plus loin vers une autre batterie qu'ils aperçoivent à quelques centaines de mètres. Ils se glissent sans bruit dans les bois et sont bientôt à proximité de la proie convoitée, quand l'ennemi, à qui une sentinelle vient de donner l'alarme, déclenche sur la petite troupe une fusillade meurtrière. L'adjudant Gonthier est blessé et ses hommes se replient sur la batterie 42.54 qu'ils viennent de conquérir et qu'ils organisent solidement.

La période de lutte est désormais terminée.



Le cimetière de la tranchée Bethmann-Holweg.

Les quelques jours qui précèdent la relève sont employés aux travaux d'organisation défensive.

Le 25 et le 26, le régiment est ramené au camp de Mourmelon, fier de sa magnifique victoire qu'une troisième citation va bientôt commémorer.

Plus de 3 kilomètres de défenses enlevés à l'ennemi, 600 prisonniers et 10 canons restés entre nos mains, tel est le bilan des glorieuses journées d'avril 1917.



L' AISNE



« A ceux qui te diront que nous sommes fatigués de la guerre, tu leur diras que tant que les zouaves sont debout qu'ils ne désespèrent pas..... malheureusement il ne nous a pas été permis d'exploiter nos succès. Je te dirai un jour pourquoi. »

*(Lettre d'un zouave du 8^e,
écrite du Mont-sans-Nom).*

BERRY-AU-BAC (Juin 1917).

RAMERUPT (Juillet 1917).

LE 28 avril, le régiment cantonne à Germinon, où le général Antoine, commandant la 4^e armée, passe la D. M. en revue, puis après un court séjour à Récy, aux environs du camp de Châlons, le 8^e zouaves est embarqué brusquement en camions automobiles et conduit à Bouvancourt au sud de l'Aisne. De là, après une rapide reconnaissance faite par les chefs de bataillon et leurs officiers, le régiment va occuper le secteur de la Miette, devant Berry-au-Bac. Pénible séjour. Nous occupons les anciennes lignes allemandes conquises lors de l'attaque d'avril. Le sol y est retourné par les obus, les tranchées et les boyaux sont effondrés. De grands travaux sont nécessaires. Les zouaves s'y emploient dès leur arrivée en secteur. Mais l'ennemi dispose d'une nombreuse artillerie et pilonne sans arrêt nos positions. Nos pertes sont chaque jour des plus sensibles dans ce secteur ingrat « que dominant les cratères blancs de la côte 108 et dont les ruines de la ferme du Choléra et de Berry-au-Bac sont le principal charme » (1).

Le 21 juin, le régiment est relevé et, le 7 juillet, il est transporté en camions automobiles dans la région de Ramerupt à l'est d'Arcis-sur-Aube. Là, dans des cantonnements

(1) Pages de Gloire de la D. M. (p. 44).

agréables les semaines passent vite et par ce beau soleil du mois de juillet les exercices et les manœuvres se font sans fatigue.

Le 21 juillet le général Gouraud, commandant la 4^e armée, passe la division en revue. Il remet la Croix d'officier de la Légion d'honneur au lieutenant-colonel Lagarde. Le 8^e zouaves est superbe de tenue et d'allure et reçoit de la bouche du général quelques mots d'éloges qui, décernés par un tel chef, sont vivement ressentis par tous.

Le 4 août, le général Pétain rend visite à la Division, appelée à participer à la prochaine offensive de Verdun. Pour l'organisation de l'attaque, l'E. M. du régiment précède le régiment dans le secteur; le 19 août, celui-ci est embarqué à son tour en camions automobiles et conduit à Vadelaincourt où il cantonne.

De là il va, dans la nuit du 19 au 20 août, occuper les premières lignes au nord de Chattancourt.



Défilé du 8^e Régiment de Zouaves
devant le Général Gouraud (28 juillet 1917).

VERDUN



« Avec ces troupes d'élite, on avait, en deux jours, reconquis tout ce que l'Allemand avait jadis mis quatre mois à nous arracher. »

LOUIS MADELIN.

(Le suprême assaut allemand.)

VERDUN (Août 1917).

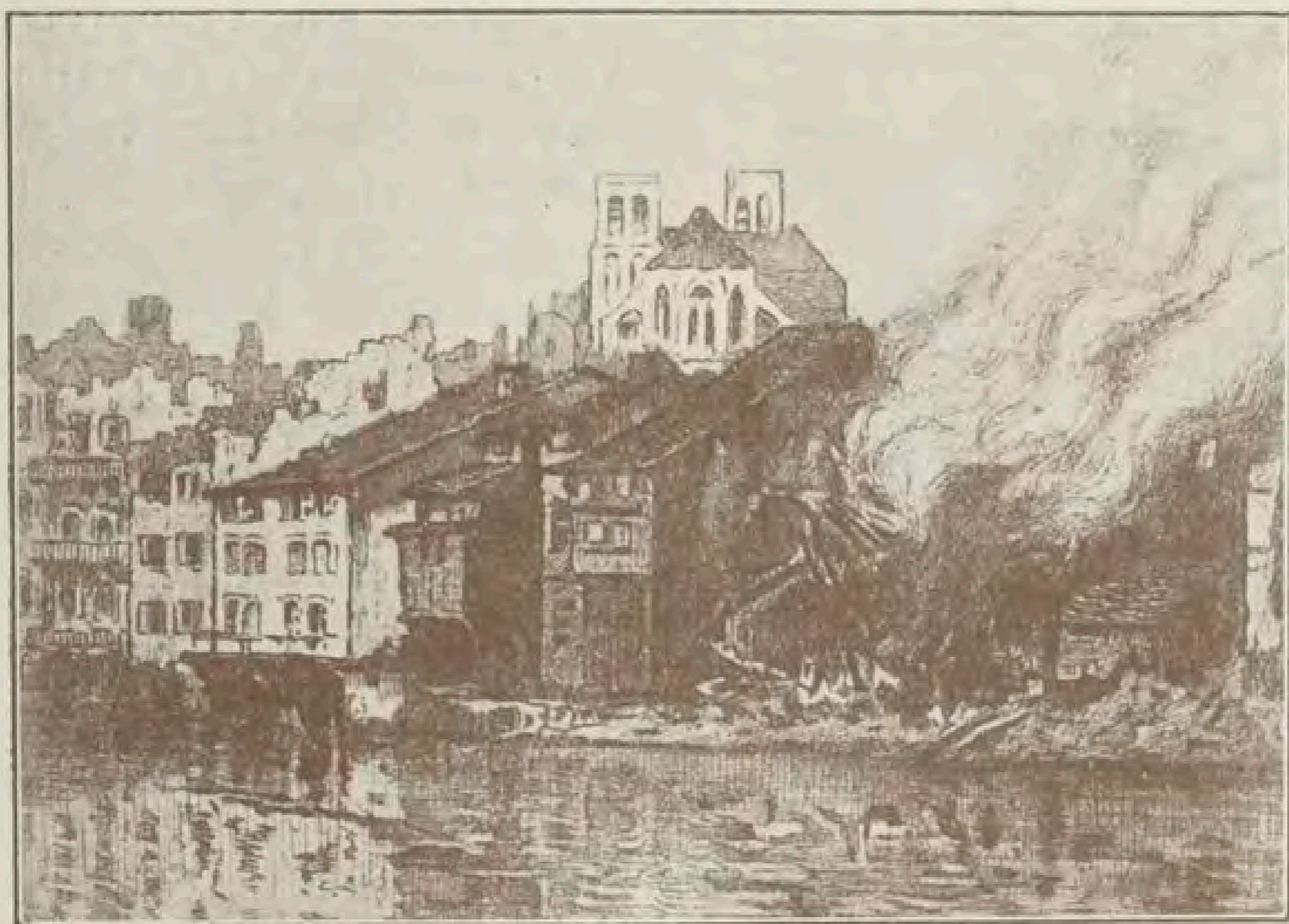
LA grande offensive allemande de février 1916 avait été définitivement ruinée par notre contre-offensive de la Somme. Mais l'ennemi occupait, depuis cette époque, les avancées de Verdun et menaçait encore la vieille citadelle du haut des collines qu'il avait conquises. Il était nécessaire, pour dégager entièrement la ville, de le rejeter vers ses anciennes lignes de 1915.

Dans ce but, le haut commandement monte une puissante offensive dont tous les détails ont été minutieusement réglés, où rien n'a été laissé au hasard, un vrai chef-d'œuvre de science et de méthode. De gigantesques travaux ont été entrepris depuis des mois; le nombre des canons mis en batterie dépasse tout ce qui s'est vu jusqu'à ce jour. Une aviation puissante et audacieuse surveille sans trêve les lignes ennemies dont les moindres détails d'organisation nous sont ainsi dévoilés.

Le 18 août paraissent les ordres d'engagement. La D. M. est placée au centre du dispositif d'attaque et le 8^e zouaves, encadré à l'Est par le 4^e tirailleurs, à l'Ouest par le 7^e, reçoit la mission de s'emparer de la première ligne allemande (tranchée de Dek et de Turin), puis de la seconde ligne (tranchée de Waldeck et de Hesse) et d'aborder ensuite, en suivant les grands boyaux de Hesse et de Kœnisberg, les puissantes défenses établies en contre-pente sur la rive sud du ruisseau de Forges.

Les grandes lignes du plan d'engagement sont les suivantes : Attaque par bataillons successifs : le bataillon Callais étant chargé d'enlever le premier et le deuxième

Tout étant ainsi organisé, le moral de la troupe était favorablement impressionné par l'ampleur des travaux qu'elle constatait autour d'elle, par le nombre des canons qui avaient commencé, plusieurs jours avant l'attaque, leur œuvre de destruction et par la maîtrise qu'elle sentait présider à l'élaboration des ordres d'engagement.



D'après l'eau-forte de Delzert.

Verdun sous le bombardement.

Dans la nuit du 18 au 19, les bataillons montent en ligne occuper leurs emplacements de départ : le bataillon Callais en première ligne, sa gauche dans le saillant du « Bonnet d'Evêque ». On aménage en hâte des parallèles de départ. La nuit est constamment trouée par les innombrables lueurs de la préparation d'artillerie qui se fait, d'heure en heure, plus violente. Un roulement infernal déchire le silence de la nuit, les lignes ennemies sont ponctuées par d'incessantes colonnes de fumée et de feu.

Sous cet ouragan, l'ennemi tient ferme et manifeste son activité par un tir systématique d'artillerie de tranchée, qui tombe dans notre première ligne, gêne considérablement les mouvements du bataillon Callais et laisse craindre une résistance opiniâtre à notre attaque.

Le 20, à 1 heure du matin, tout le monde est en place; les zouaves, tapis dans leurs tranchées, attendent avec impa-

tience les premières lueurs du jour. Les heures passent lentement pendant que le tir des minenwerfer ne cesse pas.

Le moment de l'attaque arrive enfin.

A 4 h. 40, nos vagues d'assaut sortent des parallèles et bondissent sur l'ennemi; surpris, il n'a même pas le temps de déclencher un tir de barrage.

En quelques minutes, la première et la seconde tranchée ennemie sont enlevées sans difficulté, les rares fantassins qui les défendaient encore s'étant rendus à notre approche.



Lt-Colonel CALLAIS

La marche en avant continue ardente et victorieuse, mais le terrain est horriblement bouleversé et retourné. La progression est pénible. Les gaz toxiques que nous avons envoyés en grande quantité stagnent encore dans les entonnoirs et au fond des tranchées, gênant considérablement la respiration.

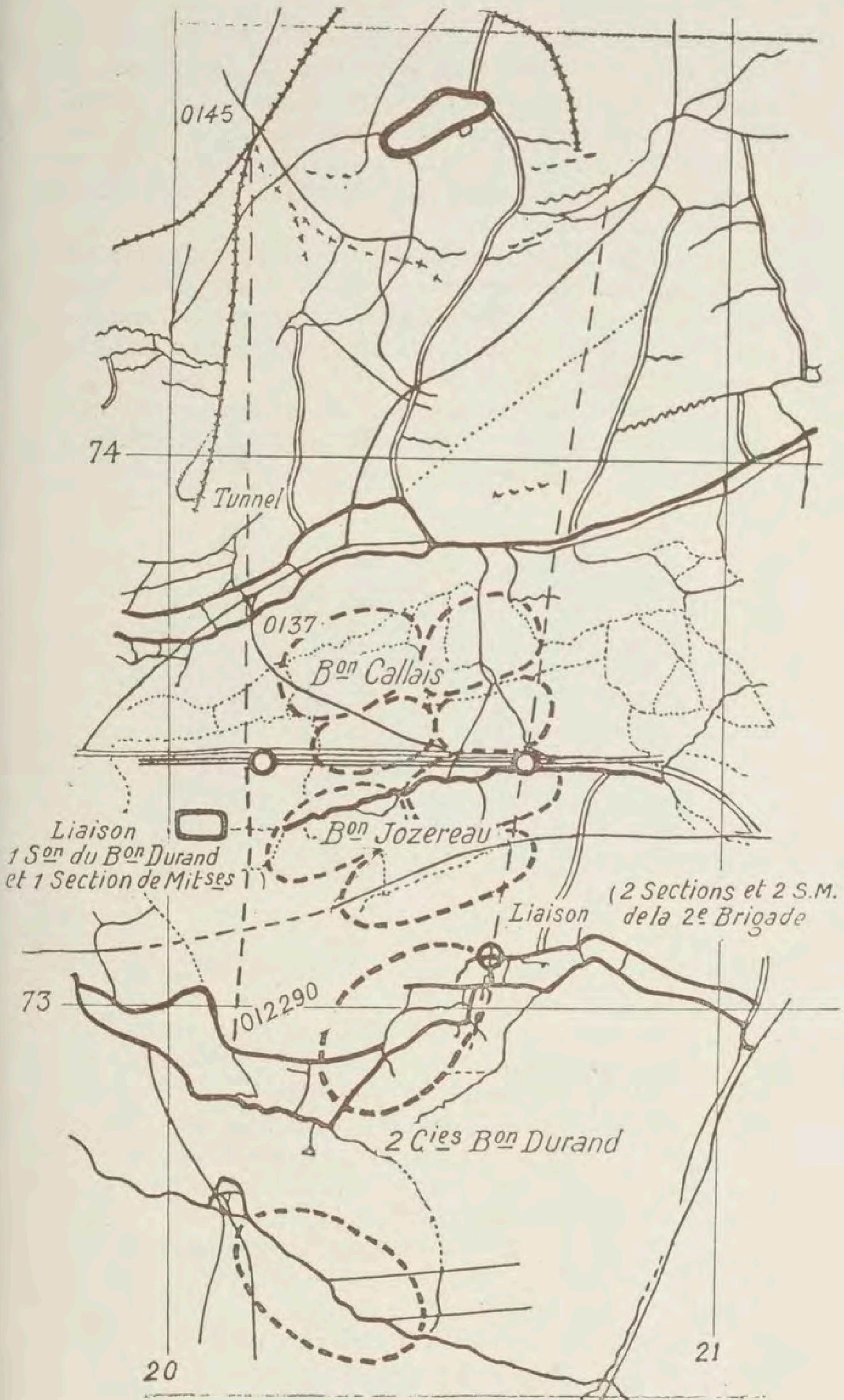
Le bois des Caquettes est dépassé; les compagnies d'assaut dévalent dans le ravin, mais là, emportées par leur élan, elles pénètrent dans notre propre barrage et subissent des pertes sen-

sibles. Revenir en arrière, ne serait-ce que de quelque mètres, est une solution inadmissible pour les zouaves qui n'hésitent pas à bondir en avant, dépassant le barrage et arrivant ainsi devant la tranchée de Waldeck qui est immédiatement enlevée à la baïonnette.

Il est près de 5 heures du matin.

On pénètre alors dans le bois des Corbeaux, dont les arbres dressent vers le ciel leurs troncs horriblement déchiquetés.

Tout y est bouleversé; l'œuvre de notre artillerie a été formidable. Cependant l'ennemi occupe encore le bois solidement et ses mitrailleuses balayent le sol. Des grenadiers ennemis, sortant du tunnel par les rameaux qui débouchent dans les boyaux de Hesse et du Kœnisberg, résistent énergiquement à notre avance. De violents combats s'engagent qui tournent définitivement à notre avantage : les Allemands sont refoulés dans le tunnel dont tous les orifices restent dorénavant interdits jusqu'à la capitulation de la garnison, entre les mains du 7^e tirailleurs.



Liaison
 1 Son du Bon Durand
 et 1 Section de Mit-ses

Liaison (2 Sections et 2 S.M.
 de la 2e Brigade)

2 Cies Bon Durand

Le bataillon Jozereau, qui vient de dépasser le bataillon Callais, continue sa marche et arrive bientôt devant le Centre 2, objectif final du régiment. L'ennemi se défend obstinément. Nous progressons cependant et, après de vifs combats à la grenade, nous restons maîtres incontestés du terrain, faisant une centaine de prisonniers immédiatement renvoyés vers l'arrière.

L'attaque est terminée. En cinq heures les zouaves ont enfoncé le front allemand sur une profondeur de plus de 3 kilomètres, se sont emparés de plus de 300 prisonniers appartenant à quatre régiments différents et d'un matériel de guerre considérable.

Cette fois et pour toujours est effacée sur ces collines, désormais historiques, qui défendent Verdun, la hideuse empreinte de l'Allemand.



Face à l'entrée du tunnel.

Mais fiers de leurs victoire, les zouaves brûlent de faire plus encore.

Installés dans les tranchées du Centre 2, qu'ils aménagent et retournent face au Nord, ils voient devant eux, sur l'immense glacis qui les sépare du ruisseau, les emplacements des batteries qui, la veille et le matin même, les ont si violemment pris à partie. C'est une proie tentante.

Des reconnaissances sont immédiatement envoyées en avant. Nos zouaves remplissent hardiment leur mission. Les groupes offensifs légers poussent jusqu'au ruisseau et font sauter les passerelles. Mais les emplacements de batterie sont vides. Seul, le groupe de l'adjudant-chef Costantini a pu découvrir deux mortiers de 240 qu'il fait immédiatement sauter. Les autres groupes ont dû se contenter

de ramener une trentaine de prisonniers qui erraient dans les boyaux et les trous d'obus. Mais le sous-lieutenant Boisset, qui dirige les reconnaissances, n'entend pas borner là sa mission. Il traverse le ruisseau et, s'enfonçant dans les bois qui couvrent les pentes nord de la vallée, il atteint la ligne des batteries encore en action; celles-ci, au moment même, tirent systématiquement sur nos positions. La fortune sourit aux audacieux. Nos zouaves, que rien n'intimide, n'hésitent pas à tenter l'assaut de la première batterie qui se présente devant eux. Les servants, d'abord surpris, se ressaisissent et ouvrent le feu; mais après un court combat ils s'enfuient rapidement sous bois laissant leurs canons aux mains des zouaves qui les font sauter l'un après l'autre. Encouragée par ce premier succès, la reconnaissance pousse plus avant et réussit à faire sauter les



Entrée dans le boyau de Hesse — (à droite Commandant Josereau).

canons de trois autres batteries. Puis, tranquillement, elle rentre dans nos lignes ramenant ses morts et ses blessés.

La journée du 20 août se termine sur ces beaux faits d'armes. Le 21, le capitaine Delassus et le lieutenant Boisset sont décorés sur le terrain.

Les jours suivants se passent en travaux d'installation et d'organisation de la position conquise. L'ennemi, devant la puissance de nos moyens, a renoncé à toute contre-attaque. Il se borne à hombarder systématiquement nos positions et à gêner nos mouvements par de nombreuses incursions d'avions au-dessus de nos lignes.

Le terrain que nous venons de conquérir a été si profondément bouleversé par notre préparation d'artillerie que nombre de tranchées et boyaux allemands sont devenus

inutilisables. Un plan de réfection et d'aménagement est nécessaire pour mettre nos positions à l'abri de toute tentative ennemie.

Le travail est activement poussé malgré le bombardement continu de l'ennemi.

Nos pertes dans ces dernières journées d'offensive sont légères. Le régiment a malheureusement à déplorer la mort de son aumônier, l'abbé Bacheré, tué par un obus en allant porter à ses zouaves les secours de son ministère. C'est une belle figure de prêtre-soldat qui disparaît.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre le régiment, relevé par le 1^{er} zouaves, quitte le champ de bataille de Verdun où il vient de conquérir sa quatrième palme et, le 3, il est transporté par chemin de fer à Pagny-sur-Meuse d'où il gagne immédiatement le camp de Bois-l'Evêque.

A la tête de la Division, le général Daugan vient de remplacer le général Degoutte, appelé au commandement d'un corps d'armée.



Le Capitaine DELASSUS est décoré au Centre 2.

LA LORRAINE



« Si j'ai eu un parti-pris, écrit J. Hanotaux à la première page de son beau livre sur Jeanne d'Arc, ça été d'essayer de rétablir, autour de cette admirable Française, l'accord de tous les Français. »

LE CAMP DE BOIS-L'ÉVÊQUE VAUCOULEURS

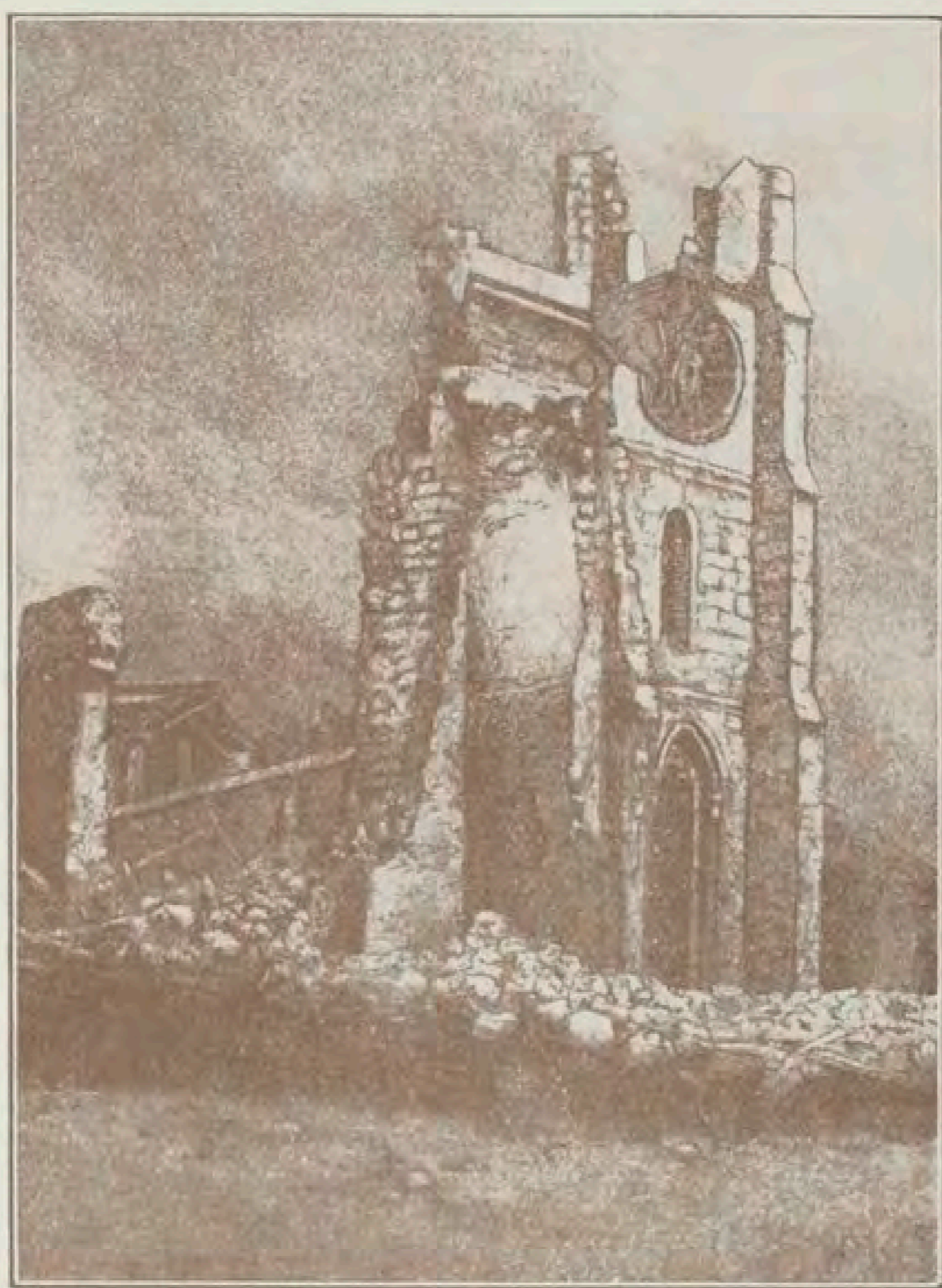
LE contraste était frappant entre les côtes meusiennes toutes déchirées par la guerre et la calme fraîcheur des coteaux mosellans, en cette belle fin d'été de 1917. Mais les zouaves ne s'attardent pas à la mélancolie des choses. A peine une bataille terminée il faut préparer la prochaine ; aussi, matin et soir s'exercent-ils en spécialités, tir, évolutions, combats. Le travail n'est-il pas le meilleur soutien du bon moral ? Des fêtes sportives, de belles revues où sont remises croix, médailles, palmes et étoiles entretiennent la belle humeur. Le 27 septembre, le général Pétain vient passer en revue la Division Marocaine et épingle la quatrième palme au drapeau du régiment. Il réunit les cadres et, dans une improvisation familière et savoureuse, en quelques mots très simples, il leur fait entrevoir les formidables batailles de l'avenir.



Général DAUGAN

Au commencement d'octobre, le régiment reprend un secteur au nord de Toul, Bouconville, Xivray, Marvoisin, sur les bords marécageux du Rupt-de-Mad. La plaine basse

est dominée par les observatoires du Mont-Sec et des collines d'Apremont, qui sont aux mains de l'ennemi ; là, comme sur de si nombreux points du front, il a su choisir ses positions. C'est la vie de secteur : les patrouilles, les travaux dans l'eau et dans la boue, la construction des boyaux et des abris ; dans ces travaux pénibles, comme au combat, les zouaves sont passés maîtres. Mais déjà un œil attentif devine les opérations futures : les communications se multiplient et les chemins défoncés de la forêt de la Reine se transforment en belles chaussées carrossables.



L'Église de Xivray.

(D'après l'eau-forte de Marcel Augis.)

Il ne faut pas que la vie de secteur fasse perdre aux zouaves leur ardeur combattive. Le 31 octobre, à 6 h. 30, un peloton de 60 hommes, sous le commandement du sous-lieutenant Raffaëlli, exécute sur Richemont un coup de main, qui peut être cité comme un modèle du genre : minutieuse préparation à l'arrière, reconnaissances plus

minutieuses encore, liaison intime avec l'artillerie dont les destructions enchantent les zouaves, surprise, rapidité, encadrement formidable par l'artillerie et les mitrailleuses tirant en tir direct et indirect. Les zouaves s'élancent à l'heure où la nuit vient. Un quart d'heure après ils rentrent avec 13 prisonniers dont 2 sous-officiers. De notre côté, un caporal avait disparu, broyé sans doute par un obus. De très précieux croquis furent recueillis.

La vie est pénible par ces jours d'hiver dans ce coin de Woëvre. Le 8 janvier, par un jour de neige épaisse et de froid intense, les compagnies de mitrailleuses du régiment participent par leurs tirs indirects à un large coup de main exécuté par la légion et le 7^e tirailleurs. Pendant sept heures consécutives, les mitrailleuses Hotchkiss tirent de 12 à 14.000 cartouches chacune, sans aucun accident; aussi les mitrailleurs sont-ils fiers de leurs « Pièces » et inspirent-ils toute confiance aux simples voltigeurs.

Le 19 janvier 1918, les zouaves ont leur premier contact avec les Américains qui viennent les relever. Le colonel Hines, commandant le 16^e d'infanterie américaine et qui, quelques mois plus tard, commandera un corps d'armée, témoigne hautement son admiration au régiment pour l'organisation du secteur et surtout pour la façon magistrale dont sont passées les consignes.

Puis les zouaves s'en furent par les chemins couverts de neige goûter un peu de repos, poursuivre leur entraînement et leurs travaux dans un coin de Lorraine tout imprégné des meilleurs souvenirs de notre vieille histoire, au pays de Vaucouleurs et de Domrémy, le pays de Jeanne d'Arc la bonne Lorraine, l'étoile de la Patrie.



Église de Bouconville.



LE DRAPEAU
(Mandres-aux-Quatre-Tours)

LA SOMME



« Si l'ennemi décline la paix, nous devons alors la redonner au monde en frappant de notre gantelet de fer et de notre épée flamboyante à la porte de ceux qui la refusent. »

(Harangue de Guillaume II, le 22 décembre 1917.)

« L'année 1917 n'a fait qu'ajouter à toutes les souffrances déjà accumulées une nouvelle et lourde part de misères et de deuils, sans rien apporter de décisif. Elle a piétiné dans le sang, elle a opposé au puissant secours américain la défection russe, et maintenant elle transmet à la France de 1918 des devoirs aussi graves que ceux de 1914 : elle lui demande, après plus de trois années de sacrifices, de renouveler l'épopée de la Marne et de Verdun !

« La France le fera..... »

(Discours d'Antonin Dubost au Sénat.)

AMIENS (Avril 1918).

LES grandes heures sont proches, les Allemands aux abois ont décidé de livrer une grande bataille, en rase campagne, pour obtenir la décision qu'ils ont en vain cherchée depuis cinquante-six mois. Une formidable offensive est montée sur un vaste front; la charnière des armées françaises et anglaises en est l'objectif. Les masses allemandes s'ébranlent brusquement le 21 mars, à l'assaut de l'extrême droite de l'armée anglaise.

Le 8^e zouaves est toujours dans la région de Vaucouleurs, mais il sait que ses jours de repos sont comptés. Lui aussi devra bientôt jeter dans la mêlée le poids de sa force offensive et de sa vaillance.

Le 24 mars, le jour où von Hutier bondit dans la trouée d'Hombleux, où les armées Marwitz et Below tentent l'écrasement de Byng sur Bapaume, où enfin Ludendorff triomphe, en annonçant la capture de 45.000 prisonniers, 600 canons, des milliers de mitrailleuses, etc..., la Division Marocaine est alertée, les bataillons du 8^e zouaves, disséminés depuis deux semaines à Trondes, Toul et Domger-

main pour des travaux qui ne serviront pas, reçoivent brusquement l'ordre de rejoindre leurs cantonnements de Mauvages. A peine arrivés, ordre est donné de se préparer immédiatement au départ. Le 1^{er} avril les trois bataillons sont embarqués à la gare de Vaucouleurs et mis en route vers l'Ouest. Où va-t-on? Nul ne le sait exactement; le voyage est long et pénible. Paris est dépassé dans la soirée, puis Creil. Dès lors, on avance lentement, chaque heure rapproche le régiment du champ de bataille. Enfin, le 3, on débarque en pleine nuit à Franvillers et, dans l'obscurité la plus profonde, les unités gagnent le petit village de Sentelis. Le 4, les zouaves et la légion Russe sont transportés en camions à Hébecourt. Le 10, on gagne, par d'horribles chemins boueux et défoncés, Sains-en-Amiénois.



(Cliche Michelin)

Panorama d'Amiens. — Vue prise du village de Beauvillé.

La bataille se déroule à peu de distance. On se bat avec acharnement dans la région de Hangard. Et les Boches avancent toujours.

Le 6, le régiment apprend avec peine la mort du capitaine Durand, l'un des plus jeunes commandants de batterie de l'artillerie de la Division Marocaine, tué à la cote 105, est de Dommartin. L'affection si grande entre l'infanterie

et l'artillerie de la Division, l'aide que la batterie Durand avait rendu si souvent aux zouaves en secteur et dans les attaques, leur font ressentir très profondément cette perte.

Le 12, la Division Marocaine est alertée et l'on se rapproche de l'ennemi. Pendant que le 7^e tirailleurs va soutenir les troupes de première ligne, le 8^e zouaves détache un de ses bataillons en avant du bois de Boves. D'heure en heure on s'attend à agir.

On attendra cependant quelques jours encore, car la Division ne doit être engagée qu'en dernière ressource. Mais, le 24, une grosse attaque allemande a fait céder le front anglais à Villers-Bretonneux, Amiens est menacée. La Division Marocaine est appelée à rétablir la situation.

Le régiment, alerté le jour même, reçoit l'ordre d'aller occuper le plateau au nord du bois de Gentelles et de s'établir défensivement en formation articulée face à l'Est entre la grand'route d'Amiens à Villers-Bretonneux et la route d'Amiens à Roye. Les bataillons sont en place à la nuit tombante.

La journée suivante se passe longue et anxieuse. Il tombe une pluie fine et pénétrante. Des ordres et des contre-ordres se succèdent. Puis brusquement, le 25, paraît l'ordre d'engagement de la Division pour le lendemain. La D. M. a pour mission d'attaquer et de reprendre les positions dominantes du Monument et du bois du Hangard. Le 8^e zouaves est placé à l'extrême-gauche du dispositif, à la lisière sud du bois Labbé, face au Monument, qui lui est assigné comme objectif.

Le régiment attaque le Monument — véritable bastion que les Allemands ont solidement aménagé — par bataillons successifs, le bataillon Durand en tête suivi de près par le bataillon Cadiot, le bataillon Jozereau reste en réserve de brigade. Il est déjà 16 heures quand sont donnés les derniers ordres pour l'attaque du lendemain.

En hâte, des reconnaissances sont envoyées pour guider les unités vers les lignes australiennes qui nous serviront de base de départ. Et les bataillons se mettent immédiatement en route. La marche est pénible, la nuit vient. Les reconnaissances, prises sous de violents bombardements qui leur causent des pertes, ne peuvent remplir leur mission. La situation des troupes australiennes qui viennent de se battre avec acharnement depuis plusieurs jours est du reste confuse.

Les états-majors et les officiers ne peuvent fournir que de vagues renseignements sur la situation. Les zouaves continuent leur marche à l'aventure. Les bataillons Jozeveau et Cadiot réussissent à s'installer assez rapidement. Mais le bataillon Durand erre pendant une partie de la nuit à la recherche d'un emplacement favorable pour son départ. Le bombardement toujours intense gêne ses mouvements. Enfin, à 3 heures du matin, deux heures seulement avant l'attaque, le régiment est en place, ses liaisons assurées.

L'attaque se déclenche à 5 h. 15 après une courte préparation d'artillerie. Les bataillons Durand et Cadiot s'ébranlent. Les vagues d'assaut du bataillon de tête et les



Lt-Colonel CADIOT

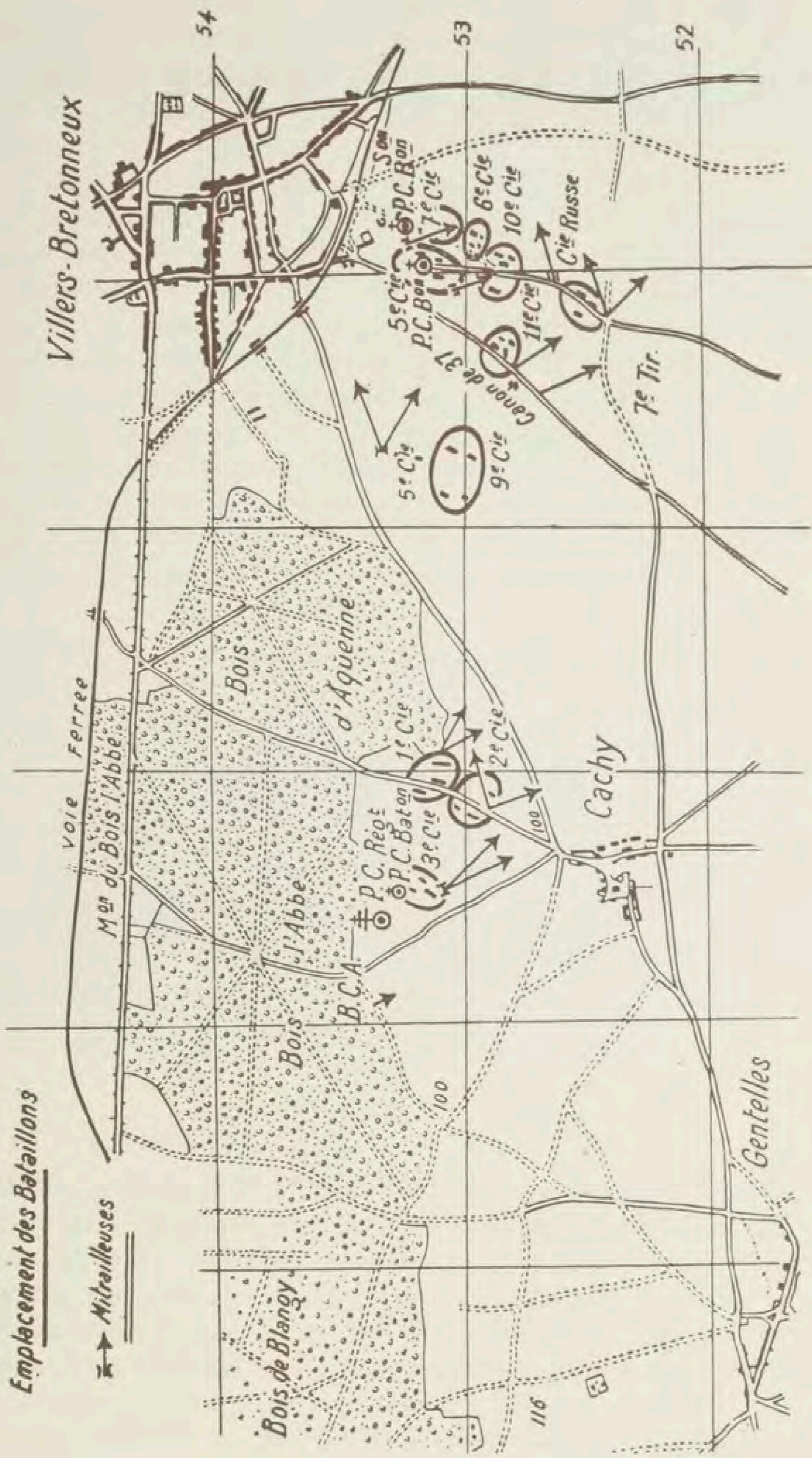
petites colonnes de soutien s'élancent en avant dans un ordre parfait, comme à la manœuvre, à la grande admiration des Australiens. Mais parvenues sur la crête du Monument elles sont prises de front et d'enfilade sous de violents feux de mitrailleuses que notre préparation d'artillerie a laissées intactes. Un tank boche avance à notre rencontre nous causant de lourdes pertes; nos premières vagues sont fauchées. Les colonnes du 3^e bataillon, qui suivent de près, sont prises d'enfilade par les mitrailleuses du Bois de Hangard. Plusieurs sections perdent la moitié de leur effectif en quelques minutes. Le commandant Cadiot tombe grièvement blessé ainsi que plusieurs de ses officiers et l'aumônier, le P. Lubrano, qui a remplacé l'abbé Bacheré.

A notre droite les tirailleurs ont subi des pertes plus sévères encore. Ils ne peuvent avancer et, privés de leurs officiers, dont un grand nombre vient d'être mis hors de combat, ils tourbillonnent sur place, refluent légèrement et créent ainsi à notre droite un trou inquiétant. Immédiatement la 10^e compagnie et la Légion russe sont envoyées en avant pour parer à ce nouveau danger. Le mouvement s'exécute dans un ordre parfait sous le feu de l'ennemi. La Légion russe, rivalisant d'enthousiasme avec

Croquis N°2

Emplacement des Bataillons

→ Mitrailleuses



les zouaves et brûlant de montrer sa valeur, continue sa marche et, sous un feu d'enfer, parvient à prendre pied sur la route du Monument. Mais là de violents tirs de mitrailleuses font de terribles ravages dans ses rangs. Elle doit rétrograder et se mettre à la hauteur de la 10^e compagnie.

L'attaque a échoué sur l'ensemble du front; toute progression semble impossible tant que l'artillerie n'aura pas réduit le Monument dont les massives constructions abritent de nombreuses mitrailleuses et tant que le Bois de Hangard ne sera pas en notre possession.

Une seconde attaque est préparée, mais cette fois précédée d'une préparation d'artillerie lourde plus longue et plus intense. Malheureusement le terrain est défavorable au tir du canon. Le Monument est sur une crête, aucun observatoire latéral ne permet de régler le tir avec efficacité, les obus tombent, du fait de leur trajectoire, soit en deçà soit au delà de l'objectif.



Un tank.

L'attaque doit avoir lieu dans l'après-midi. A 13 heures, les unités sont prêtes pour la progression. On procède avec prudence; des groupes de combat sont envoyés en avant en éclaireurs. Mais à peine sont-ils sortis de leurs trous d'obus qu'ils sont anéantis par le tir des mitrailleuses ennemies aussi nombreuses que dans la matinée. Il est impossible de lancer un bataillon à l'attaque sous un feu aussi violent. Ordre est donné de rester sur place et d'organiser la position défensivement. Il est temps, car l'artillerie lourde allemande commence vers 14 heures, sur l'ensemble de nos

positions, un tir systématique et violent qui rend les communications périlleuses et nous cause des pertes sensibles. Le capitaine Mugnier, qui a pris le commandement du 3^e bataillon en remplacement du commandant Cadiot, est blessé à son tour. Le capitaine Servais le remplace. Dans la soirée des obus à ypérite tombent sur les emplacements du bataillon Jozereau, en réserve près du poste de commandement du colonel.

La nuit amène un calme relatif; on en profite pour ravitailler la première ligne et mettre de l'ordre dans les unités. Nos pertes de la journée ont été très sensibles; cependant les mesures prises ont empêché un véritable désastre : 350 hommes et 16 officiers sont hors de combat; la Légion russe, bien que réduite de près de moitié et ses cadres décimés, n'entend pas abandonner aux mains de l'ennemi les nombreux morts qu'elle a laissés le matin sur la route du Monument. A la faveur de la nuit, elle réussit à les ramener dans ses lignes malgré les dangers d'une telle entreprise.



Les groupes de combat devant Villers-Bretonneux.

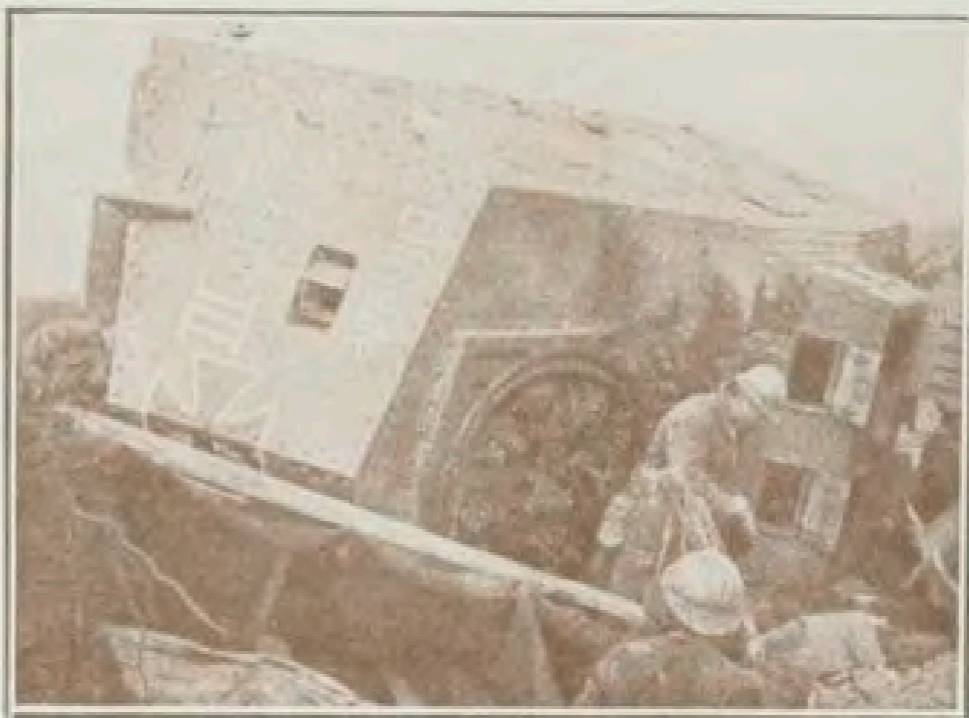
Les journées suivantes se passent sans autre action d'infanterie. On reste en place, se terrant le mieux possible sous un bombardement continu et d'une grande intensité. Toute idée d'attaquer de front le Monument a été abandonnée. La relève du régiment est du reste prochaine. Elle a lieu dans la nuit du 30 avril. Les zouaves quittent avec joie ce mauvais coin où leur vaillance n'a pu atteindre le but qui leur avait été fixé, faute d'une préparation d'artillerie suffisante. L'effort de la D. M. n'a cependant pas été inutile : son² attaque du 26, déclenchée à l'aube, a fait avorter une forte offensive boche qui devait avoir lieu

une demi-heure plus tard et que les troupes australiennes n'auraient peut-être pu subir sans fléchir. L'action de la Division Marocaine a fixé le front désormais intangible et a sauvé Amiens.

« Le flot expire sur la grève. C'est sans doute qu'il y a rencontré un obstacle.... » (Foch). Cet obstacle, ce fut la Division Marocaine.

Après sa relève, dans la nuit du 30 avril, par le 3^e tirailleurs, le régiment va s'installer dans le ravin au sud du bois de Gentelles. Le 1^{er} bataillon, à peine relevé, reçoit l'ordre d'aller occuper les premières lignes au sud du bois de Hangard dans le secteur de la première brigade, secteur pénible exposé aux vues de l'ennemi qui, sans trêve, déverse sur nos positions une pluie d'obus à gaz toxiques.

Enfin, le 5 mai, le 8^e zouaves quitte la Somme et gagne en camions automobiles la région de Nanteuil-le-Haudoin où il arrive aux premières heures de la nuit.



L' AISNE



« Voilà que l'offensive allemande qui progressait à pas de géant s'est trouvée devant nous et par nous désunie, rompue, arrêtée à jamais. »

(Pages de Gloire de la Division Marocaine.)

LA DÉFENSE DE SOISSONS

(Mai 1918).



L'ENNEMI, maîtrisé dans la Somme, abandonne immédiatement sa marche vers la mer et lance ses masses de manœuvre sur le Chemin-des-Dames : renseigné, il le considère comme un point faible de notre ligne, en même temps comme un point stratégique important. Son attaque, violente et soudaine, submerge en quelques heures nos lignes et dévale avec une prodigieuse rapidité sur la Vesle et la Marne. Le 28, les Allemands entrent à Soissons.

L'heure est grave ! Il faut à tout prix les arrêter. La D. M. reçoit cette périlleuse mission. Le 28 mai, elle est alertée et, dans la nuit, les régiments sont enlevés en autos-camions. On roule ainsi pendant des heures sur des routes où fuit en sens inverse une population affolée. Femmes, enfants, vieillards, juchés sur des charrettes bondées de matelas et de chaises ou poussant des brouettes surchargées de linge et de vaisselle : cette image d'épouvante que croise le soldat lorsque l'ennemi a rompu les lignes et envahi les villages. Successivement le convoi du 8^e zouaves dépasse Betz et Villers-Cotterets et s'arrête vers 9 heures entre Dommiers et la Croix-de-Fer.

L'ennemi vient de prendre pied sur le plateau de Belleu et continue sa marche sur Villers-Cotterets. Sa cavalerie est signalée devant Berzy-le-Sec. Le 8^e zouaves, encadré au Nord par la Légion Étrangère et au Sud par le 7^e tirailleurs, a pour mission de l'empêcher de déboucher sur le plateau de la route de Paris en barrant le passage de la Crise, petite rivière qui creuse profondément sa vallée parallèlement au front, entre le plateau de Belleu et celui de Berzy.

Les 1^{er} et 3^e bataillons sont désignés comme troupe de première ligne, le 2^e bataillon reste aux environs de Missy-au-Bois en réserve de régiment.



(Cliché Michelin)

Carrefour de la Croix de Fer. — Au fond la ferme Cravançon.

Sans perdre un instant, les bataillons Jozereau et Servais se mettent en marche en petites colonnes précédées de fortes avant-gardes, laissant en arrière les deux compagnies réunies qui constituent leur réserve propre.



Chef de B^{on} JOZEREAU

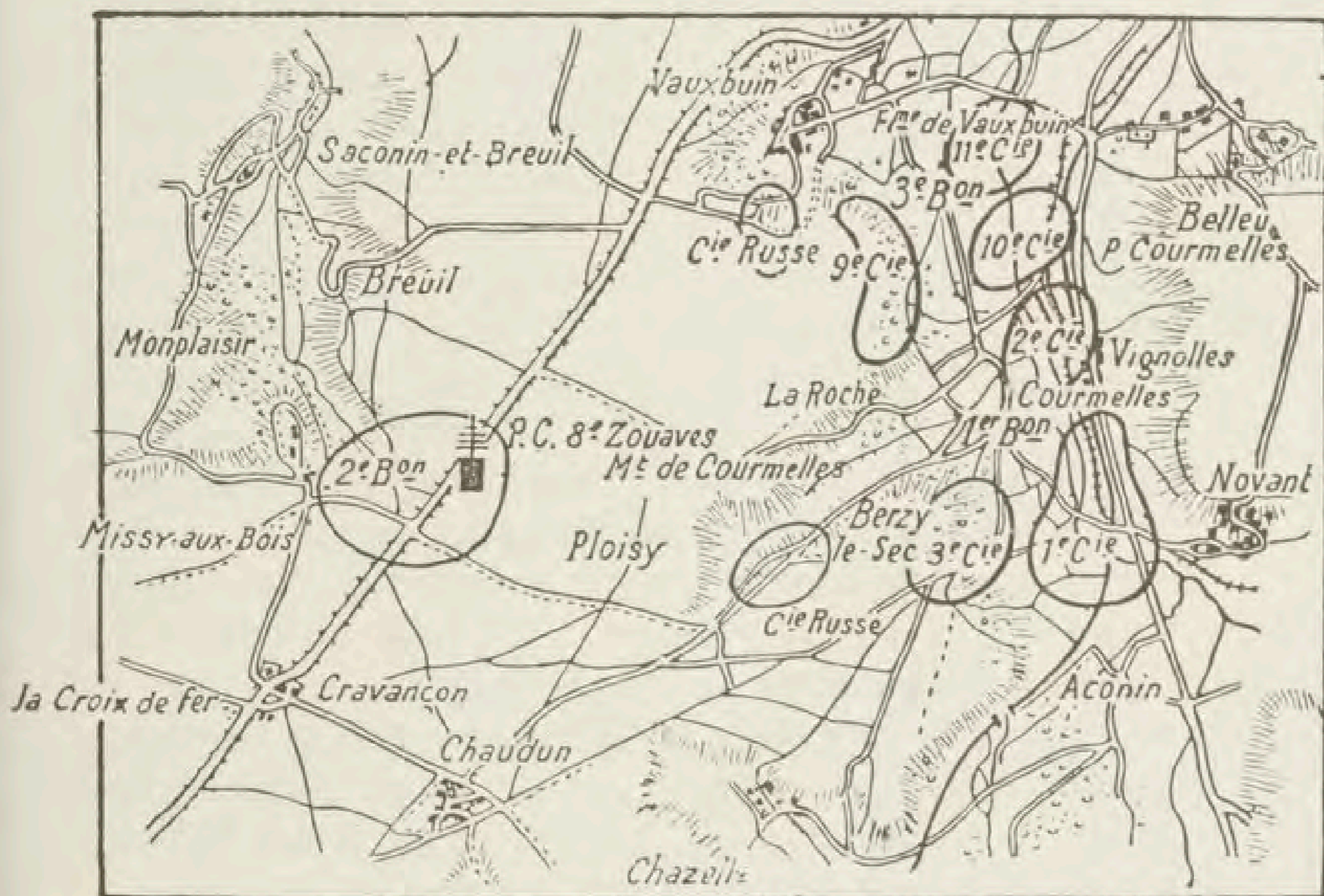
Impeccablement, dans un ordre parfait, les zouaves franchissent la route de Paris et s'engagent sur le plateau. Tout est calme. L'ennemi, que l'on sait tout proche, ne manifeste aucune activité. A l'horizon, sur les crêtes de Belleu, on aperçoit seulement quelques silhouettes de uhlans.

Mais voici qu'en plein ciel apparaissent de grands oiseaux blancs, dont la sinistre croix de Malte indique bientôt la nationalité. En quelques minutes ils parviennent au-dessus des bataillons dont les petites colonnes kaki s'immobilisent pour se dissimuler à leur vue. Mais trop tard. Notre mouvement est décelé. Du haut des airs, les mitrailleuses arrosent la plaine de grenades et de balles, nous causant

de sensibles pertes. Le commandant Callais, adjoint au colonel, est blessé au moment où il va rejoindre celui-ci sur la route de Paris. Par bonds successifs, les zouaves atteignent cependant les flancs boisés de la vallée de la Crise. Hardiment nos éléments avancés traversent la petite rivière, repoussent les éléments avancés de l'ennemi.

La situation est angoissante. Tout le long de la vallée et sur le plateau de Berzy-le-Sec des groupes de soldats français tiennent faiblement, épars et sans liaison, épuisés et décimés par leur retraite depuis le Chemin-des-Dames. C'est une poussière d'hommes sans valeur militaire. La Division Marocaine est bien seule face au Boche. Sa tâche est magnifique et terrible. A 14 heures enfin, nos patrouilles se heurtent à de fortes reconnaissances allemandes sur la rive droite de la Crise.

Cette fois, nous sommes définitivement en contact. L'ennemi du reste se retire sans accepter le combat. Nos patrouilles le suivent, franchissent la voie ferrée et la route de Château-Thierry. Vers la droite, une section de zouaves de la 1^{re} compagnie, plus audacieuse encore, pousse jusqu'à Novant; mais, attaquée dans le village par des forces numériquement supérieures, elle se replie sur la Crise. Au centre, la 2^e compagnie explore Vignolles et, à gauche, le 3^e bataillon s'établit au moulin et au château de Chevreux.



Le jour tombe sans amener de nouvel événement. L'ennemi se borne à tâter continuellement nos lignes. Ses patrouilles poussent hardiment jusqu'à la Crise. L'une d'elles, forte d'une quinzaine d'hommes, qui s'est aventurée témérairement dans les marais, est faite prisonnière. La nuit se passe dans le calme ; mais chacun sent bien que la journée qui va venir sera terrible. Aux dernières lumières du jour, de forts rassemblements de troupe et de gros mouvements d'artillerie ont été aperçus sur les crêtes de Belleu. Dans le lointain, d'incessants convois encombrant les routes.

Les patrouilles qui harcèlent sans relâche l'ensemble de notre front laissent prévoir une attaque prochaine.

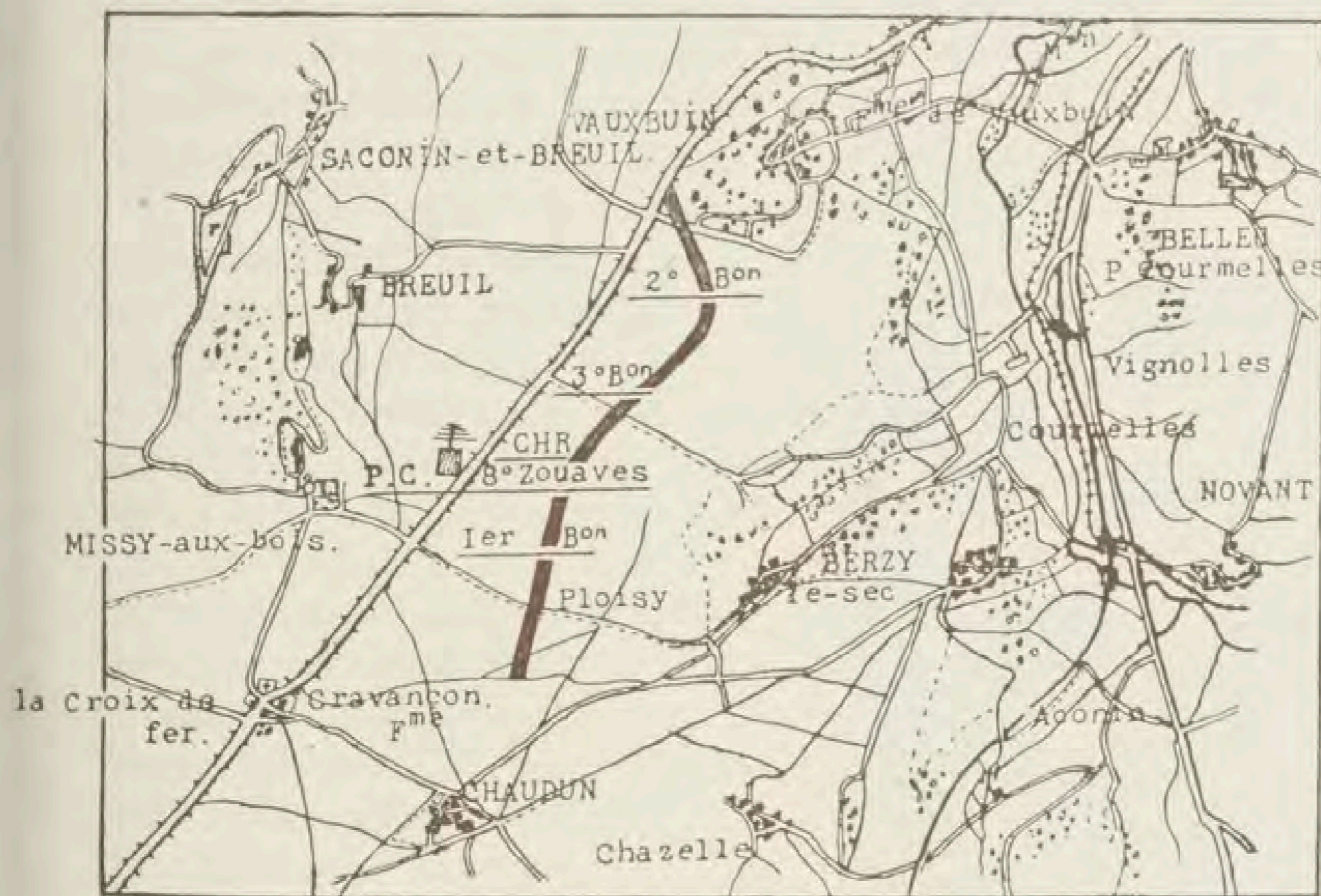
Elle a lieu le 30. A l'aube, les colonnes ennemies, précédées d'innombrables mitrailleuses légères et immédiatement suivies de lignes de mitrailleuses lourdes, se lancent à l'assaut de nos positions. Leur effort principal vise à droite et à gauche les ravins de Chazelle et de Vauxbuin par lesquels elles cherchent à s'infiltrer. Il se trouve que ces points délicats sont des points de soudure de régiments différents. La défense en est ainsi rendue plus difficile.

L'ennemi bénéficie de ces circonstances. Malgré des prodiges de valeur, les villages de Chazelle (7^e tirailleurs) et de Vauxbuin (Légion) tombent aux mains des Allemands à 11 heures. Les deux flancs du 8^e zouaves se trouvent ainsi menacés. La situation est sérieuse, car si, à notre droite, les zouaves et les tirailleurs réussissent à rétablir en partie leur front, à gauche, en raison de l'avance de l'ennemi dans Vauxbuin, le bataillon Servais est menacé d'un large mouvement d'enveloppement. De vifs combats s'engagent à faible distance. La 11^e compagnie, qui défend le moulin de Courmelles, est décimée ; son chef, le lieutenant Maigret, est blessé ; le lieutenant Seriès, qui tient le moulin avec une poignée d'hommes, refuse d'abandonner le terrain bien que menacé par l'ennemi de tous côtés. Il est bientôt encerclé.

Plus au sud, la 10^e compagnie, débordée sur sa gauche se maintient sur ses positions et, encouragée par son chef, le capitaine Treyssac, se fait hacher sur place.

Les colonnes allemandes continuent leur infiltration dans le ravin ; la situation empire à chaque instant. Le capitaine Servais, commandant le 3^e bataillon, qui vient de téléphoner au colonel « Ne vous inquiétez pas, on tiendra », est bientôt assailli à son poste de commandement et doit faire le coup de feu avec sa liaison, commandée par son adjudant de bataillon, le fidèle Peschard.

Il faut à tout prix endiguer le flot ennemi qui menace la route de Paris. Le colonel donne l'ordre à la compagnie russe de la Légion Gothoua de contre-attaquer sur Vauxbuin. Les dispositions sont rapidement prises et 150 Russes, conduits par le capitaine-adjutant-major Salce, dévalent les pentes du ravin et se précipitent, baïonnette en avant, sur les masses ennemies. Mais en vain 110 Russes restent-ils sur le terrain avec la majorité de leurs officiers, le flot allemand continue de monter. Pour comble de malheur, notre artillerie qui, dans la matinée, n'a pu arriver à temps pour nous soutenir, fait savoir qu'elle n'a que 30 coups par pièce à tirer. L'artillerie allemande, au contraire, devient de plus en plus active et bat systématiquement le plateau et la route de Paris. A notre droite, la situation du bataillon Jozereau qui, après l'arrêt de l'avance boche dans le ravin de Chazelles, était redevenue meilleure, subit le contre-coup des événements qui viennent de se passer à gauche.



La 2^e compagnie, qui tient Courmelles et qui depuis l'aube se bat énergiquement, est laissée dans le vide par suite de l'anéantissement des 10^e et 11^e compagnies. Son chef, le lieutenant Vieillot, blessé dans la matinée, a cependant conservé son commandement. Mais il n'a plus sous ses ordres que 2 sergents et 30 hommes et ordonne le repli.

A 13 h. 30, le front du régiment est établi à hauteur de la cote 137 et du ravin de Ploisy. La résistance s'organise sur ces nouvelles positions. Les 6^e et 7^e compagnies, ainsi que la C. M. du bataillon Durand, ont été envoyées soutenir l'aile gauche du bataillon Servais et interdire le débouché du ravin de Vauxbuin à l'ennemi. Celui-ci sentant que de ce côté toute nouvelle avance lui est impossible, lance de nouvelles colonnes d'assaut sur notre droite. La 1^{re} compagnie, débordée, se replie à hauteur de la compagnie russe du capitaine Arrestat qui résiste énergiquement au ravin de Ploisy. Le 1^{er} bataillon en entier est en péril. Le lieutenant-colonel envoie alors sa dernière réserve, la 5^e compagnie, soutenir son mouvement de retraite à la tête du ravin de Ploisy. Son chef, le capitaine Paris, a compris l'importance de la mission qui vient de lui être confiée. Il marche hardiment sur l'ennemi, lui donnant ainsi une impression de force qui arrête un instant son élan et, profitant de cette accalmie, s'installe sur la position. Il rend compte de la situation au lieutenant-colonel et ajoute : « Nous tiendrons jusqu'à la mort ».

Pendant ce temps, sous la direction du lieutenant-colonel qui s'est porté en avant, les unités du 1^{er} bataillon s'organisent sur la crête à l'est de la route de Paris.



Capitaine PARIS

Cependant l'ennemi accentue sa progression sur notre droite. La 5^e compagnie résiste énergiquement. Le capitaine Paris est tué héroïquement à la tête de ses hommes en faisant le coup de feu.

Au centre un trou sépare le 1^{er} et le 3^e bataillon. Le peloton de pionniers est immédiatement envoyé pour le combler. Son chef, l'adjudant Brochier, est blessé à mort en organisant la défense.

Tous ces sacrifices n'ont pas été consentis en vain. Notre front est maintenant reconstitué.

Mais cette fois tout ce qui reste du régiment est sur une seule ligne en tirailleurs et le lieutenant-colonel, seul à 200 mètres de sa première ligne, n'a plus une section, plus une mitrailleuse en réserve. A la tombée de la nuit, le

capitaine Vernet, commandant la C. H. R., aidé du lieutenant Mage, officier de renseignements, a ramassé les derniers éléments de sa compagnie, liaison et secrétaires et les a conduits en ligne. Ce renfort de fortune est l'ultime ressource ; si l'ennemi perce la ligne, la route de Paris est ouverte.

Mais cette fière attitude en a imposé aux Allemands qui renoncent à toute attaque d'infanterie. Ils se bornent à faire pilonner énergiquement nos positions par leur artillerie et à lancer au-dessus de nous de nombreuses escadrilles d'avions dont les mitrailleuses gênent considérablement nos mouvements.

La nuit arrive enfin.

A 20 heures, l'ennemi paraissant renoncer à attaquer, notre ligne est reportée en avant, à plus d'un demi-kilomètre à l'est de la route de Paris, dans une avantageuse position défensive. Vers minuit, les unités du 4^e tirailleurs relèvent les zouaves qui gagnent les positions de réserve assignées dans le ravin de Missy-aux-Bois, où ils arrivent le 31 peu de temps avant l'aube.

Cette glorieuse journée, qui nous coûte plus de 900 hommes, s'est donc achevée sur une brillante victoire défensive. L'ennemi qui, en deux jours, avait rompu notre front du Chemin-des-Dames à Soissons s'est trouvé arrêté net dans sa progression par la Division Marocaine. Pendant douze heures, le 8^e zouaves a lutté contre un ennemi plus de trois fois supérieur en nombre, défendant le terrain pied à pied sur la Crise d'abord, puis sur le plateau du Mont-Lave et de Ploisy et l'arrêtant en fin de combat à l'est de la grande route de Paris qu'il maintient inviolée. Si nos pertes furent lourdes, celles des Allemands furent terribles. Pendant toute la journée du 30, nos mitrailleuses et nos fusils ont fait de sanglants ravages dans les rangs des unités qu'ils envoyaient successivement à l'assaut.

Le 31, au petit jour, les bataillons occupent le ravin de Missy face à l'Est en soutien du 4^e tirailleurs. La matinée est calme jusqu'à 10 heures. Mais à ce moment l'ennemi, qui a repris l'offensive, crée un large trou dans le front des tirailleurs et aborde la route de Paris. La situation est périlleuse. Le bataillon Servais est immédiatement déployé face à la route. Heureusement à ce moment les colonnes de la 35^e D. I., qui viennent pour attaquer, commencent leur progression et rétablissent la situation. A 11 heures, après de nombreux ordres et contre-ordres, l'infanterie

déclenche son attaque. En bon ordre, ses vagues d'assaut dépassent la route de Paris mais, parvenues sur la crête, les mitrailleuses ennemies ouvrent un feu terrible qui les cloue sur place et rend impossible tout mouvement en avant.

Les zouaves sont toujours dans le ravin de Missy, sauf le bataillon Durand qui vient d'être envoyé en soutien des bataillons Normand et Gabet du 4^e tirailleurs.

A 15 heures, le régiment reçoit l'ordre d'appuyer l'attaque faite par ces bataillons, qui doit être exécutée une heure plus tard. Les zouaves quittent immédiatement leurs emplacements de réserve et montent vers la route de Paris. Mais pendant l'exécution de ce mouvement, le lieutenant-colonel s'est porté sur le terrain et s'est rendu compte de l'impossibilité d'aborder les lignes ennemies, tant que les nombreuses mitrailleuses qui occupent le Mont-Lave ne seront pas réduites. Il communique immédiatement au commandement les renseignements qu'il a obtenus au cours de sa reconnaissance et, bientôt après, contre-ordre est donné à l'attaque prescrite. A la tombée de la nuit, le 8^e zouaves quitte la route de Paris, où il a subi pendant toute la journée un violent bombardement, et dans l'obscurité gagne le bois au sud du Jardin où il arrive à l'aube, déjà poursuivi par les avions de chasse ennemis.



Route de Soissons à Paris,
30 Mai 1918.

DÉFENSE DES LIGNES DE L' AISNE




« Pendant que l'ennemi s'aventurera ainsi en profondeur, vous tiendrez d'une main ferme les deux montants de la porte qu'il a réussi à enfoncer, vous ne vous laisserez arracher ni la montagne de Reims ni la forêt de Villers-Cotterets. »

POINCARÉ.

(Réception du Maréchal Foch à l'Académie Française.)

LA DÉFENSE DES LIGNES DE L' AISNE

(Juin 1918).

 EST une nouvelle période qui commence, mouvementée et pénible. Pendant tout le mois de juin, la D. M. glisse le long du front étayant les troupes en ligne, les soutenant ; parfois, par l'appoint de ses éléments, fixant un point du front menacé de rupture, tenant des secteurs dangereux et repoussant des attaques.

Le 1^{er} juin, à peine installé au bivouac sous les grands arbres du « Jardin », le régiment reçoit l'ordre de départ. Il traverse en hâte la forêt de Villers-Cotterêts, passe une journée dans les bois au sud de Taillefontaine, occupe, du 3 au 6, le ravin de Cœuvres en soutien des troupes de première ligne qui se replient dans la région de Dommiers, puis gagne Haute-Fontaine où il séjourne, toujours prêt à un départ immédiat, jusqu'au 11 juin.

Il est alerté le 12, à la suite d'une violente attaque allemande qui a fait plier le front de la 51^e D. I. et de la 2^e D. C. P. A 20 heures, les zouaves reçoivent brusquement l'ordre de contre-attaquer sur Laversine. Mais à peine en route le régiment reçoit une mission différente. Il est mis à la disposition de la 51^e D. I. Après avoir erré toute la nuit, il occupe à l'aube le ravin de Vaubrun derrière le 8^e cuirassiers qui tient les premières lignes et bat en retraite depuis la veille. Le 3^e bataillon, détaché du régiment dans la journée du 12, placé d'abord en soutien des 33^e et 73^e

régiments d'infanterie, a bientôt dû remplacer ce qui restait en ligne de ces deux régiments épuisés et décimés, réduits dans des proportions considérables.

La journée se passe du reste sans incidents; le bataillon Servais harcèle l'ennemi par ses patrouilles et ses feux de mitrailleuses et le chasse de Cœuvres.

Dans la nuit du 13 au 14, le régiment est relevé par le 9^e zouaves et ramené dans le ravin de Montigny en vue d'une relève de la Légion étrangère le jour suivant. Celle-ci a lieu le 15 au soir sans difficultés et pendant quatre jours les zouaves tiennent le secteur de Saint-Bandry encore tout bouleversé et empuanti par la violente attaque que l'ennemi y a déclenchée quelques jours auparavant. Mais le séjour des zouaves est calme, troublé seulement par des opérations de détail qui nous permettent d'avancer notre ligne de quelques centaines de mètres.



Cliché Aichelin

La forêt de Villers-Cotterets saccagée par les obus.

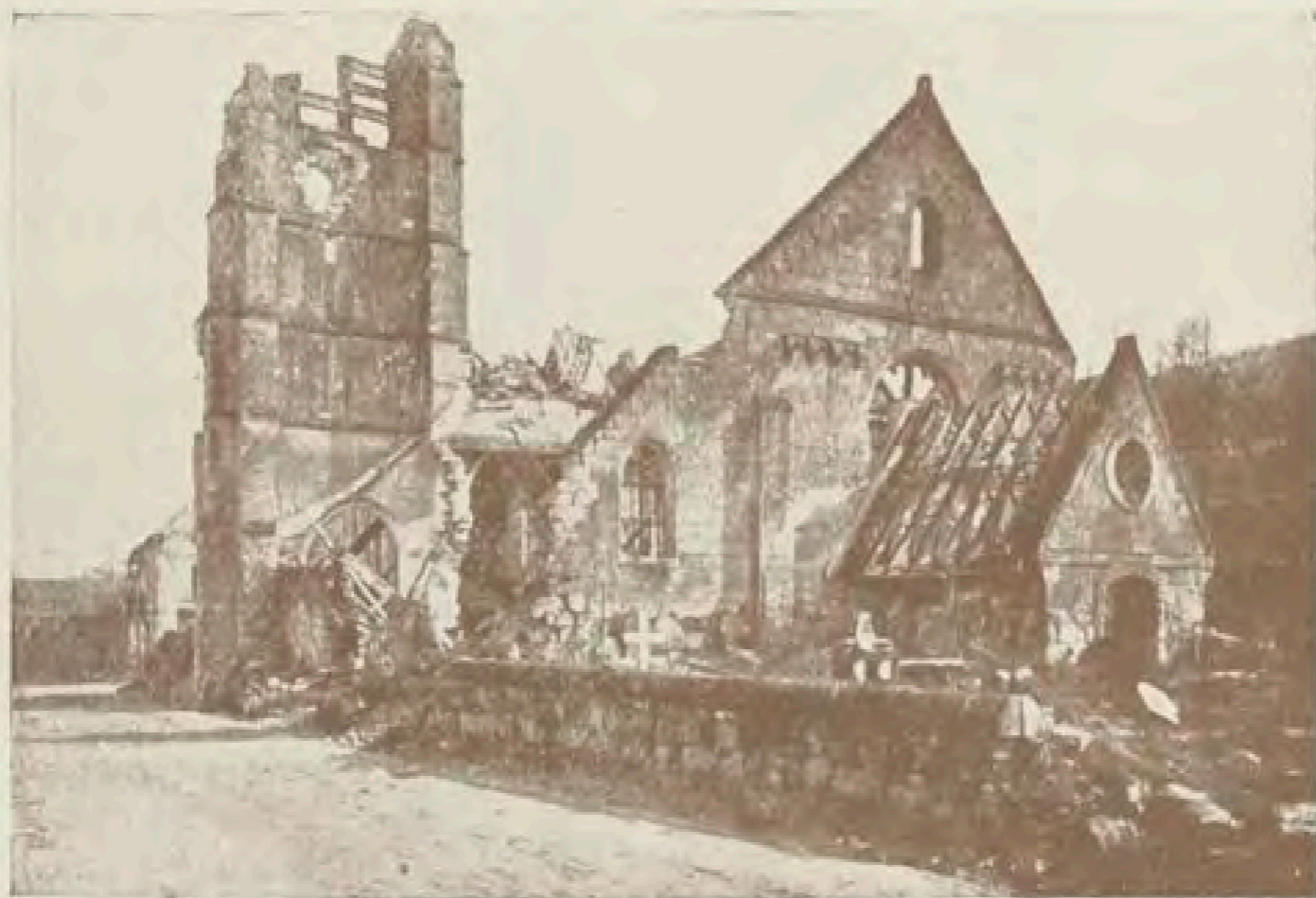
(Photo prise sur la route Nationale n° 2, à 500 mètres de la ferme Vertes-Feuilles.)

Enfin, le 20, a lieu la relève par le 26^e R. I. et le 69^e R. I., et le 8^e zouaves va cantonner à Attichy où il reste jusqu'au 23 juin. A cette date il gagne à peu de distance le village de Berneuil. Ce repos relatif est de courte durée : dans la nuit du 6 au 7 juillet relève des Marocains dans la région de Cutry. C'est un secteur agité où l'artillerie ennemie prodigue ses munitions. Le ravin de Cœuvres et ses flancs sont chaque jour violemment bombardés et arrosés de gaz toxiques qui nous causent des pertes terribles en hommes et en officiers. Les Allemands neutralisent ainsi

toute la région au sud-ouest de Soissons pour réprimer de notre part toute velléité de contre-attaque sur leur flanc droit au moment où ils vont tenter le « Friedensturm », l'assaut pour la paix.

Dans la nuit du 14 au 15 juillet, nous entendons vers le Sud-Est le grondement de la bataille :

« La Fête Nationale vient de se terminer dans une sorte d'attente solennelle : il est minuit dix ; un roulement de tonnerre éclate et se prolonge pendant quatre heures, de Château-Thierry aux gorges de l'Argonne. A la naissance du jour, l'infanterie allemande sort de ses tranchées, pénètre dans les nôtres, essuie le feu des mitrailleuses, voit nos hommes se replier en combattant et, pleine de confiance, précipite sa marche. Mais, bientôt, elle se heurte à des positions vigoureusement défendues : toute la zone qu'elle traverse est battue par notre artillerie ; les abris où elle se



Cliché Michelin

L'Église de Saint-Bandry.

réfugie ont été remplis de gaz qui les rend inhabitables ; les tanks qui la précèdent sont mis en pièces par les explosifs que nous avons disposés sur leur passage. L'ennemi hésite, se trouble et s'arrête comme médusé, devant la *Main-de-Massiges* » (1).

C'est le moment décisif. Le commandement français voit sonner l'heure que nous attendons depuis trois mois : l'heure de la contre-offensive.

(1) POINCARÉ. — *Réception du Maréchal FOCH à l'Académie française*,

Brusquement, à l'improviste, paraissent les premiers ordres préparatoires à une grande attaque dont on pressent le but et l'ampleur. Le 16 juillet, un général de brigade et deux colonels américains viennent prendre les consignes du secteur et, comme leurs troupes ne doivent monter en ligne que le surlendemain, le 8^e zouaves est relevé en hâte dans la nuit du 16 au 17 par le 365^e régiment d'infanterie qui vient ainsi prendre le secteur pour une période de vingt-quatre heures.



Cliché Michelin

L'Eglise de Cutry.

18 JUILLET 1918



« Paris dégagé, Soissons et Château-Thierry reconquis de haute lutte, plus de 200 villages délivrés, 35.000 prisonniers, 700 canons capturés, les espoirs hautement proclamés par l'ennemi avant son attaque écroulés, les glorieuses armées alliées jetées, d'un seul élan victorieux, des bords de la Marne aux rives de l'Aisne, tels sont les résultats d'une manœuvre aussi admirablement conçue par le haut commandement que superbement exécutée par des chefs incomparables. »

22 Août 1918. -- CLEMENCEAU.

(Rapport adressé au Président de la République pour élever le Général Foch à la dignité de Maréchal de France.)

LE RENVERSEMENT DE LA BATAILLE

LA CONTRE-OFFENSIVE DU 18 JUILLET

LE 8^e zouaves ainsi rapidement relevé est dirigé sur Viviers et ses environs où il doit passer la journée. Les heures passent vite. En toute hâte on règle les détails de l'attaque qui doit avoir lieu le lendemain au point du jour. On sait seulement que la 10^e armée doit prendre l'offensive le 18 juillet et que la Division Marocaine, encadrée au nord et au sud par les unités américaines, a pour objectif Dommiers, Chaudun et la route de Château-Thierry à Soissons.

Le lieutenant-colonel Lagarde, qui vient de recevoir le commandement de la 2^e brigade des mains du général Schuhler, appelé au commandement de la 45^e division d'infanterie, et le commandant Callais, qui le remplace à la tête du 8^e zouaves, donnent leurs instructions dans la soirée; les bataillons quittent le bivouac de Vivrières pour gagner leurs emplacements d'attaque en arrière de la Légion étrangère qui doit effectuer le premier bond jusqu'à la route de Paris. La marche s'effectue péniblement sous une pluie torrentielle. Vers 2 heures du matin le régiment est en place.

A 4 h. 35, heure de déclenchement de l'offensive, l'ensemble du dispositif s'ébranle. Toute la division, les brigades, l'une derrière l'autre, passent dans le couloir étroit entre Saint-Pierre-Aigle et la corne nord de la forêt de Villers-Cotterets que Sénégalais et Malgaches nettoient avec furie. La première brigade, précédée d'un efficace barrage roulant et d'un violent tir de harcèlement sur les positions ennemies de deuxième ligne, s'élanche et submerge rapidement les premières lignes allemandes; celles-ci, surprises, n'opposent qu'une faible résistance. A la même



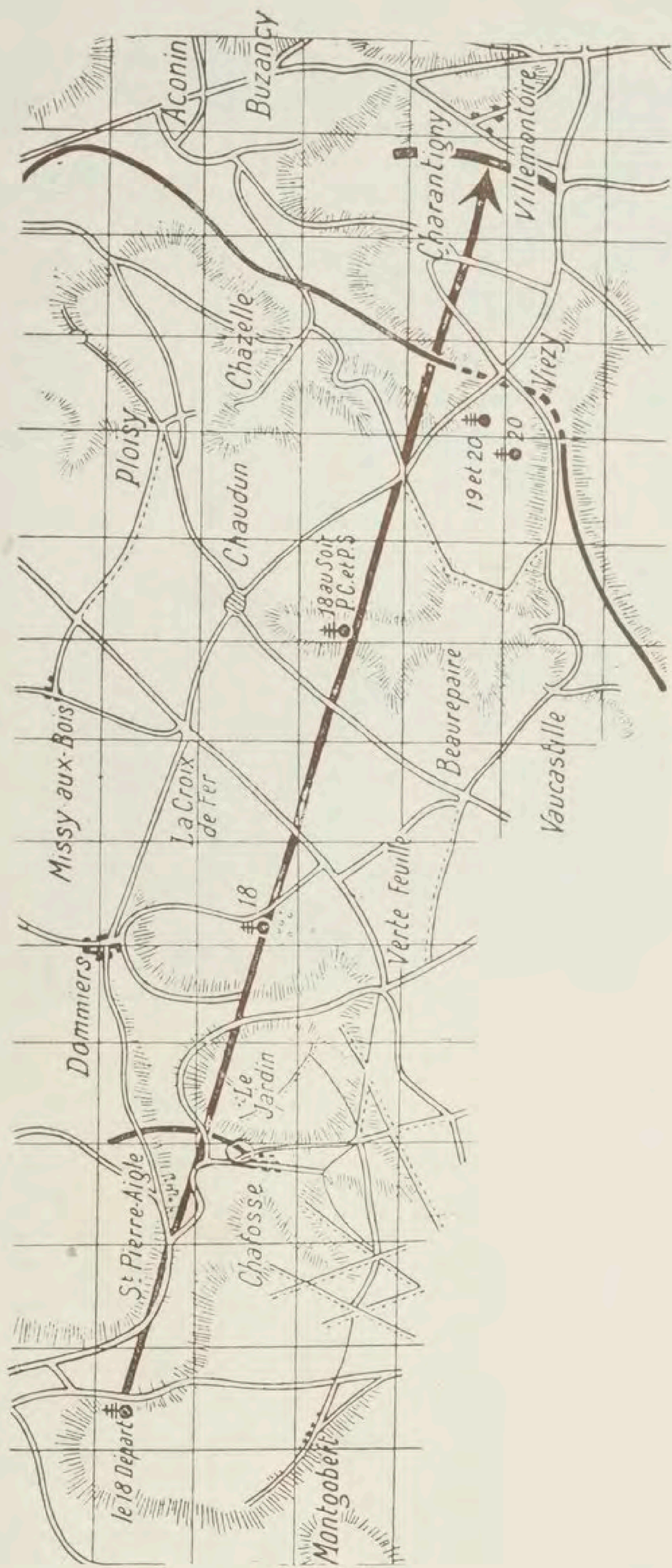
Cliché Michelin

Vue sur la Vallée du Ru-de-Retz et la Forêt de Villers-Cotterets.

(Prise de l'Église de Saint-Pierre-Aigle.)

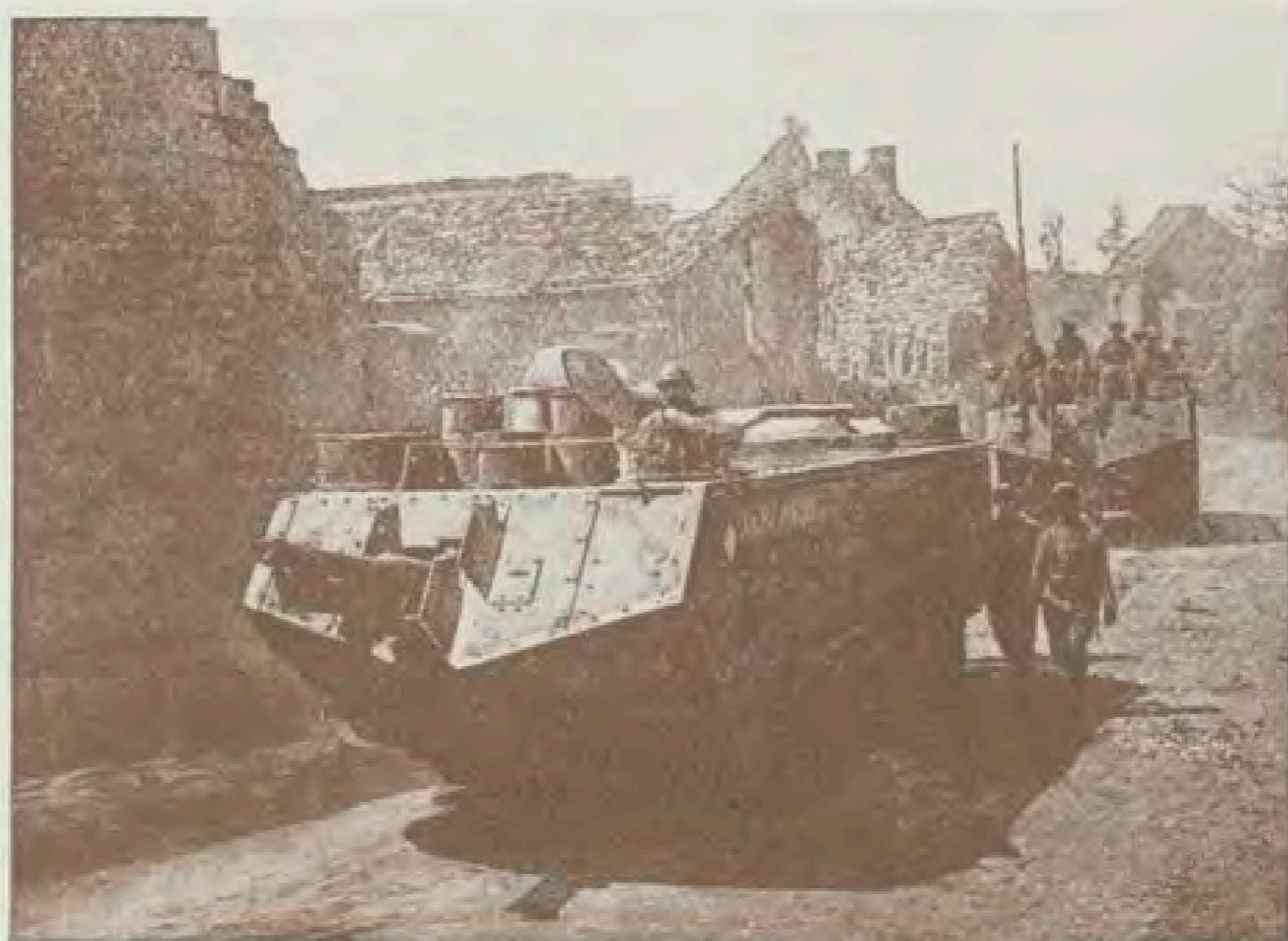
heure, le 8^e zouaves a quitté ses emplacements du ravin de Saint-Pierre-Aigle et suit la progression de la Légion; la marche s'effectue d'abord sans encombre, mais bientôt le 3^e bataillon est pris à partie, à hauteur de Dommiers, par de violents feux de mitrailleuses qui l'obligent à manœuvrer, et le 1^{er} bataillon tombe dans le ravin de Chazelles sous un barrage très dense qui lui cause des pertes sensibles.

Mais l'élan n'est pas ralenti. Les zouaves sont enthousiasmés par cette rapide progression qui rappelle les grandes



batailles de 1914 et qui fait naître les mêmes espérances. Tout ce qu'il y a d'humeur offensive comprimée depuis des mois dans notre armée éclate en admirables exploits au milieu d'une sorte de mâle allégresse.

La route de Paris est bientôt franchie et le régiment, dépassant la Légion dont l'objectif est atteint, continue la progression. Les difficultés, du reste, commencent. Nos éléments de tête refoulent sans arrêt les arrière-gardes ennemies dont les mitrailleuses utilisent les moindres accidents de terrain et garnissent la ferme de Maison-Neuve. Les tanks, qui précèdent les premières lignes de tirailleurs, nous secondent utilement et font taire de nombreuses mitrailleuses. Enfin la ferme de Maison-Neuve est enlevée



Cliche Michelin

Chars d'assaut traversant Dommiers.

et à 9 heures le front des bataillons de première ligne atteint le ravin de Chaudun. On est là en pleine bataille. La résistance de l'ennemi se fait plus âpre mais aussi plus désordonnée. Déjà plusieurs kilomètres de ses positions viennent de lui être enlevés en quelques heures et nous nous trouvons ainsi soudainement au cœur même de son organisation défensive. Des batteries abandonnées en hâte sont immédiatement capturées. D'autres, aux servants plus courageux, tirent encore, bien que nous soyons à peine à quelques centaines de mètres de leurs positions. Nous faisons ainsi de nombreux prisonniers dont les colonnes s'acheminent rapidement vers l'arrière.

Le ravin de Chaudun est toujours fortement défendu

par des groupes de combat qui se battent avec l'énergie du désespoir. Une batterie de 88 tire à 300 mètres sur les zouaves du commandant Servais; il faut manœuvrer. Les tanks glissent vers le Nord et prononcent un mouvement tournant à la tête du ravin pendant que l'on cherche à réduire de front les premiers groupes de tirailleurs ennemis. Ce double mouvement réussit pleinement. Les Allemands, craignant d'être cernés, battent précipitamment en retraite laissant entre nos mains une cinquantaine de prisonniers et un matériel considérable. Le ravin de Chaudun est aussitôt occupé. On y trouve dans une creute l'installation confortable d'un général de brigade, dont la suite rapide est attestée par le désordre qui règne dans ses appartements de fortune, meublés en hâte depuis notre retraite du mois précédent à l'aide d'emprunts faits aux châteaux et aux fermes des environs.

La progression des zouaves continue activement; mais à peine débouchent-ils sur le plateau au nord de Vierzy qu'ils sont accueillis par de violentes rafales de mitrailleuses. Les tanks encore une fois réussissent à vaincre cette résistance et, à 9 h. 30, l'objectif assigné au régiment est atteint. Seulement, dans les tranchées du G. M. P. il faut réduire les groupes de grenadiers et de mitrailleurs ennemis qui s'y défendent avec opiniâtreté. A notre droite, le bataillon Jozereau éprouve quelques difficultés à se mettre en liaison avec les Américains qui n'ont pas encore pénétré dans Vierzy et dont la situation est indécise.

Sur ces nouvelles positions le régiment s'arrête conformément aux ordres donnés en raison des menaces de contre-attaque sur le 7^e tirailleurs et de l'incertitude de la situation de la 2^e division américaine à la droite du 8^e zouaves. Mais ces ordres répondent peu aux sentiments de nos zouaves enthousiasmés par les succès; ils brûlent de continuer leur marche en avant, pendant que l'ennemi, encore en pleine retraite, n'a pas eu le temps de se ressaisir. Vers 1 heure, parvient l'ordre de continuer l'offensive en direction de Charentigny, Villemontoire jusqu'à la route de Château-Thierry.

Devant le front du régiment, pour atteindre cet objectif il faut d'abord s'emparer du profond ravin de Léchelle, vaste coupure boisée dont les branches serpentent dans toutes les directions, cachant sous leurs épais taillis de nombreux emplacements de mitrailleuses. Les dispositions pour l'attaque, qui doit avoir lieu à 15 h. 30, sont rapidement

prises ; à l'heure fixée, les bataillons Jozereau et Servais, précédés et flanqués de tanks ayant pour mission de tourner le ravin, s'élancent avec leur bravoure habituelle. Mais l'ennemi, caché dans les profondeurs des bois, ouvre un terrible feu de mousqueterie et de mitrailleuses qui fauche nos rangs. Nos pertes sont sévères et toute progression devient impossible dans ces conditions. On est obligé de s'accrocher au terrain conquis à deux cents mètres du point de départ dans une position désavantageuse exposée aux vues et aux feux de l'ennemi. Les tanks qui appuyaient notre tentative ont été pour la plupart mis hors de combat par une batterie de 88 située sur la berge est du ravin et tirant à six cents mètres à peine. Des patrouilles de cavalerie qui avaient cherché l'ennemi au nord du ravin ont été décimées. Sous le coup de cet échec momentané, le régiment reste sur place, organisant son front et remettant de l'ordre dans ses unités.

Deux causes avaient motivé cet insuccès : la faiblesse des effectifs engagés pour une affaire de cette importance et le manque de préparation d'artillerie. Une autre attaque est immédiatement préparée, tenant meilleur compte de ces deux conditions. Vers 18 heures, les 75 et les 155 commencent à tomber dans le ravin avec une intensité croissante. A 20 heures, la masse compacte d'une brigade américaine passe à droite du régiment dans un ordre parfait et, calme sous le feu des mitrailleuses, se jette sur l'ennemi. Mais que peuvent le nombre et le courage contre ces terribles engins de mort invisibles et inaccessibles dans les taillis touffus du ravin. L'attaque américaine échoue comme celle des zouaves, mais avec des pertes beaucoup plus lourdes encore.

La nuit met fin à toute nouvelle tentative. A la faveur de l'obscurité on remet un peu d'ordre dans l'inextricable mélange d'Américains et de zouaves qui occupent en formations trop denses les premières lignes. Le bataillon Durand, toujours en réserve, prend les dispositions pour parer à une contre-attaque éventuelle à laquelle l'ennemi, qui a difficilement soutenu notre offensive, ne songe d'ailleurs pas. La nuit se passe dans le calme, l'artillerie se bornant à envoyer vers nos arrières quelques rares salves de 77 et 105.

Le 19, à l'aube, le mouvement en avant est immédiatement repris dans des conditions confuses. On croit les Américains avancés de plusieurs kilomètres et on apprend



LA CONTRE-OFFENSIVE VICTORIEUSE

(18 juillet 1918)

Trichromie Demoulin

brusquement qu'ils sont encore dans le ravin de Léchelle, que les mitrailleuses défendent toujours opiniâtrement. Mais vers 10 heures, le ravin étant menacé par la progression du 7^e tirailleurs, il devient possible aux zouaves de marquer une certaine avance. On atteint bientôt les lisières de Charentigny.

Là de nouvelles difficultés surgissent. Le village est fortement défendu et sur notre gauche le mouvement du 7^e tirailleurs ne l'a pas encore amené à notre hauteur. Ainsi pendant que le bataillon Servais se trouve en flèche face à l'ennemi, devant Charentigny, le bataillon Jozereau, sur sa gauche, est forcé de faire face au nord et avance péniblement, gêné par les mitrailleuses ennemies. Enfin les deux bataillons de tête, recourant de nouveau à la manœuvre, réussissent à exécuter un double mouvement débordant autour de Charentigny qui, menacé au nord et au sud, est évacué en toute hâte par l'ennemi. A 13 h. 30, les zouaves y pénètrent et poussent immédiatement vers l'Est.

Malheureusement nos voisins n'ont pu progresser à notre hauteur. A notre droite, les Américains avancent lentement malgré la ligne de tanks qui les précède. A notre gauche, le ravin recèle encore des nids de mitrailleuses impossibles à réduire. Le régiment, fortement en pointe, ne peut exploiter son succès. La nuit arrive sans qu'aucune tentative ne soit faite. L'artillerie ennemie qui, depuis la veille, s'est ressaisie, devient de plus en plus active. Les routes sont systématiquement battues. Nos pertes sont sensibles. Le commandant Callais, blessé dans la matinée par un éclat d'obus, conserve cependant le commandement du régiment jusqu'au lendemain.

Dans la deuxième partie de la nuit, le bataillon Jozereau, épuisé, est relevé par le 43^e bataillon de tirailleurs sénégalais.

Le 20, dans la matinée, le lieutenant-colonel Cadiot, qui a remplacé le commandant Callais évacué, prescrit de reprendre le mouvement en avant vers la route de Château-Thierry, l'objectif final du régiment. Mais la résistance de l'ennemi se fait encore plus énergique. Les tirailleurs sénégalais et les zouaves du commandant Servais subissent dès leur départ un feu meurtrier venu de la direction de Buzancy qui arrête leur mouvement. Notre position est du reste désavantageuse pour une attaque. On ne peut aborder la route de Château-Thierry qu'après avoir conquis le ravin de Villemontoire, enfilé du nord par les mitrailleu-

ses de Buzancy. Les Allemands sont nombreux : on aperçoit sans cesse de forts partis d'infanterie et de cavalerie aux abords de la route. En outre, les effectifs réduits de nos unités ne nous permettent pas d'exécuter les manœuvres qui, seules, nous permettraient d'avoir raison de la résistance ennemie. Celle-ci s'affirme de plus en plus et il s'en faut de peu que le 43^e bataillon de tirailleurs sénégalais ne soit refoulé dans Charantigny.

Dans la nuit du 20 au 21, le 72^e R. I. remplace le régiment sur ses positions et, le 21, les trois bataillons bivouaquent dans la région de Mortefontaine.

Ainsi se termine cette brillante offensive au cours de laquelle les zouaves ont montré que, grâce à l'instruction intensive poursuivie pendant les périodes de repos, ils n'avaient rien oublié des clairs principes de la guerre de mouvement. Pour la première fois, depuis septembre 1914, ils eurent la joie immense de savourer l'ivresse de la victoire dans les hautes moissons, sous la voûte infinie du ciel. Et quel merveilleux bilan clôt ces journées historiques : 11 kilomètres enfoncés en trois jours, dans le front ennemi, des centaines de prisonniers capturés, 20 canons de tous calibres restés entre nos mains dont plusieurs avec leurs servants, un nombre considérable de mitrailleuses, de minenwerfer laissés sur le terrain, des chevaux d'état-major tout équipés encore attachés aux arbres.....

Le 8^e zouaves a brillamment mérité sa 6^e citation à l'ordre de l'armée et la fourragère aux couleurs de la Légion d'honneur qui va lui être décernée.



Gliche Michelin

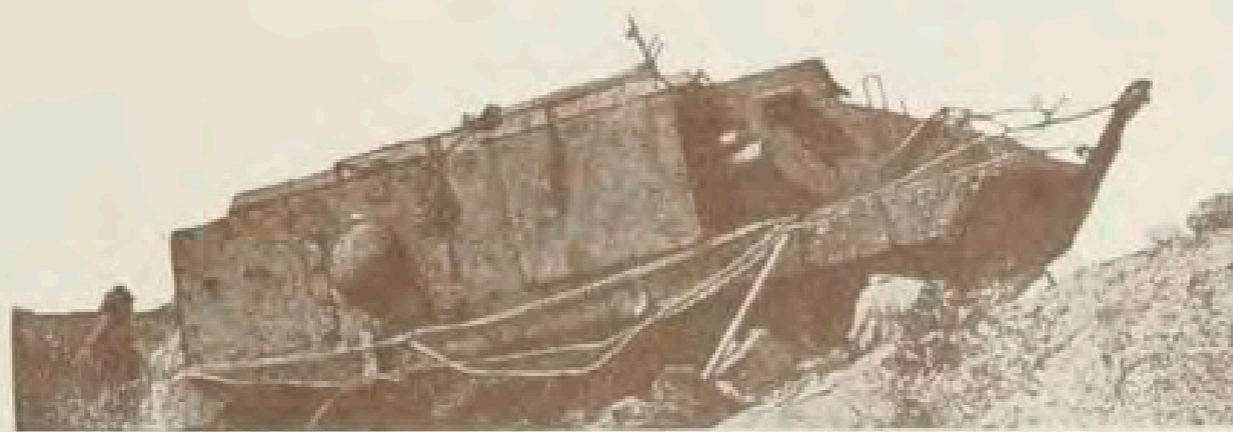
Soldats Français et Américains dans la Ferme Maison neuve.

LE REPOS DANS LA SOMME

(Août 1918).

Le 22 juillet, le régiment est embarqué en camions automobiles. Il arrive à la tombée de la nuit dans la région de Le Saulchoy-Gallet où il cantonne. Après quelques jours de repos et de réorganisation, la division fait mouvement et le 8^e zouaves gagne, par Puits-la-Vallée et Froissy, les villages de Catillon et Plainval. Le 7 août dernière étape. Les trois bataillons occupent dans la soirée les cantonnements de Montreuil-sur-Brèche et Fréneau, où ils avaient déjà passé de longues semaines en 1917. Là, pendant près d'un mois on s'occupe activement à reconstituer les unités, à amalgamer par d'incessants exercices les renforts qui viennent d'arriver. Besogne facile, car on est encore sous la joyeuse impression de la victoire de Juillet et chacun s'entraîne avec ardeur en vue des combats prochains qui seront peut-être les derniers de la guerre...

Le 26 arrive brusquement l'ordre de se tenir prêt à un départ immédiat. Le 27, à 6 heures du matin, les zouaves embarquent en camions automobiles en tenue d'assaut. Après un voyage de huit heures on débarque à Lamotte et Couloisy.





Ce qui fut l'Église de Laffaux.

Cliché Michelin

SUR LA LIGNE HINDENBURG



« Les 2 et 14 Septembre, la Division Marocaine a ouvert dans les rangs ennemis une brèche profonde et — meurtrie mais victorieuse — elle a dit à ses compagnons d'armes : « Allez ! vous pouvez passer ! ».

(Pages de Gloire de la Division Marocaine.)

VAUXAILLON (Septembre 1918).

LA X^e armée qui, depuis le 18 juillet, ne laisse aucun répit à l'ennemi, est parvenue à proximité de ces redoutables positions du Chemin-des-Dames et de la forêt de Pinon qu'Hindenburg a englobées dans sa fameuse ligne défensive barrant la route de Laon. C'est là le pivot de la résistance allemande, la charnière qui maintient encore les pièces vermoulues et prêtes à craquer du colossal organisme défensif créé par le vieux maréchal : le Chemin-des-Dames et le massif de Saint-Gobain enlevés ou tournés, c'est l'armée française dans la plaine de Laon.

Une grande attaque est montée par le général Mangin dans ce but.

La Division Marocaine, comme toujours, sera de la fête.

Le 8^e zouaves, que nous avons laissé à Couloisy, où les camions automobiles viennent de le conduire, gagne dans la journée du 28 août la région de Berny-Rivière. Les hommes s'y reposent et se préparent à l'attaque qui doit avoir lieu le lendemain. Le 30, en effet, la Division Marocaine doit suivre la 32^e division américaine pendant sa progression et la dépasser lorsque celle-ci aura atteint l'objectif qui lui a été assigné. Le dispositif est le suivant : les deux brigades marchent l'une derrière l'autre, la 1^{re} en tête, la 2^e brigade en seconde ligne ayant le 8^e zouaves à droite et le 7^e tirailleurs à gauche.

Le 29, à 1 heure du matin, les trois bataillons se rassemblent à la tête du ravin de Vingré où ils doivent attendre

l'ordre de progresser d'après la marche des unités de première ligne. Le temps est doux et clair, notre artillerie bombarde sans arrêt les positions de l'ennemi, qui répond faiblement; tout laisse bien augurer de l'attaque qui va se déclencher.

A 5 h. 30, les divisions de première ligne se lancent à l'assaut des positions ennemies. Le 8^e zouaves s'ébranle à 9 heures et ses petites colonnes kaki invisibles glissent lentement vers l'Est. Mais l'on sent déjà que la progression des Américains est difficile et s'effectue avec peine. A chaque instant, il faut s'arrêter et rester sur place. Après quatre heures de cette marche hésitante, le régiment reçoit l'ordre de s'organiser sur le terrain, l'attaque étant arrêtée devant Juvigny que de nombreuses mitrailleuses défendent avec opiniâtreté.

La soirée passe ainsi sans nouvel incident. Les routes sont effroyablement encombrées de convois, de voitures et de colonnes, circulant en tous sens. Notre artillerie est toujours active et nos avions par escadrilles entières sillonnent le ciel dont ils demeurent les maîtres incontestés. Le 30 et le 31 n'apportent aucun changement à la situation, mais, le 1^{er} septembre, paraît l'ordre d'engagement de la division. Il ne s'agit plus cette fois d'une vaste opération vers Laon, mais d'une conquête méthodique des défenses successives que les Allemands ont accumulées dans cette région accidentée si propice à la résistance par l'emploi intensif de mitrailleuses. La Division Marocaine, dont les objectifs sont limités aussi, doit effectuer son mouvement en trois bonds, dont le dernier l'amènera sur les retranchements mêmes de la ligne Hindenburg.

Le 2 septembre, au point du jour, les bataillons ont gagné le plateau au nord de Juvigny et s'y installent en formation articulée face à l'est, le 2^e bataillon en tête. La matinée se passe en préparatifs d'attaque. Notre artillerie agit violemment sur les positions ennemies; nos avions sillonnent le ciel en grand nombre et à faible hauteur.

Vers midi, la canonnade devient plus intense; c'est un roulement formidable et continu qui indique que le moment de l'attaque est proche.

Enfin, à 14 heures, les petites colonnes du 2^e bataillon, largement espacées, commencent leur mouvement vers l'Est. Mais l'ennemi veille. Au moment où les zouaves atteignent la route de Béthune un violent barrage d'obus de tous calibres, fusants, explosifs et à gaz toxiques s'abat sur eux.

Nos pertes sont sensibles. Néanmoins la route est franchie, le bataillon peut gagner les emplacements qui lui ont été assignés devant le village de Terny-Sorny. La journée est déjà fort avancée ; aucune opération importante ne peut être entreprise. Le commandant Durand se contente de pousser jusqu'aux lisières Est du village de Terny, pendant que le 3^e bataillon porte sa tête à la route de Béthune et que le 1^{er} bataillon vient se placer à la tête du ravin d'Alsace, en soutien de la 1^{re} brigade menacée sur sa droite par un fléchissement des unités voisines. Dans la soirée la situation est rétablie et la nuit se passe sans autre action d'infanterie, les deux artilleries restant violemment aux prises. Nos positions souffrent cependant de ce bombardement intense. Les bataillons, inondés de gaz toxiques, doivent même se déplacer et chercher des positions moins exposées au tir ennemi. Les cas d'intoxication sont nombreux et graves. Le commandant Servais a été atteint un des premiers. Malgré ses douleurs il refuse d'abandonner son poste et conserve son commandement.

Le 3, le bataillon Durand reçoit, dans la matinée, l'ordre d'attaquer Sorny par le nord en liaison avec le 7^e tirailleurs. Le mouvement commence à midi, mais la marche d'approche est pénible. Le bombardement est d'une violence extrême. Le plateau est du reste exposé entièrement aux vues de l'ennemi qui peut ainsi diriger son tir avec précision et efficacité. Bientôt après tout le bataillon est sous le feu de nombreuses mitrailleuses qui défendent Sorny. Mais rien ne peut arrêter nos zouaves qui esquissent hardiment un mouvement enveloppant au nord du village. Là, l'activité des mitrailleuses redouble. Nos colonnes sont fauchées, impossible de progresser. On reste sur place cloué au sol, sans pouvoir bouger. La nuit seule délivre le bataillon de cette situation critique. Il va cependant encore une fois tenter d'enlever l'objectif assigné. Mais les ombres de la nuit protègent faiblement notre mouvement, qui se brise contre les défenses du village.

On renonce pour l'instant à toute nouvelle attaque ; le bataillon Durand est relevé par un bataillon de la Légion et reprend ses anciens emplacements le long de la route de Béthune.

La journée du 4 se passe dans l'inaction, une opération d'ensemble étant préparée pour le lendemain.

Mais, dans la matinée du 5 septembre, différents indices semblent révéler une diminution notable dans l'activité de

l'ennemi. Son artillerie répond faiblement à la nôtre. Les reconnaissances de la 1^{re} brigade ont pu s'aventurer sans encombre jusqu'à Sorny. Aussi l'opération projetée pour le 6 est-elle avancée de vingt-quatre heures. Le 8^e zouaves reçoit l'ordre de pousser sans délai vers Neuville-sur-Margival en liaison avec le 7^e tirailleurs au nord. Le mouvement commence aussitôt. Le 2^e bataillon est en première ligne. Mais si l'ennemi abandonne le plateau de Sorny, il a laissé de nombreux nids de mitrailleuses devant Neuville-sur-Margival afin de protéger sa retraite. Le 7^e tirailleurs, fortement éprouvé, appuie continuellement sur sa droite pour éviter les feux venant de la cote 169. Il nous entraîne



Dans le boyau des Singes.

ainsi dans son mouvement vers le sud hors de l'axe assigné au régiment. Le 3^e bataillon, qui vient de se placer à la droite du 2^e bataillon, se trouve de ce fait dans la zone d'action du 141^e régiment d'infanterie. Il en résulte une certaine confusion, mais pour l'instant d'autres soucis attirent l'attention du commandement. Cependant Neuville est enlevé et à l'est de ce village le bataillon Durand se trouve en contact avec l'ennemi dans le boyau des Singes; le bataillon Servais dispute avec âpreté à de nombreux groupes de combat allemands les lisières du village de Laffaux,

de concert avec le 141^e. Dans la soirée, les deux bataillons de tête, très éprouvés, doivent être relevés, le 2^e bataillon par le 1^{er}, et le 3^e par un bataillon de Légion.

Dès l'aube du 6, la lutte reprend âpre et sans merci. Le bataillon Jozerzau doit conquérir mètre par mètre le boyau de Tissèdre. A 10 h. 30, les 1^{re} et 2^e compagnies réussissent par un véritable tour de force à franchir sous le feu des mitrailleuses ennemies le ravin de Vauxaillon ; la 1^{re} compagnie prend pied dans le boyau des Vieux-Singes, la 2^e dans le boyau des Singes. On y progresse à la grenade. Les vigoureux combats soutenus par le 1^{er} bataillon ont placé les zouaves fortement en avant de leurs voisins. A gauche, les chasseurs sont arrêtés à la voie ferrée. A droite, la Légion est menacée à son tour d'un retour offensif de l'ennemi. Le commandant Servais, dont le bataillon est en



Ravin de Vauxaillon, près du tunnel.
(Août 1919.)

soutien, reçoit l'ordre de tenter un mouvement de débordement sur la droite. Cette audacieuse manœuvre réussit pleinement et à midi le 3^e bataillon s'installe solidement sur un talus au nord de Bessy, menaçant de ses mitrailleuses les retranchements occupés par l'ennemi. Dans les boyaux, c'est jusqu'à la nuit le combat sans trêve à la grenade. Les Allemands, résolus à nous disputer le terrain pied à pied, se défendent avec une farouche énergie. Leur artillerie de campagne et leurs minenwerfers arrosent nos lignes d'obus de tous calibres et de gaz toxiques.

Aussi notre avance rapide des journées précédentes fait-elle place à une progression lente et coûteuse. Le bilan

de chaque journée de combat se chiffre par un gain de terrain infime qui pourtant a exigé de nos unités de lourds sacrifices. Mais ces sacrifices ne sont pas consentis en vain. C'est la puissante ligne Hindenburg qui est l'enjeu de la bataille, système de défense formidablement organisé sur lequel l'ennemi a décidé de fixer le sort de ses armées chancelantes dans une dernière rencontre.

La journée du 7 se passe ainsi en combat de boyaux. A gauche, le 1^{er} bataillon progresse sûrement mais lentement dans le boyau des Singes et arrive ainsi à proximité de l'importante tranchée du Rossignol, qu'il ne parvient pas à atteindre. A droite, le 3^e bataillon s'empare de quelques éléments de tranchées mais ne peut pousser plus avant. Son chef, le commandant Servais, empoisonné par les gaz qu'il



Chef de Bⁿ SERVAIS

a respirés dans la journée du 2, est à bout. Depuis quatre jours il lutte contre d'horribles souffrances, se faisant porter en brancard pour suivre son bataillon. Mais que ne peut son indomptable énergie, sa haine farouche d'un ennemi barbare qui là-bas, près de la frontière, il y a quatre ans déjà, a mis à mort deux de ses plus proches parents. Depuis quatre jours il donne ses ordres, affaissé et brisé par la douleur, entre deux vomissements, mais trouvant toujours la force de crier à ses zouaves : « En avant ! ». Cette

fois, la souffrance a raison de sa volonté. Épuisé, il écrit à son chef de corps ces belles paroles : « Je suis à bout, voilà quatre jours que je n'ai pu manger, je suis incapable de me tenir debout, je me suis raidi jusqu'à présent, mais la fièvre m'a abattu avec des brûlures à la poitrine qui me font vomir à chaque instant. Je suis en rage ! Que faut-il faire ? J'aurais voulu tenir encore ce jour, mais je crains, s'il y a une marche quelconque à faire, de tomber aux premiers cents mètres. Je suis prêt à me faire porter en brancard pendant la progression. Je fais appel à vous, mon Colonel, c'est dur pour moi ». Evacué par ordre, l'héroïque commandant meurt deux jours après à l'ambulance à l'aube de la grande victoire qui allait lui rendre son foyer familial et assouvir sa ven-

geance. Tous les zouaves du 8^e qui survivent à la grande tourmente se rappelleront toujours cet héroïque officier qu'une première blessure, reçue en 1914, avait rendu terriblement boîteux et qui, pendant quatre ans, fut pour eux, sur tous les champs de bataille, le vivant symbole du devoir, de l'honneur et du patriotisme.

La journée du 8 septembre n'apporte pas d'importants changements à la situation. Nos incessantes tentatives ne peuvent cependant nous rendre maîtres de la tranchée du Rossignol. Le combat reprend le 9, au lever du jour. Cette fois, après une lutte violente, la tranchée du Rossignol est enlevée ; les bataillons Jozereau et Demelin (ancien bataillon Servais) font leur jonction. Nos prises sont importantes. La section de l'aspirant Unger, de la 9^e compagnie, se jette sur un nid de mitrailleuses, tue les servants à coups de baïonnette et de revolver, s'empare des 4 pièces et fait encore 18 prisonniers. D'autres groupes, entraînés par leur élan, progressent au-delà de la tranchée et réussissent à capturer de nombreux grenadiers ennemis malgré leur défense énergique.

A 10 h. 30, la tranchée du Rossignol est en notre possession sur une longueur de près de 1 kilomètre. Ces succès enthousiasment les zouaves. Des reconnaissances sont envoyées jusqu'à la tranchée de Lorient, mais accueillies par de violentes rafales de mitrailleuses, elles doivent se replier. L'ennemi n'a pourtant pas accepté sa défaite ; par cinq fois il contre-attaque nos nouvelles positions, mais il est chaque fois repoussé avec de lourdes pertes. La nuit seule amène un calme relatif sur le champ de bataille. On en profite pour relever le 1^{er} bataillon par le 2^e et, le 10 à l'aube, le combat recommence avec la même âpreté. Après des efforts inouïs, la section de l'aspirant Unger réussit à s'emparer d'un court segment de la tranchée de Lorient et s'y maintient malgré les efforts de l'ennemi. Quelques prisonniers restés entre nos mains laissent prévoir une forte contre-attaque pour les jours suivants. Le 11 et le 12 septembre se passent dans l'expectative. Les zouaves sont épuisés, mais leur héroïsme est plus fort que leur fatigue. Les bataillons, réduits à 250 fusils, sont groupés, la défense est organisée, le ravitaillement en munitions est complété.

Le 13, à l'aube, l'attaque allemande se produit sur l'ensemble de nos positions après une intense préparation d'artillerie. Le choc ennemi est violent et impétueux. A

notre gauche, le 67^e bataillon de chasseurs plie et évacue sa première ligne, découvrant le flanc gauche du bataillon Durand qui, à son tour, doit rétrograder. Les Boches arrivent ainsi à 200 mètres du P. C. du colonel. Mais la volonté des zouaves est inébranlable ; les contre-attaques du bataillon Durand, soutenu par le 1^{er} bataillon qui, sous le commandement du capitaine Arrestat, a traversé de nouveau le ravin de Vauxaillon malgré le bombardement intense, rejettent l'ennemi sur ses positions. Les zouaves, magnifiques d'entrain, le poursuivent sans répit et bientôt les derniers survivants des bataillons de Stosstrupp de la 5^e division de la Garde, qui viennent de mener l'attaque, refluent en désordre dans leur tranchée de départ. Ce large mouvement a rétabli intégralement notre front et celui du 67^e bataillon de chasseurs.

« Le soir, le 8^e zouaves qui, groupé autour de son colonel, a contenu le flot, trouve encore l'énergie suffisante pour reprendre entièrement son bien (1). »



Général BERTRAND

Le calme succède à l'orage : l'ennemi reste calme et passif. De notre côté tout est mis en œuvre pour l'opération qui doit être exécutée le lendemain sur le ravin d'Ailleval. Le lieutenant-colonel Cadiot, qui a pris le commandement du régiment à la place du colonel Lagarde, passé à la 2^e brigade (en remplacement du colonel Bertrand blessé au cours de la journée) active les préparatifs.

Le 14, suivant les ordres donnés, les vagues d'assaut des bataillons Durand et Demelin bondissent en avant. Mais l'ennemi est solidement établi sur ses positions garnies de nombreuses mitrailleuses. A notre gauche, la lutte prend rapidement l'allure de combats de boyaux. A droite, au contraire, la 9^e compagnie, commandée par le sous-lieutenant Ancel, enlève en quarante minutes son premier objectif et fait de nombreux prisonniers qu'elle renvoie en arrière sans escorte, faute d'effectif.

(1) *Pages de Gloire de la Division Marocaine.*

Mais cette inégale progression a creusé un trou entre les deux bataillons de tête ; l'ennemi en profite et y lance immédiatement des groupes de combat. Heureusement nos mitrailleuses veillent et rendent impossible toute avance ennemie. La lutte continue sans que nous puissions marquer une avance sensible. Les zouaves sont épuisés et décimés ; cependant, l'attaque est reprise le 15 au moment où la relève va se faire ! La compagnie Caffarel, dont le moral est exalté par la victoire et dont l'enthousiasme et l'énergie de son chef soutiennent encore les corps exténués, prend pied dans la tranchée du Balcon, s'empare d'un blockauss contenant 5 mitrailleuses après en avoir tué tous les défenseurs et se laisse ensuite relever. C'est la dernière action du régiment, il a gagné sa 7^e palme. La relève a lieu dans des conditions pénibles, au cours de la nuit du 15 au 16, et les bataillons gagnent le ravin de Juvigny où l'artillerie lourde ennemie essaie encore de troubler son repos.

Ainsi se termine cette brillante opération au cours de laquelle le 8^e zouaves a enfoncé le front allemand sur une profondeur de 7 kilomètres, capturé de nombreux prisonniers et s'est emparé d'un important matériel de guerre.

Après cinq jours de marche d'approche sous le feu de l'artillerie et dix jours d'âpre combat, il a réussi à prendre pied dans la 3^e ligne Hindenburg qui, fortement ébranlée, va bientôt céder définitivement. La fin de la résistance allemande est proche. La victoire déploie toutes grandes, sur l'Armée française, ses ailes étincelantes.





Remise de la Fourragère rouge par le Général DE CASTELNAU
au Drapeau du 8^e Zouaves.

L'ARMISTICE



*The Lily proudly raised her head ;
« My France is free once more ! » so he said,
Free from dark and blood-smirched gloom !
Lord let me gladden !
Let me bloom !*

*La fleur de lys, orgueilleusement, levait la tête ;
« Ma France est libre de nouveau ! » disait-elle,
Libre de la ténébreuse et sanglante tristesse.
Le Hun sans pitié a subi sa condamnation.
Seigneur, faites-moi être en joie !
Faites-moi fleurir ! »*

(Vers d'un caporal Américain,
traduits par Richepin.)

ERBEVILLERS (Octobre-Novembre 1918).

UN long repos serait nécessaire au régiment, dont les unités épuisées sont réduites à des effectifs squelettiques. Mais le temps n'est plus aux longs mois passés en arrière du front. Il faut faire vite et ne pas laisser de répit à l'ennemi : chaque jour, il abandonne un morceau de la proie qu'il tient dans ses serres depuis de si longues années.

Le 20 septembre, après un séjour de vingt-quatre heures à Resson-le-Long, le 8^e zouaves gagne à pied Vainfroy et, le 21, il cantonne à Germilly-Lévêque.

Le 24, embarquement à Ligny-sur-Ourcq et, après un voyage d'une journée, débarquement à Einvaux. De là, les bataillons gagnent Clayeures où ils restent jusqu'au 11 octobre. Le 30 octobre, le régiment reçoit officiellement des mains du général de Castelnau, commandant le G. A. E., la fourragère rouge qu'il a conquise le 18 juillet.

Mais de grands événements sont en perspective : une formidable offensive est en préparation en Lorraine et en Alsace. La Division Marocaine ne doit pas faillir à ses traditions. Aussi le 12, le régiment reçoit-il l'ordre de départ. Le 8^e zouaves gagne par étapes Réméréville et de là monte, dans la nuit du 13, occuper le secteur d'Erbevillers en remplacement des troupes de la 161^e D. I.

En ligne tout est calme, la canonnade y est faible et intermittente. C'est à peine la guerre. Mais ce calme est précurseur d'un terrible orage. Les premières journées de novembre nous rapprochent de la grande offensive qui doit donner le dernier coup à la puissance de l'armée allemande.

Tout est prêt pour l'attaque. Elle doit se déclencher le 13 novembre, mais l'Allemand, rusé, préfère accepter toutes nos conditions d'armistice que d'affronter le choc définitif de nos armées. Le 11 novembre, à 5 heures du matin, il capitule honteusement comme il avait honteusement fait la guerre.

« C'est bon pour les Français de se battre pour l'honneur ; l'Allemand se bat pour le profit. La grosse affaire de 1914, décidément a fait faillite, il faut au moins sauver l'Allemagne de la redoutable invasion... Ces hommes ont été de grands criminels, mais en ne cherchant pas à faire front à la fortune adverse, ils vont déshonorer leur crime (1). »

La nouvelle de l'armistice surprend le 8^e zouaves au moment où, baïonnette au canon, le bataillon Demelin avait franchi la Loutre dans le brouillard et allait de nouveau se ruer sur l'ennemi. Une joie immense mais calme emplit le cœur de nos vaillants guerriers, tandis que de l'autre côté les « Feldgrauen » saluent la lâcheté de leurs chefs en illuminant le ciel d'un éclatant feu d'artifice composé de toutes les fusées de leur secteur.

(1) LOUIS MADELIN. — *Le Chemin de la Victoire.*

*Et de nouveau dans l'air, après tant de souffrances,
Par la Victoire consacré,
Vous ferez retentir vos joyeux Lætare,
Clochers vaillants, clochers de France.*

(G. LAFENESTRE, *Les Clochers de France.*)

VERS LE RHIN



*« Ce Rhin, dont nous avons poursuivi la conquête pendant toute la période de la Monarchie, pendant la Révolution, ce Rhin que nous avons atteint à différentes reprises... aujourd'hui nous y sommes...
« Plaise à Dieu que nos poilus y montent la garde jusqu'à la fin des temps. »*

Général MALLETERRE.

PAR LA LORRAINE VERS LE RHIN

(Décembre 1918).

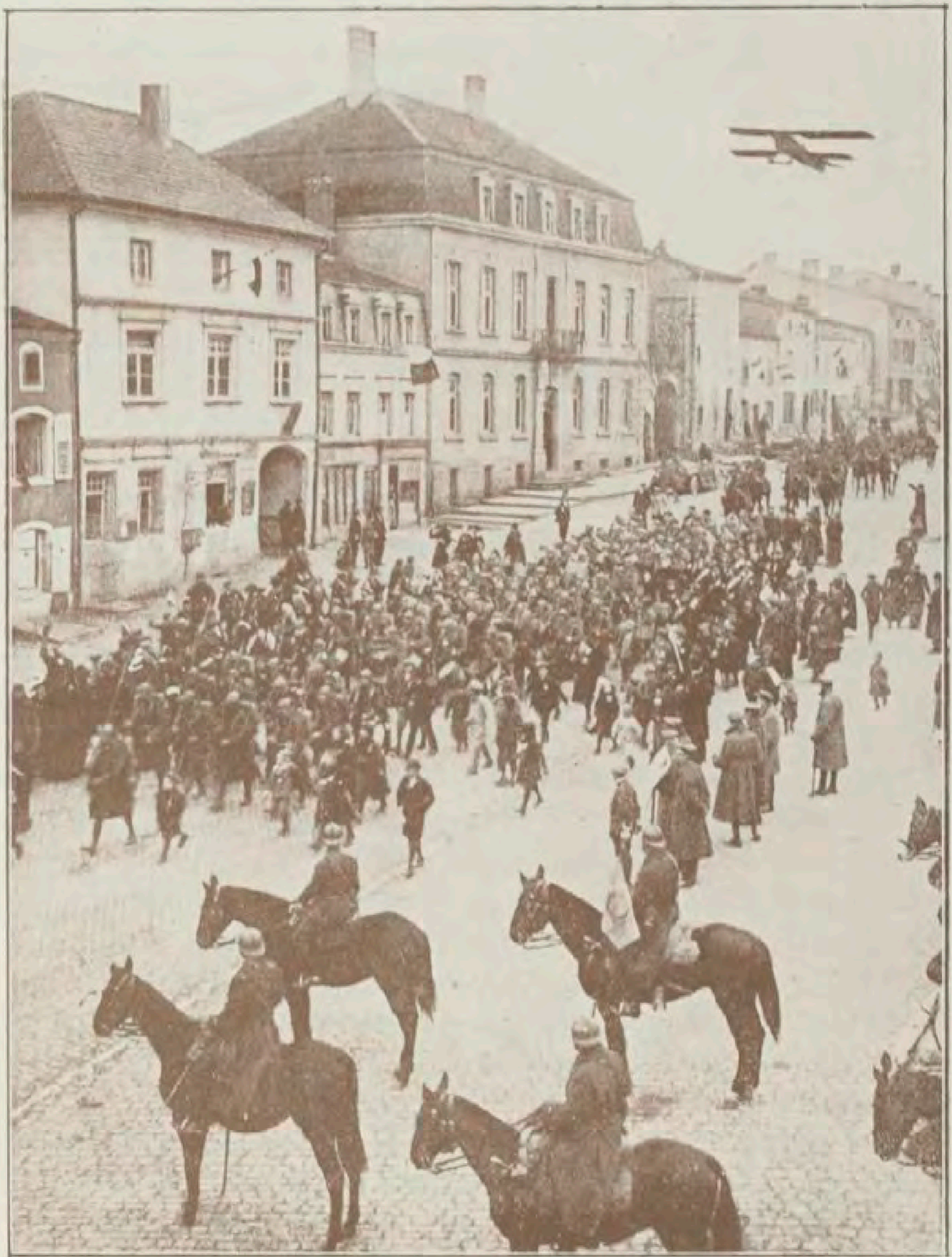


'EST l'apothéose lumineuse après quatre années de tristesse, de sacrifices et de deuils. L'arme à la bretelle, l'armée française suit le flot allemand dont la formidable marée, après avoir pendant cinquante-deux mois battu les collines de l'Île-de-France, regagne lentement les sombres rivages de la Germanie vaincue.

Nos troupes victorieuses commencent, le 17, leur mouvement en avant. A la pointe du jour, la Division Marocaine franchit l'ancienne frontière à Moncel. Le 8^e zouaves est en avant-garde. Songeurs, les hommes marchent silencieusement, profondément émus de fouler cette terre sacrée de Lorraine qui, depuis quarante-huit ans, attend sa délivrance; sur le visage de leurs chefs se lit la joie immense de conduire leurs magnifiques soldats sur la voie triomphale après tant de durs et sanglants efforts.

Le spectacle est impressionnant. Sur la route, voici quelques prisonniers français et anglais en haillons qui, évadés du camp de Landau, marchent depuis trois jours l'estomac vide, les membres transis de froid. Puis brusquement, à un tournant du chemin, voici une automobile surmontée d'un drapeau blanc contenant quatre officiers supérieurs allemands chargés de la remise de leur matériel de guerre. Plus loin, une nuée de gamins venus des villages environnants avancent en criant « Vive la France » et en brandissant de petits drapeaux tricolores.

On approche de Château-Salins. Des ordres brefs parcourent la colonne. La tenue est rectifiée. Impeccablement alignés, la tête fièrement dressée, les zouaves, que précède le général Daugan, commandant la division et son état-major, font irruption sur la place de l'église de la petite



Château-Salins.

ville au milieu des acclamations enthousiastes des habitants. Les cloches sonnent à toute volée, les drapeaux tricolores surgissent de toutes les fenêtres.

« Le général s'est arrêté en avant de la place de l'Hôtel-de-Ville que parent des tilleuls, défeuillés par

l'automne. Le 8^e zouaves, la fourragère rouge à l'épaule, défile devant lui aux accents entraînants de sa musique massée de l'autre côté de la rue. Ah ! la magnifique, l'impressionnante troupe !...

« Le bourdon vibre toujours dans l'air vif. Les avions de la Marocaine, reconnaissables à leur croissant, ronflent dans l'air, si bas, qu'à tout instant on tremble pour le coq du clocher.

« Chaque fanion qui passe, chaque chef de bataillon, chaque chef de section, soulève une reprise d'acclamations... » (Récit de M. Gustave Babin dans *l'Illustration* du 30 novembre 1918).

Et la marche triomphale à travers la Lorraine continue les jours suivants sur les talons des arrières-gardes allemandes. A Insming, « toutes les maisons étaient parées de drapeaux, de fanions, de vieilles gravures françaises, de statuettes de Napoléon ; d'un bout à l'autre du village, des centaines de jeunes filles en costume lorrain escortaient les soldats, tendant vers eux leurs bras dans un geste adorable, jetant leur cœur avec des baisers, ce pendant que les vieux, qui avaient revêtu leurs costumes des grands jours et arboraient fièrement les médailles françaises, sur le pas de leur porte, ne savaient que pleurer...

« Comment ne pas raconter la touchante supercherie de Sarralbe, qui, pour hâter l'arrivée de nos troupes, simula un pillage et envoya d'urgence à Dieuze un émissaire réclamer du secours ?

« L'entrée du 3^e bataillon, à la nuit, fut du délire.

« Sur la route, jusqu'à deux kilomètres au-delà de la ville, la foule se pressait : 2.000, 3.000 personnes, peut-être plus. Et cette foule se mêlait aux uniformes kaki ; chacun voulait toucher de sa main un soldat français pour s'assurer qu'il ne faisait pas un rêve, que c'était une douce réalité.

« Et soudain des torches s'allument, des centaines, enlevées à un parc du génie allemand, et ce fut à travers les rues de la ville un défilé féerique, inoubliable, de Lorrains et de zouaves mêlés (1). »

« Heures merveilleuses !

« Tandis que j'essayais de traduire en mots ces gestes délirants, je sentais, pour la première fois peut-être à ce degré, l'infirmité des phrases, quand les âmes ont dépassé

(1) Pages de Gloire de la Division Marocaine.

la mesure humaine, moment sublime où s'élevaient vers le ciel d'un bleu miraculeux les hymnes d'actions de grâces, les *Nunc Dimittis*, les *Te Deum*, les *Magnificat*, tandis qu'à travers notre terre rédimée d'Alsace et de Lorraine roulaient comme un tonnerre les accents tout à la fois vengeurs et libérateurs de la *Marseillaise*. » (1)



Château-Salins.

Mais bientôt le spectacle change. Dans la journée du 1^{er} décembre, le 8^e zouaves défile dans les rues de Deux-Ponts en territoire allemand. Un silence de mort plane sur la ville. Les habitants jettent des regards étonnés et curieux sur les colonnes kaki, qui, baïonnette au canon, martellent, de leur pas cadencé léger et fier, le pavé de la place du Duc. Or, cette place porte une statue, non celle d'un enfant du pays, mais bien l'inévitable statue de Bismark rencontrée en toute ville allemande qui connaît ses devoirs. Robuste et dominateur, le dos tourné à la France et le regard fixé vers Berlin (sage conseil donné aux habitants du Palatinat !) le chancelier de fer affirme la volonté, la vigueur et la gloire de la Prusse.

Et voici que par une réplique bizarre, devant lui commence notre marche sur le Rhin à travers le Palatinat !

(1) LOUIS MADELIN. — *Le Chemin de la Victoire*.



A CHATEAU-SALINS

(17 novembre 1918)

Trichromie Demoulin

Le 5 décembre on est à Landstul, d'où s'enfuyait le 9 février 1793, au grand trot de ses superbes chevaux gris, Charles II prévenu de l'arrivée des cavaliers français; le 7, à Kaiserslautern. Enfin, le 9 décembre, le 8^e zouaves atteint les faubourgs de Ludwigshafen sur le Rhin, dernière étape de sa glorieuse avance.

Il va rester là sur les rives du grand fleuve aux flots tranquilles pendant les nombreuses semaines qui précèdent la signature de la paix, sentinelle avancée de la France sur la nouvelle frontière. Terminant ainsi dans le triomphe sa magnifique épopée de cinq années, des plaines ensoleillées du Moghreb aux confins brumeux de l'antique Germanie.



Le Rhin à Ludwigshafen.

A l'heure où auraient pu se déchaîner les colères accumulées, légitimes, où les haines et les rancœurs si longtemps comprimées auraient pu se faire jour contre le Boche, le régiment, comprenant que la France, plus que jamais, est chargée de maintenir dans le monde le culte de l'idéal, du désintéressement, de la moralité supérieure et comprenant ce que la Patrie attendait de lui dans la région rhénane, méritait cet éloge de l'ennemi même :

« Abschiedsgruss

« Beim Scheiden der besatzungstruppen des 8^e zouaven régiment kann ich nicht unterlassen den herrn Offiziere wie Uoffz und Mannschaften meinem öffentlichen Dank aus zusprechen für Ihr richtiges Entgegenkommen und musterhaftes Betragen und halfen uns dadurch unser schweres Los zu erleichtern.

« Ludwigshafen-Mundenheim, den 15 juni 1919

« G. B. Quartiergerber. »

« Au moment du départ des troupes d'occupation du 8^e régiment de marche de zouaves, je ne puis m'empêcher d'exprimer mes remerciements publics à MM. les Officiers, Sous-Officiers et Soldats, pour leur manière d'être correcte à notre égard et pour leur conduite exemplaire. Ils nous ont allégé par là notre sort si terrible à supporter.

« Ludwigshafen-Mundenheim, le 15 juin 1919

« G. B. le répartiteur du cantonnement. »



LE DRAPEAU
(Ludwigshafen-Mundenheim)



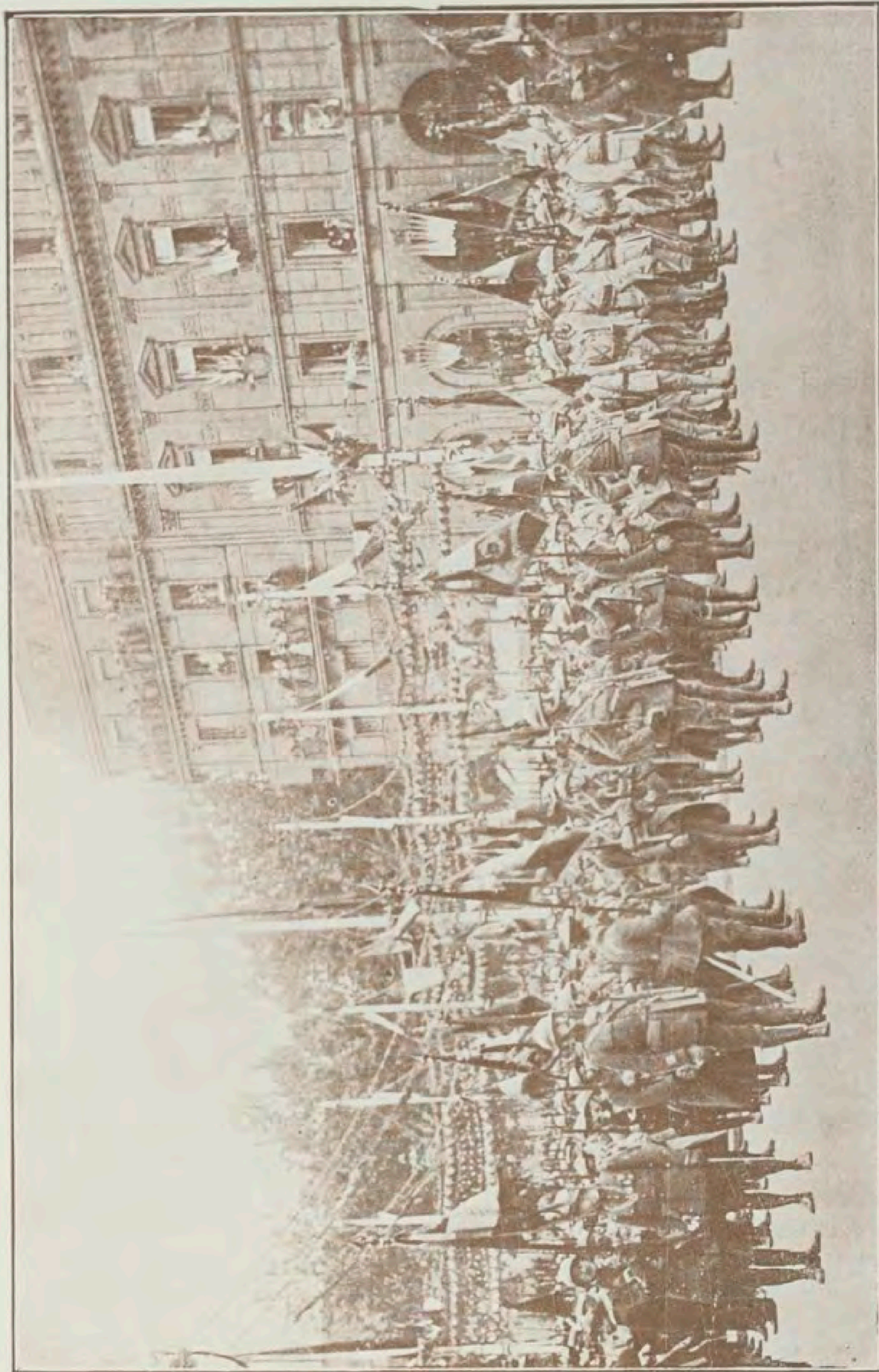
(D'après l'eau-forte de Demars)

*Dans nos songes visionnaires,
Nous vous voyons, ô nos guerriers!
Marcher joyeux dans les tonnerres,
Courir sanglants dans les lauriers.*

*Dans la fumée et la poussière,
Disparaître en noirs tourbillons,
Puis, tout à coup, dans la lumière,
Surgir, radieux bataillons,*

*Et passer, légion sacrée
Que les peuples venaient bénir
Sous la haute porte azurée
De l'éblouissant avenir.*

Victor Hugo.



Cliche L'Hoste - Paris.

13 juillet 1919. — Les Drapeaux à fourragères rouges sur la Place de l'Hôtel-de-Ville.
Le Drapeau du 8^e Zouaves vient de recevoir la Légion d'Honneur.

LA DÉCORATION DU DRAPEAU DU 8^e ZOUAVES

(13 Juillet 1919)



LE DÉFILÉ sous L'ARC DE TRIOMPHE

(14 Juillet 1919)



LE 30 juin 1918, le 4^e tirailleurs avait quitté la Division Marocaine. Le 25 mars, la Légion étrangère partait elle aussi. A son tour, le 15 juin 1919, le 8^e zouaves reçoit l'ordre de rejoindre la terre d'Afrique, son berceau.

Quelle tristesse pour lui de saluer pour la dernière fois le fanion de la Division Marocaine, qui lui avait montré pendant quatre ans le chemin de la Victoire! Quelle tristesse aussi de quitter ses camarades du 7^e tirailleurs, de l'artillerie, du génie avec lesquels il avait combattu si longtemps et le chef, dont la bonté essayait d'atténuer le chagrin des zouaves en leur disant, à sa revue d'adieux :

« On ne saurait plus rien ajouter à leur gloire.

« Le 8^e zouaves peut partir la tête haute, fier de cette belle fourragère qu'il a teintée de son sang.

« Qu'il ne s'inquiète pas du sort que l'avenir lui réserve.

« Il est assuré de vivre éternellement dans l'histoire héroïque de notre grande France et aussi.. dans nos cœurs! »

(Ordre général n^o 12 de la D. M.) (1)

Avant d'embarquer pour Oran, sa garnison définitive, le 8^e zouaves allait recevoir les deux plus belles récompenses qu'il eût jamais pu rêver.

Le 13 juillet, sur la place de l'Hotel-de-Ville de Paris, son drapeau recevait, des mains du Président de la Répu-

(1) Voir aux ordres, page 188.

blique, la Croix de Chevalier de la Légion d'honneur. Qui de nous se jour-là n'a évoqué ceux qui sont tombés sous ses plis et qui par là l'ont rendu cent fois plus glorieux. Leur dévouement, leur héroïsme, leur sacrifice ne resplendissent-ils pas dans le motif accompagnant cet honneur insigne :

« Régiment superbe d'héroïsme et de vaillance qui, pendant quatre ans de guerre, sans jamais faiblir, a dressé devant l'envahisseur la foi sacrée d'une troupe qui sait mourir pour la défense de son sol.

« Entré le 28 août 1914 en contact avec l'ennemi, il manœuvre en retraite sans faiblir jusqu'au 8 septembre, où les zouaves s'arrêtent et font face. Au château de Mondement et dans les Marais de Saint-Gond, ils battent la Garde Prussienne.

« Beaux de dévouement, de courage et de sacrifice, ils dressent dans la boue de Belgique, à Bœsinghe et à Nieupoort, le mur inébranlable de leurs poitrines. Le 9 mai, le 16 juin et le 25 septembre 1915, sous les ordres du lieutenant-colonel Modelon, ils se lancent à l'attaque de la crête de Vimy et de la butte de Souain. Le 9 juillet 1916, ils se sacrifient et meurent sur les fils de fers de Barleux.

« Puis, sous les ordres du lieutenant-colonel Lagarde, ils s'emparent, le 17 avril 1917, du Mont-sans-Nom, réputé imprenable. Le 20 août, ils éloignent à jamais le Boche de Verdun, la citadelle inviolée.

« L'année 1918 les trouve prêts encore à toutes les audaces et à tous les sacrifices; le 26 avril, ils attaquent à Villers-Bretonneux et barrent la route d'Amiens. Les 29 et 30 mai, alors que menaçant et terrible monte le flot ennemi, ils accourent, se sacrifient héroïquement pour défendre la route de Soissons à Paris. Ils sont encore debout le 18 juillet, pour pousser de l'avant et chasser l'ennemi de Chaudun et de Charentigny. Et c'est en vain que, du 28 août au 15 septembre, l'ennemi essaiera de s'accrocher aux falaises de l'Aisne, de tenir Neuville-sous-Margival et le ravin de Vauxaillon; la fougue impétueuse de ceux qui par sept fois déjà, les ont vaincus, commencera leur défaite. »

Le lendemain 14 juillet, précédant sa compagnie d'honneur qui le suit comme en extase, le drapeau décoré défile sous l'Arc de Triomphe où viennent de passer les soldats de toutes les nations qui sont venus combattre à nos côtés.

En passant sous cette voûte incomparable, les zouaves semblent avoir la vision de toute la France héroïque,

entendre les bruissements d'ailes des héros planant au-dessus d'eux, voir sortir toutes les voix du passé de toutes ces épitaphes, de tous ces noms glorieux de batailles inscrites sur la pierre, ouvrir enfin au peuple de France qui les acclame et s'incline devant leur drapeau,

*La haute porte azurée
De l'éblouissant avenir*



Avec eux défilent nos morts. « Leur légion entourait les vivants. Ils triomphaient près d'eux, plus qu'eux, ils devaient triompher. C'est leur mort qui nous a permis, surmontant tous les obstacles, bravant toutes les épreuves, vainquant toutes les douleurs, de parcourir jusqu'à son but suprême le chemin de la victoire. C'est pour que leur mort ne fût pas inutile que la nation a entendu ne déposer les armes que victorieuse. C'est encore pour que leur sacrifice ne reste pas vain que nous entendons aujourd'hui fermement que ce chemin de la victoire, nous ayant conduits à une gloire immortelle, nous mène à une paix féconde. » (1)

Le 18 juillet, le 8^e zouaves de marche embarquait à Marseille; le 20, il débarquait à Oran, reçu avec enthousiasme par la population.

Le 1^{er} janvier 1920, digne récompense de ses exploits pendant la grande guerre, le commandement lui épargnait la douleur d'être dissous et le maintenait comme nouveau régiment de zouaves affecté à la province d'Oran.

(1) LOUIS MADELIN. — *Le Chemin de la Victoire.*

Quoique né d'hier, n'avait-il pas su en effet, au cours de ces cinq années d'existence, égaler en héroïsme ses glorieux aînés. Ses brillantes qualités militaires, son esprit de discipline, de camaraderie, sa belle tenue, n'en avaient-ils pas fait « le régiment sans peur et sans reproche » (1).

(1) Ordre du régiment N° 854 du 31-12-1919.



CITATIONS OBTENUES

PAR LA

DIVISION MAROCAINE



Ordre Général N^o 11, du 22 Septembre 1914, de la IX^e Armée.

« Le général commandant la 9^e armée cite à l'ordre de l'armée la 1^{re} division du Maroc, commandée par le général Humbert, pour la vaillance, l'énergie, la ténacité dont elle a fait preuve aux combats de la Fosse-à-l'Eau, le 28 août, et dans les journées des 6, 7, 8 et 9 septembre à Mondement, Mongivroux, Saint-Prix.

« Les résultats obtenus, comme aussi les pertes cruelles mais glorieuses qu'elle a subies, en témoignent. Tous, zouaves, coloniaux, tirailleurs indigènes, ont fait d'une façon admirable leur devoir.

« Signé : Foch. »

Ordre Général N^o 38, du 10 Mai 1915, du G. Q. G.

« Le Général commandant en chef le groupe des armées de l'Est cite, à l'ordre des armées, le 33^e corps d'armée, comprenant les 70^e, 77^e divisions et la Division Marocaine pour avoir, sous la conduite énergique de son chef, le général Pétain, fait preuve, au cours de son attaque du 9 mai, d'une vigueur et d'un entrain remarquables, qui lui ont permis de gagner d'une haleine plus de trois kilomètres, de prendre à l'ennemi 25 mitrailleuses, 6 canons et de faire 2.000 prisonniers.

« Signé : JOFFRE. »

Ordre Général N^o 1, du 25 Octobre 1915, du Groupe des Armées du Centre.

« Le général de Castelnau, commandant le groupe des armées du Centre, cite à l'ordre des armées : le 2^e corps d'armée colonial qui, comprenant les 10^e et 15^e divisions coloniales et la division métropolitaine du Maroc, a, le 25 septembre, sous l'impulsion énergique du général Blondlat, enlevé dans un vigoureux assaut la première position ennemie puissamment organisée et, par certains de ses éléments (division Marchand), atteint d'un seul bond la deuxième position allemande. A complété son succès dans la journée du 26, rejetant partout l'ennemi au-delà de sa deuxième position, faisant plus de 4.000 prisonniers, enlevant 25 canons, 60 mitrailleuses et recueillant un butin considérable.

« Signé : DE CASTELNAU. »

CITATIONS OBTENUES

PAR LE 8^e ZOUAVES



A L'ORDRE DE L'ARMÉE



1^{re} citation, 8 Septembre 1915, de la X^e Armée.

« Le 16 juin, sous les ordres du lieutenant-colonel Modelon, a brillamment enlevé à la baïonnette quatre lignes de tranchées allemandes et s'y est maintenu, malgré les violentes contre-attaques de l'ennemi, sous un feu intense de l'artillerie et de mitrailleuses. Alerté dans son cantonnement de repos, pour reprendre ces mêmes tranchées perdues, s'en est de nouveau emparé le 22 juin par une charge à la baïonnette menée avec un élan remarquable. »

2^e citation, 30 Janvier 1916, de la IV^e Armée.

« Le 25 septembre 1915, sous les ordres du colonel Modelon, a brillamment enlevé plusieurs lignes de tranchées allemandes et poursuivi énergiquement l'ennemi jusqu'à l'objectif indiqué. A pris à la baïonnette une batterie allemande. S'est emparé de nombreuses mitrailleuses et fait un gros butin. S'est ensuite organisé et maintenu dans un secteur des plus délicats, fournissant pendant trois semaines un effort exceptionnel avec un entrain et une bonne humeur remarquables. »

3^e citation, 7 Mai 1917, de la IV^e Armée.

« Sous les ordres du lieutenant-colonel Lagarde a enlevé, le 17 avril 1917, avec un élan merveilleux une série de hauteurs puissamment fortifiées. A ainsi atteint d'un seul élan l'objectif qui lui avait été fixé, faisant plus de 500 prisonniers et s'emparant de 6 canons et d'un matériel considérable (mitrailleuses, minenwerfer de divers calibres). Le 19 avril 1917, a arrêté net une puissante contre-attaque ennemie, faisant 75 prisonniers, s'emparant de 6 mitrailleuses et d'un canon de 150. Le 20 avril, malgré un bombardement d'une extrême violence, a brisé une nouvelle attaque ennemie menée par deux régiments, a progressé à la suite de cette attaque, faisant des prisonniers et s'emparant de 3 canons de 105. Pendant cinq jours, les zouaves du 8^e, et en particulier le 2^e bataillon sous l'énergique impulsion du commandant Durand, n'ont cessé de faire preuve d'une initiative individuelle et d'un moral qui ont fait l'admiration de tous. »

4^e citation, 20 Septembre 1917, de la II^e Armée.

« Véritable régiment d'attaque, aussi remarquable par son superbe moral que par son parfait entraînement. Vient encore, le 20 août 1917, sous les ordres du lieutenant-colonel Lagarde, de faire preuve de ses hautes qualités manœuvrières en enlevant, sur une profondeur de trois kilomètres, une série d'organisations importantes. Marchant aussitôt de l'avant, les reconnaissances du 8^e zouaves, vigoureusement commandées et faisant preuve de l'ardeur traditionnelle de leur régiment, ont pénétré dans des batteries ennemies où un matériel considérable a été détruit, puis constatant au-delà de leur objectif la présence de batteries en action, ont poussé jusqu'à elles à travers notre propre barrage et ont détruit les défenseurs et le matériel malgré une énergique résistance de l'adversaire. A capturé 360 prisonniers, 10 mitrailleuses, 76 minenwerfer et fait sauter 7 canons. »

5^e citation, 20 Septembre 1918, de la X^e Armée.

« Après avoir, dans la Somme, en avril 1918, mené avec abnégation une lutte très dure, à peine reconstitué, enlevé de ses cantonnements de repos, jeté dans la mêlée, en quelques heures a, sous les ordres du lieutenant-colonel Lagarde, pendant les journées des 29 et 30 mai 1918, opposé aux masses allemandes un mur inébranlable et, par les heureuses dispositions de son chef, par la valeur et l'esprit de sacrifice déployés par chacun, a largement contribué à enrayer l'avance ennemie. »

6^e citation, 13 Octobre 1918, de la X^e Armée.

« Magnifique régiment, confiant dans sa force, fier de son passé et sûr de la victoire. Le 18 juillet 1918, sous les ordres du commandant Callais, après une marche d'approche d'une longueur égale, s'est enfoncé de quatre kilomètres dans les lignes allemandes, balayant dans son élan impétueux toutes les résistances que lui opposait un ennemi acharné. Arrivé à l'objectif normal qui lui était assigné, a essayé deux fois dans la même journée de le dépasser. A réussi, le 19, dans un élan irrésistible, à progresser encore, portant ainsi son avance totale à 11 kilomètres. Le 20 juillet, a opposé aux violentes contre-attaques de l'ennemi l'énergie farouche d'une troupe décidée à la victoire et au sacrifice et conservé intégralement les positions conquises. A capturé 20 canons, plusieurs centaines de prisonniers, un nombre considérable de mitrailleuses lourdes et légères et de minenwerfer. »

7^e citation, 27 Octobre 1918, de la X^e Armée.

« Fidèle à son passé d'héroïsme et de gloire, vient encore, pendant dix-huit jours de bataille acharnée, de prouver sa valeur. Sous les ordres du lieutenant-colonel Lagarde il entre, le 2 septembre 1918, au contact de l'ennemi qu'il presse et harcèle le 3 et le 4. Le 5, il voit la récompense de sa ténacité et talonnant, dans une ardente poursuite, les arrière-gardes en retraite, s'empare du village de Neuville-sur-Margival et progresse de plus de cinq kilomètres. Heurté, le 6, aux retranchements de la

ligne Hindenburg, il les martèle pendant sept jours, avançant pas à pas dans une lutte sans merci. Le 13, violemment contre-attaqué, il oppose à la ruée ennemie le mur inébranlable de sa bravoure. Les 14 et 15, attaque à nouveau, sous les ordres du lieutenant-colonel Cadiot, et progresse encore. A réalisé une avance totale de plus de sept kilomètres, capturé des prisonniers et un matériel considérable. »



A L'ORDRE DE LA DIVISION



Ordre Général N° 469 du 27 Octobre 1915.

Le Général Codet, commandant la Division Marocaine, cite à l'Ordre des Troupes de la Division :

Le 8^e régiment de marche de zouaves.

« A remarquablement organisé, sous la direction du lieutenant-colonel Modelon, un secteur des plus délicats, fournissant pendant trois semaines sans aucun repos et sous un bombardement constant un effort exceptionnel. N'a cessé de montrer un entrain et une bonne humeur de tous les instants et de faire preuve d'un bon esprit, d'une endurance et d'un mépris du danger au-dessus de tout éloge.

« Signé : CODET. »



CITATIONS OBTENUES PAR LES BATAILLONS



BATAILLON RANDIER (3^e BATAILLON)

Ordre de la Brigade N^o 22, du 2 Juillet 1915.

« A fait preuve d'un entrain superbe en enlevant, le 16 juin, à la baïonnette, sous les ordres du commandant Randier, quatre lignes successives de tranchées allemandes, s'y est énergiquement maintenu malgré de nombreuses contre-attaques et un bombardement violent. »

BATAILLON BOUE (1^{er} BATAILLON)

Ordre de la Brigade N^o 22, du 2 Juillet 1915.

« Même citation, même motif. »

LE 3^e BATAILLON

DU 8^e RÉGIMENT DE MARCHÉ DE ZOUAVES

Ordre de la IV^e Armée N^o 478, du 30 Janvier 1916.

« Sous les ordres du commandant Randier, s'est élancé, le 25 septembre 1915, avec son impétuosité ordinaire, à l'assaut de très forts retranchements ennemis. S'est emparé de trois lignes de tranchées successives, en faisant de très nombreux prisonniers et un butin considérable (mitrailleuses, munitions et un matériel du génie). »

LE 4^e BATAILLON

DU 8^e RÉGIMENT DE MARCHÉ DE ZOUAVES

Ordre du Régiment N^o 691, du 13 Janvier 1919.

« Après avoir, pendant deux ans de guerre, contribué par sa vaillance et son héroïsme à la gloire du 8^e zouaves, a, le 9 juillet 1916, sous les ordres du commandant Duprat de la Roquette, donné un superbe exemple de dévouement et de sacrifice.

« Officiers, sous-officiers, caporaux et zouaves du 4^e bataillon, chargés d'attaquer le Boche sur la position fortement organisée de Barleux, se sont élancés à l'assaut avec leur traditionnelle ardeur. Sont tombés glorieusement pour la France, dans les réseaux de fil de fer ennemis dissimulés dans les avoines et les blés. »

LE 2^e BATAILLON
DU 8^e RÉGIMENT DE MARCHE DE ZOUAVES

Ordre de la IV^e Armée, du 7 Mai 1917.

« Pendant cinq jours, les zouaves du 8^e et en particulier le 2^e bataillon, sous l'énergique impulsion du commandant Durand, n'ont cessé de faire preuve d'une initiative individuelle et d'un moral qui ont fait l'admiration de tous. »



CITATIONS OBTENUES

PAR LES
COMPAGNIES ET SECTIONS



LA SECTION DE MITRAILLEUSES DU BATAILLON RANDIER

Ordre Général N° 191 du 4 Novembre 1914.

« Le général Blondlat, commandant la Division du Maroc, cite à l'ordre de la division la section de mitrailleuses du bataillon Randier.

« Pour s'être particulièrement distinguée, sous le commandement énergique de son chef, le sergent Leydet, le 29 octobre, au nord de Sillery, en restant dans sa tranchée avec une impassibilité remarquable au moment où de gros projectiles allemands de 420 venaient de la faire effondrer, tuant 4 hommes et blessant 2 autres. »

LA 7^e COMPAGNIE DU 8^e ZOUAVES

Capitaine MUGNIER, commandant le détachement

ET

LA 5^e COMPAGNIE

Lieutenant ARRESTAT, commandant la Compagnie

Ordre de la Brigade du 2 Juillet 1915 N° 23.

« Alertés en pleine réorganisation pour venir reprendre les tranchées envahies par les Allemands, ont magnifiquement enlevé ces tranchées à la baïonnette et provoqué par leur superbe attitude les applaudissements de toutes les troupes voisines. »

LA 8^e COMPAGNIE DU 8^e ZOUAVES

Lieutenant TREYSSAC, commandant la Compagnie

Ordre du Régiment N° 222 du 27 Octobre 1915.

« Le 6 octobre, sous le commandement du lieutenant Treyssac, s'est élancée à l'attaque du coin de la tranchée de Lubeck flanquée par deux mitrailleuses et un canon de marine sous blockhaus ; s'en est emparée, s'y est maintenue malgré des pertes très sévères. N'est revenue dans la tranchée qu'après en avoir reçu l'ordre, l'attaque du régiment voisin n'ayant pas réussi. »

LA 1^{re} COMPAGNIE DE MITRAILLEUSES

Ordre du Régiment N^o 393 du 28 Décembre 1916.

« A, dans les journées des 20 et 21 décembre 1916, sous un bombardement exceptionnellement violent d'obus de gros calibres et de minen spéciaux, fait l'admiration de tous. A eu une grande partie de son effectif intoxiqué; a contribué dans la plus large mesure à l'inviolabilité du front fortement menacé par l'ennemi. »

LE SERVICE MÉDICAL DU 1^{er} BATAILLON DU 8^e ZOUAVES

Ordre du Régiment N^o 393 du 28 Décembre 1916.

« S'est dépensé sans compter pour assurer l'évacuation des hommes intoxiqués dans une sape par un bombardement d'obus spéciaux. Le médecin et plusieurs brancardiers, bien que fortement incommodés, ont continué les soins et les évacuations dans des conditions particulièrement périlleuses, les tranchées et les boyaux ayant été nivelés par le bombardement. »

LE SERVICE TÉLÉPHONIQUE RATTACHÉ AU 3^e BATAILLON DU 8^e RÉGIMENT DE MARCHÉ DE ZOUAVES

Ordre du Régiment N^o 393 du 28 Décembre 1916.

« A montré, dans la journée du 20 décembre 1916, sous un bombardement particulièrement violent, un courage remarquable. A réparé, dans les boyaux et tranchées complètement bouleversés, les communications au prix de difficultés exceptionnelles. A permis au commandement d'être constamment renseigné sur la situation. »

LE PELOTON DES SAPEURS-PIONNIERS BOMBARDIERS DU 8^e ZOUAVES

Ordre du Régiment N^o 430 du 4 Mai 1917.

« Groupe d'élite qui, sous les ordres du sous-lieutenant Minard, a donné toute sa mesure. A préparé le terrain d'attaque travaillant de jour et de nuit, malgré de violents bombardements. Le 17 avril a évolué sur un terrain bouleversé où des nids de mitrailleuses subsistaient encore, les a réduits au silence. A assuré ensuite, de jour et de nuit, le ravitaillement de la première ligne en vivres et en munitions. Se mêlant même aux combattants pour repousser des contre-attaques ennemies, a rempli sa tâche ingrate à la satisfaction de tous. »

LA 3^e COMPAGNIE DE MITRAILLEUSES

Ordre du Régiment N^o 430 du 4 Mai 1917.

« Sous le commandement de son chef, le capitaine Emanuel, qui en avait fait une compagnie d'élite, est partie le 17 avril 1917 à l'assaut d'une position très fortement organisée. A, par une audace exceptionnelle, par des mises en batterie sous le feu de l'ennemi, avec un sang-froid imperturbable, par la bravoure admirable et le dévouement des mitrailleurs et au prix de lourds sacrifices, mis hors de cause de nombreux nids de mitrailleuses et brisé les contre-attaques les plus violentes. »

LA 9^e COMPAGNIE

DU 8^e RÉGIMENT DE MARCHE DE ZOUAVES

Ordre du Régiment N^o 430 du 4 Mai 1917.

« Unité d'élite qui, sous les ordres du lieutenant Treyssac, a fait preuve, au cours des journées des 17, 18, 19 et 20 avril, de toutes les qualités que l'on peut attendre d'une compagnie instruite et bien menée. Superbe dans l'assaut, elle a su, par la suite, opposer à toutes les contre-attaques ennemies une résistance superbe, maintenant inviolée par l'audace de sa manœuvre et la précision de son feu le front qu'elle avait conquis. »

LA 11^e COMPAGNIE

DU 8^e RÉGIMENT DE MARCHE DE ZOUAVES

Ordre du Régiment N^o 440 du 13 Juin 1917.

« Sous le commandement énergique du capitaine Demelin, a donné, du 17 au 23 avril 1917, un effort considérable : le 17 en se battant sans arrêt au cours de la progression ; le 18 en arrêtant de ses feux une contre-attaque ennemie sur son flanc ; le 19, en fournissant de fortes reconnaissances poussées jusqu'aux lignes ennemies fortement occupées et en contribuant largement à repousser une contre-attaque ennemie ; le chef de l'une de ses sections, le sous-lieutenant Guéras, tombait en contre-attaquant avec intrépidité en terrain découvert ; le 21, après avoir occupé une partie de la ligne abandonnée la veille, portant une partie de son effectif à l'assaut d'une batterie activement défendue ; le 22 en renouvelant avec succès les reconnaissances du 19. »

LA 1^{re} COMPAGNIE

DU 8^e RÉGIMENT DE MARCHE DE ZOUAVES

Ordre du Régiment N^o 449 du 2 Juillet 1917.

« Placée, le 19 avril 1917, à la disposition d'un bataillon de première ligne soumis à une violente contre-attaque ennemie, s'est engagée sans attendre les ordres, sous la conduite de son

chef, le lieutenant Rolland, en exécutant un feu meurtrier qui arrêta l'adversaire et en se portant ensuite furieusement à la baïonnette sur les Allemands qui furent rejetés dans les tranchées de départ. A maintenu énergiquement, malgré ses pertes, le terrain conquis les jours précédents. »

LA 10^e COMPAGNIE
DU 8^e RÉGIMENT DE MARCHE DE ZOUAVES

Ordre du Régiment N^o 449 du 2 Juillet 1917.

« Sous le vigoureux commandement de son chef, le capitaine Servais, tenant un secteur particulièrement délicat, bombardé de nuit et de jour, d'une manière à peu près constante, souvent avec violence, n'a cessé de donner au cours d'une période de quinze jours, en première ligne, les preuves de l'endurance, de la cohésion, de la discipline qui caractérisent les troupes d'élite. A conservé intact son moral élevé et sa valeur combattive; malgré des pertes presque journalières a travaillé et patrouillé sans relâche toutes les nuits. »

LA 2^e COMPAGNIE
DU 8^e RÉGIMENT DE MARCHE DE ZOUAVES

Ordre du Régiment N^o 609 du 2 Juillet 1918.

« Sous le commandement du lieutenant Vieillot, le 30 mai 1918, en butte aux efforts répétés d'une puissante attaque ennemie, a résisté avec un acharnement remarquable. Submergé par le flot toujours montant des assaillants, réduite à une quarantaine d'hommes, ayant perdu tous ses officiers et chefs de section, s'est redressée encore pour opposer aux Boches la vaillance de ses survivants et empêcher l'ennemi de prendre pied sur la route de Paris. »

LA 5^e COMPAGNIE
DU 8^e RÉGIMENT DE MARCHE DE ZOUAVES

Ordre du Régiment N^o 609 du 2 Juillet 1918.

« Le 30 mai 1918, chargée d'établir un barrage derrière lequel s'organisait une dernière ligne de résistance, s'est portée sur sa position dans un ordre parfait, sous le commandement du capitaine Paris. A opposé ensuite à l'ennemi la résistance la plus acharnée, malgré la mort de son chef. A exécuté jusqu'au bout avec la plus pure décision l'ordre qu'elle avait reçu de lui : « Tenir jusqu'à la mort ». »

LA 10^e COMPAGNIE

DU 8^e RÉGIMENT DE MARCHE DE ZOUAVES

Ordre du Régiment N^o 609 du 2 Juillet 1918.

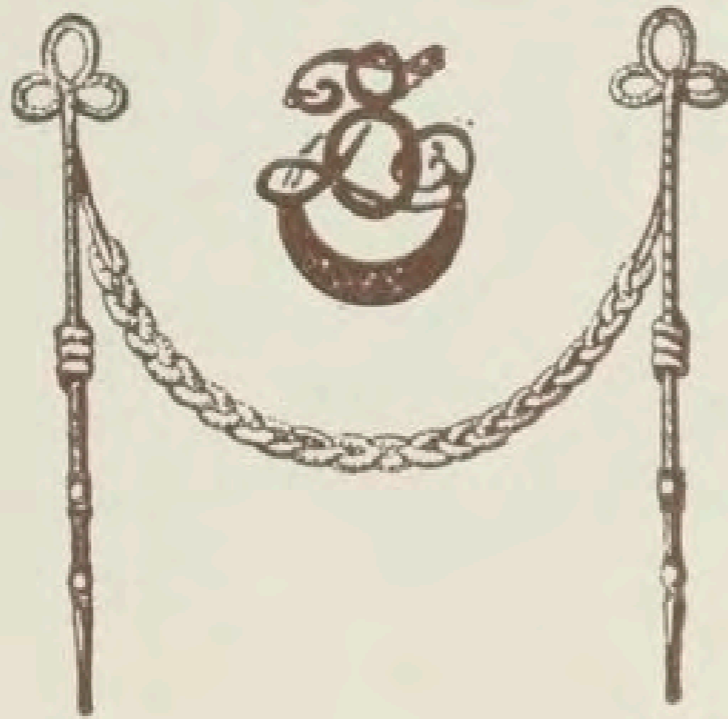
« Sous les ordres du capitaine Treyssac, le 30 mai 1918, attaquée dès l'aube par un ennemi trois fois supérieur en nombre, heurtée de front, pressée sur ses flancs, a combattu jusqu'au soir dans un corps à corps farouche, opposant à tous les assauts ennemis une résistance héroïque et désespérée. S'est fait anéantir sur place plutôt que d'abandonner le terrain qu'elle avait mission de garder. »

LA 11^e COMPAGNIE

DU 8^e RÉGIMENT DE MARCHE DE ZOUAVES

Ordre du Régiment N^o 609 du 2 Juillet 1918.

« Sous les ordres du lieutenant Maigret, unité d'élite, qui a prouvé sa valeur au cours des combats du 30 mai 1918. Alors qu'une de ses sections en avant-poste, cernée de toutes parts, se défendait jusqu'à la mort, a contre-attaqué l'ennemi à plusieurs reprises, le faisant chaque fois reculer. A défendu pied à pied le terrain, empêchant l'ennemi d'atteindre ses objectifs et de prendre pied sur la route de Paris. »





Un clairon du 8^e Zouaves.

(D'après l'aquarelle de Le Blant).

QUELQUES MOTIFS DE DÉCORATIONS



I. — LÉGION D'HONNEUR

ROQUES (André-Pierre-Paul), lieutenant, ordre 5795 D, du 13 octobre 1917.

« Vaillant officier, par son action constante et personnelle et le bel exemple qu'il ne cesse de donner à sa troupe, a fait de sa compagnie une unité d'élite, animée de la volonté de vaincre et à laquelle il peut tout demander. Deux fois blessé depuis le début de la campagne et se trouvant en convalescence au moment où il apprenait que son régiment allait attaquer, est venu reprendre le commandement de sa compagnie sans attendre l'expiration de son congé. Le 17 avril 1917, jour de l'attaque, a enlevé ses zouaves à l'assaut dans un élan superbe; bien que blessé, est resté à leur tête et, poursuivant la marche en avant, a atteint les objectifs désignés faisant de nombreux prisonniers et s'emparant de plusieurs mitrailleuses. Blessé à nouveau le lendemain en organisant le terrain conquis et évacué, a rejoint son corps incomplètement guéri, donnant une nouvelle preuve de son profond sentiment du devoir. Deux citations. »

BACHERÉ (Daniel), aumônier catholique militaire, ordre 1156 D, du 20 juillet 1915.

« Le 16 juin 1915, a accompagné les zouaves jusqu'à la ligne de feu la plus avancée pour donner les soins et le secours de la religion aux blessés. Au moment où une violente contre-attaque se prononçait et faisait fléchir un groupe de zouaves privé de chef, s'est élancé en avant, son bonnet de police d'une main, son bâton de l'autre, en criant : « Allons, les zouaves, ne ferons-nous pas aussi bien que les camarades le 9 mai ? Il m'est défendu de verser le sang, mais j'ai mon bâton. En avant. » Par son attitude admirable et son exemple a ainsi réussi à faire repousser la contre-attaque. »

BOISSET (Emilien-Joseph), sous-lieutenant, ordre 5693 D, du 24 septembre 1917.

« Jeune officier très brave et plein d'entrain. Le 20 août 1917, son bataillon ayant atteint ses objectifs, a dirigé un détachement offensif qui, sous son impulsion personnelle, dépassant le but qui lui était fixé, est allé dans les lignes ennemies détruire dix canons, sous un feu violent de mousqueterie. Deux blessures. Quatre fois cité à l'ordre. »

SOMBRET-GONTHIER (René), sous-lieutenant, ordre 1156 D, du 20 juillet 1915.

« A conduit avec le plus grand sang-froid et la plus grande bravoure sa compagnie à l'attaque des tranchées allemandes. A été grièvement blessé sur la quatrième ligne de tranchées, au moment où il faisait exécuter à sa compagnie un changement de front pour résister à une violente contre-attaque. Le poumon gauche traversé de part en part, s'est fait mettre contre un talus d'où il pouvait voir l'ennemi et n'a cessé d'encourager les hommes qui ont repoussé la contre-attaque. »

VERNEUIL (Georges-Jean-Pierre), sous-lieutenant, ordre 8163 D du 29 juin 1918.

« Vaillant officier qui a fait l'admiration de tous dans de récentes actions par son courage et son audace. Entouré par l'ennemi avec sa section de mitrailleuses, a fait lui-même le coup de feu pour dégager une compagnie d'infanterie. S'est ensuite ouvert un passage à travers l'adversaire et a rejoint la position de repli. Deux citations. »

BENY (Edmond-Donat-Joseph), sous-lieutenant, ordre 4976 D, du 18 mai 1917.

« Officier plein d'allant et de courage. Déjà blessé au début de la campagne et cité à l'ordre pour sa belle conduite au feu, s'est de nouveau distingué par ses belles qualités militaires lors des récentes opérations offensives. A brillamment enlevé sa section à l'assaut; blessé une première fois, n'a pas quitté son commandement, s'organisant sur le terrain conquis et y repoussant une violente contre-attaque. A été atteint d'une nouvelle blessure le 19 avril 1917. »



II. — MÉDAILLE MILITAIRE

JOURLET (A.-J.-G.), caporal clairon 10.704, ordre 818 D, du 22 avril 1915.

« Le 28 août 1914, blessé au front, a continué à sonner la charge jusqu'à ce qu'une deuxième blessure à l'épaule l'ait jeté à terre; vient de reprendre sa place au front. »

PINEAU, 3.872, 2^e classe, ordre 1147 D, du 18 juillet 1915.

« Le 16 juin 1915, a reçu une très grave blessure nécessitant l'amputation de la main droite, au moment où il s'élançait à l'assaut des retranchements ennemis, en entraînant ses camarades au cri de : « En avant les enfants. » Malgré sa blessure est resté quatre heures dans la tranchée de quatrième ligne ennemie conquise et n'a cessé d'encourager ses camarades. »

HOGARD (Léon), 9.301, sergent, ordre 1785 D, du 1^{er} août 1915.

« Son chef de section ayant été blessé au cours de l'assaut et sa section se trouvant, pendant la marche en avant, à quelques centaines de mètres d'une batterie de 77 en plein tir, a rallié une vingtaine d'hommes et les a, de sa propre initiative, lancés à la baïonnette sur la batterie, dont la plupart des servants ont été tués ou faits prisonniers, a conservé les pièces conquises et tout leur matériel. »

PERNETTE (Maurice), 10.845, 1^{re} classe, ordre 2942 D, du 16 mai 1916.

« Soldat d'un courage à toute épreuve et d'un dévouement absolu. Déjà blessé et deux fois cité à l'ordre au cours de la campagne, s'est à nouveau distingué en prenant une part brillante à un audacieux coup de main exécuté dans la nuit du 6 mai 1916; après le succès de l'opération, apprenant que quelques blessés étaient restés en arrière, est retourné volontairement vers la ligne ennemie et malgré un intense tir de barrage, a réussi à en amener deux dans nos lignes. »

COSTEAUX (Clément), 23.069, ordre 9354 D, du 25 août 1918.

« Zouave d'un magnifique entrain, volontaire pour toutes les missions les plus périlleuses, dont il s'acquitte avec un extraordinaire mépris du danger. Le 18 juillet 1918, a mis hors de combat quatre artilleurs allemands qui empêchaient notre progression, a ensuite transporté, sous un feu très meurtrier, son commandant de compagnie blessé. Une citation. »

GUILLAUME (Joseph), 38.429, 6^e compagnie, ordre 10455 D, du 15 septembre 1918.

« Mitrailleur d'élite d'un courage remarquable. Le 13 septembre 1918, l'ennemi ayant pris pied dans la tranchée, a mis sa pièce en batterie sur le parapet sous un feu violent, a causé de lourdes pertes à l'assaillant et sérieusement contribué à rétablir complètement la situation, provoquant ainsi l'admiration de ses chefs et de ses camarades. Une citation. »

UNGER (Ferdinand), 18.134, aspirant, 9^e compagnie, ordre 10455 D.

« Le 9 septembre 1918, commandant une section chargée de s'emparer d'un réseau de boyaux et de tranchées, a engagé un combat à la grenade des plus audacieux. Grâce à l'habileté et à la rapidité de sa manœuvre, a progressé dans les organisations très fortement tenues par l'ennemi, s'emparant de haute lutte de 2 mitrailleuses et capturant 17 prisonniers. Poussant de l'avant sur un terrain que l'adversaire défendait avec acharnement, a permis ainsi à son bataillon d'occuper une position des plus importantes. Une blessure, une citation. »



III. — ORDRES DE L'ARMÉE

FAURE (Georges), 12648, 2^e cl., ordre de la X^e Armée N^o 78 du 18 Juin 1915.

« Chargé de porter un ordre important sur un terrain où trois de ses camarades venaient d'être tués, n'a pas hésité. Blessé de 4 balles aux jambes, s'est traîné, puis voyant que ses forces le trahissaient, a levé le bras en l'air agitant l'ordre. N'a pas un seul instant songé à ses blessures, mais seulement à la mission dont il était chargé. »

TANGUY (Jean), clairon, 8202, ordre de la X^e Armée N^o 96 du 11 Août 1915.

« Le 16 juin, au cours d'une contre-attaque ennemie et dans une situation critique, a électrisé ses camarades en sonnant le refrain du régiment et la charge. »

VALERO (André), caporal, ordre de la IV^e Armée N^o 434 du 27 novembre 1915.

« Le 25 septembre 1915 s'est emparé de vive force d'un poste d'observation d'artillerie, tuant 1 officier, en blessant 2 autres et 1 sous-officier, permettant ainsi la prise d'appareils de précision et de documents importants. S'est montré plein de générosité à l'égard du lieutenant commandant la batterie allemande, blessé, qui s'est plu à rendre hommage à l'humanité des zouaves après le combat. »

GRISOLLES (Jules), sous-lieutenant, ordre de la VI^e Armée N^o 382 du 27 Août 1916.

« Officier remarquable de calme et de sang-froid. A, sous un violent bombardement d'obus de gros calibres, maintenu sa section en ligne. Atteint mortellement, a, dans ses derniers moments, montré le plus bel exemple d'esprit de sacrifice et de courage. Se sachant perdu a prié le docteur de ne pas s'occuper de lui, mais de ses hommes blessés. A expiré en criant : « Vive la France ».

LALLE (Louis), lieutenant, ordre de la VI^e Armée N^o 619 du 13 Août 1918.

« Chargé le 30 mai 1918 avec sa section de tenir coûte que coûte la position qu'il occupait, même cerné, a rempli sa mission avec un esprit de résolution et de sacrifice magnifique, insufflant son âme à tous ses hommes. A infligé des pertes graves à l'ennemi, luttant à coups de poings et à coups de casque dans plusieurs corps à corps. Grièvement blessé d'une balle à bout portant, à la poitrine, a pu par son énergie échapper à l'ennemi. »

SERVAIS (Octave), chef de de bataillon, ordre de la X^e Armée
N^o 345 du 15 Octobre 1918.

« Héros de légende, tombé au matin de la victoire pour laquelle, sans jamais faiblir, il avait lutté pendant quatre ans de toute son âme. Les 2, 3, 4 et 5 septembre 1918, a entraîné son bataillon au combat avec une énergie farouche, lui communiquant sa volonté de vaincre et lui faisant faire, en talonnant l'ennemi, une progression de 8 kilomètres, Le 7, intoxiqué gravement, à bout de force et ne pouvant plus rester debout, a demandé à se faire porter sur un brancard, pour suivre la marche en avant de ses zouaves. Évacué par ordre, est mort à l'ambulance où on l'avait transporté. »



Un tambour du 8^e Zouaves.
(D'après l'aquarelle de Le Blant).

Sous chacune des petites croix érigées repose le soldat. Il est sans épouvante au milieu du canon qui tonne et, dans sa nuit, il dort en paix sous l'éternelle fusillade...

Pour que d'autres générations puissent, dans les ans à venir, libres de l'opprobre et de la menace, posséder un plus riche héritage de bonheur, il marche à cet héroïque martyre.

Estimant infime le paiement de sa dette pour que son Drapeau puisse, l'honneur intact, flotter sur les tours de la liberté, de sa poitrine il fit un rempart et de son sang combla le fossé.

ALAN SEEGER, poète de la Légion Étrangère.

(Traduction Richepin.)

QUELQUES HÉROS DU 8^e ZOUAVES



*.... J'ai vu des blessés venir saignant encore,
Reprendre dans les rangs leur place accoutumée,
Et, luttant tout meurtris, se guérir dans la mort.*

Paul DÉROULÈDE,

(Les Chants du Soldat.)

Le Commandant SERVAIS

Octave SERVAIS était de Carignan, au pays des Ardennes, ce rude sol de frontière, qui fait les hommes calmes et forts. Ses études classiques achevées, son service fait, rendu à la vie civile, officier de réserve, son âme ardente ne peut supporter le train-train journalier. Il s'en va, il s'envole peut-on dire, dans le bled, dans ce Maroc Oriental si pénible et si prenant. La guerre éclate, Servais est de la retraite depuis La Semoy jusqu'aux marais de Saint-Gond, il se bat à Domery, à Novi, à Alincourt, à Joches, dans les marais de Saint-Gond. Il est de ce beau bataillon Modelon qui interdit aux Boches le signal du Poirier. Menant sa section, une balle lui fracasse le genou. En ce temps là, on ne songeait guère aux citations. Servais, en août 1915, vient amener un renfort. Il est boîteux, il marche avec une canne. Il supplie son colonel de le garder. Enfin il va pouvoir recommencer à se battre et venger sa famille restée là-bas en pays occupé et dévasté par les Boches. Nul plus que lui n'a la haine du Boche, c'est-à-dire de tout ce qui est laid, sale, faux, mensonge et hypocrisie. Il prend part aux affaires de Champagne, en septembre 1915, et désormais il participera à tous les combats du 8^e zouaves jusqu'au jour où « Héros de légende, il tombera au matin de la victoire pour laquelle, sans jamais faiblir, il avait lutté quatre ans de toute son âme ».

Un héros ! Tous ceux qui l'ont connu et aimé conservent de lui son image. Il était petit, maigre, une moustache de chat, un visage fin et tout en nerf, des yeux très vifs derrière le lorgnon, toujours coiffé d'un grand casque, le parler bref, il s'en allait, le bâton à la main, clopin clopant, et les plus ingambes avaient de la peine à le suivre. Ce qui dominait en lui, c'était la volonté, l'énergie. « Une énergie farouche », dit une de ses citations, et une de ces bravoures qui s'ignorent et qui d'elle-même recherche le danger. Sur la Somme, en novembre 1916, ses hommes sont obligés de le porter sur leurs épaules dans la boue des boyaux ; mais il va quand même. Au Mont-sans-Nom, il s'élançe

au-devant [d'une attaque ennemie, la disloque et fait des prisonniers. A Verdun, à la conquête du bois des Corbeaux, il entraîne par son exemple une compagnie qui l'admire. En Woëvre, il organise un coup de main qui réussit supérieurement. Mais c'est dans la formidable campagne de 1918 qu'il va donner toute sa mesure. Le 26 avril, sur le plateau de Villers-Bretonneux, il entraîne sa compagnie comme à la manœuvre sous les rafales de mitrailleuses et il prend au cours du combat le commandement de son bataillon. Il ne le quittera plus; ce sera désormais le bataillon Servais. Il est de ces unités dont le seul nom du chef inspire toute confiance. Le 30 mai, dans ces combats de la Crise qui sont le légitime orgueil de ceux qui y prirent part, où le régiment opposa à la formidable ruée du Boche le courage magnifique d'une troupe décidée à mourir pour la défense du sol, le capitaine Servais méritait de son colonel cet éloge: « Sur ma gauche, j'étais tranquille, le bataillon Servais était là ». Enfin l'aube de la victoire définitive vint dorer le ciel de France de ses premiers rayons et, le 18 juillet, avec quelle ardeur et quel souffle d'héroïsme, dit une citation, Servais enfonce son bataillon dans le flanc de l'ennemi!

La vie s'ouvrait radieuse devant lui. Il était promu chef de bataillon en pleine jeunesse. Et les rares amis qui furent ses confidents savent quelle vie intérieure intense lui remplissait le cœur. Le 8^e zouaves allait livrer ses derniers combats, les plus âpres peut-être de toute la campagne et donner l'assaut à cette pierre d'angle de la ligne Hindenburg, Vauxaillon et Moulin-Laffaux. Pendant cinq jours, le commandant Servais entraîne encore son bataillon sur un terrain empoisonné par les gaz, sous des bombardements infernaux. Le 2 septembre, il est intoxiqué. Il conserve son commandement jusqu'au 7. Alors c'est la fin. Le dernier billet qu'il écrit du champ de bataille montre à nu cette belle âme de soldat: « Je suis à bout. Voilà quatre jours que je n'ai rien pu manger. Je suis incapable de me tenir debout. Je me suis raidi jusqu'à présent mais la fièvre m'a abattu avec des brûlures à la poitrine qui me font vomir à chaque instant. Je suis en rage. Que faut-il faire? J'aurais voulu tenir encore ce jour, mais je crains, s'il y a une marche quelconque à faire, de tomber aux premiers cent mètres. Je suis prêt à me faire porter sur un brancard pendant la progression. Je fais appel à vous, mon Colonel, c'est dur pour moi? »

Trois jours après il était mort. Il fut pleuré de ses chefs et de ses zouaves, et au 8^e zouaves nul de ceux qui l'ont connu ne parle du commandant Servais sans un serrement de cœur.





7 Septembre 1918

Mon Colonel

Je suis à bout . voilà 4 jours que
je n'ai pu rien manger - Je suis
incapable de me tenir debout - Je me
suis raidi jusqu'à présent, mais la
fièvre m'a abattu avec les brûlures à
la poitrine qui me font vomir à
chaque instant - Je suis en rage, quel
fait il faire - J'aurais voulu être
encore ce jour, mais je crains si j'a
une marche quelconque à faire de tomber
au premier cent mètres - J'ai mis tout
à me faire porter sur un bancard
pendant la progression - Je fais appel
à vous mon Colonel - C'est dur pour
moi - (Cdt Servais)

Le Cdt Servais est mort
le 10 Septembre 1918.

Le Capitaine PARIS

Un teint clair, des yeux bleus rieurs, une petite moustache blonde, une bouche toujours prête au rire qui éclate en fusées, une voix douce et tranquille, la simplicité, j'allais dire la candeur même ! René PARIS était Champenois, du pays d'Airzes, au flanc de la montagne de Reims, du pays des grands crus. Et quand il parlait de ses « vignes et de son vin » ses yeux pétillaient comme les rubis des plus vieux flacons. La douceur de ce coin béni de Champagne avait mis dans son âme une gaieté et une bienveillance qui jamais ne se démentirent. Plus fait douceur que violence, et Paris sut s'acquérir des amitiés très sûres, l'affection et la confiance de ses hommes. Il était de ces chefs qui sont « aimés ». Sous son enveloppe tranquille, il cachait un cœur ardent et sensible, de ces cœurs où, dans les heures d'épanchement, l'amour du pays jaillit comme une fontaine vivante. Sergent-major à la guerre, venant du Maroc, il est de la Marne. A la tête de sa section, il est blessé aux marais de Saint-Gond par une demi-douzaine de balles. A peine guéri il revient. Et désormais il sera de tous les combats du 8^e zouaves ! En Artois, en mai et juin, il parcourt le terrain sous les rafales les plus violentes, pour assurer les liaisons et il est promu sous-lieutenant. Cher rêve tant de fois caressé sous la tente du bled et enfin réalisé. Il devient officier téléphoniste. Rôle ingrat et tout de dévouement. A l'attaque du Mont-sans-Nom, en avril 1917, il obtient des prodiges de son groupe qui est cité tout entier. En dix jours, il installe des liaisons aussi complètes que dans un secteur tenu depuis longtemps.

L'avenir semble lui sourire ; successivement il reçoit la croix, le commandement d'un compagnie, le grade de capitaine. Ne sont-ce pas là les choses qui font battre le plus le cœur de jeunes officiers ? Alors il se dépense sans compter. A Verdun, le 20 août 1917, sa compagnie est chargée du nettoyage des tranchées, tâche qu'elle remplit avec « un plein succès ». Le 26 avril 1918, sur le plateau de Villers-Bretonneux, il enlève ses zouaves sous un feu infernal de mitrailleuses et se maintient sur le terrain malgré le pilonnage de l'artillerie lourde. Enfin le 30 mai, dans ces furieux combats sur la Crise au sud de Soissons, il donne toute sa mesure. Sa compagnie est en réserve, près du P. C. du colonel. Malgré les prodiges des zouaves, l'ennemi avance, il faut exécuter une contre-attaque. Laissons parler la citation obtenue par la compagnie Paris : « Chargée d'établir un barrage derrière lequel s'organisait une dernière ligne de résistance, s'est portée sur la position dans un ordre parfait, sous le commandement du capitaine Paris, a opposé ensuite à l'ennemi la résistance la plus acharnée malgré la mort de son chef. A exécuté jusqu'au bout avec la plus pure décision l'ordre qu'elle avait reçu de lui « Tenir jusqu'à la mort ».

Blessé une première fois à la poitrine, Paris reste là ! Le Boche avance, il prend un fusil et, au milieu de ses zouaves, fait le coup de feu. Une balle dans la tête le tue net. Capitaine Paris, reposez en paix dans la terre de France, pour laquelle vous sûtes si bien mourir ! Les coteaux pleins de vignes de votre pays champenois sont lavés à jamais de la souillure du Boche.

Le Lieutenant CHANABIER

Le 14 novembre 1914, la 14^e compagnie, commandée par le lieutenant CHANABIER, était en soutien près du « Bois Triangulaire » au nord de Bœsinghe. A peine quelques trous dans la terre humide. L'artillerie ennemie tapait très fort. Pour raffermir ses hommes, le lieutenant Chanabier se mit à parcourir tranquillement sa ligne. Un éclat d'obus le frappa dans les reins. Les brancardiers l'emportèrent. Il eut le temps de griffonner au crayon un billet pour sa femme et ses enfants : « Je pense à toi et aux enfants. Je meurs pour la France. » Il mourut sur le brancard, 100 mètres avant d'arriver au poste de secours. Il fut enterré au pied de l'église de Bœsinghe.

Ame de feu dans un cœur frêle, le lieutenant Chanabier était une de ces pures figures de jeunes officiers que le début de la guerre a fauchés par milliers. Il était allé en Afrique et au Maroc pour étudier le combat, car, ayant parcouru l'Allemagne et l'Autriche, il était de ceux qui prévoyaient la guerre et qui s'y préparaient. A l'affaire de Dar-el-Kadi, entre Mogador et Marrakech, il avait reçu une balle au front et sa belle conduite lui avait valu la croix. Au moment de la mobilisation, anémié par les colonnes du Tadla, il était à l'hôpital de Casablanca. Il s'embarqua avec sa section de mitrailleuses. Pendant la retraite il fut de ceux qui ne désespérèrent pas un instant. Il se battit comme un lion à Domery, à Alincourt, mais surtout aux marais de Saint-Gond et à Mondement. Le 8 septembre, sur la route de Broussy-le-Petit à Coizard, ses mitrailleuses, abritées derrière de légers parapets, tirèrent jusqu'à leurs dernières cartouches, jonchant la route des cadavres des grenadiers de la garde prussienne et se retirèrent les dernières de toutes. Le lendemain 9 septembre, des lisières nord des bois d'Allemant, il avait la joie splendide de voir fuir sous le feu de ses pièces cette même garde prussienne.

Le 14 juin 1913, en débarquant à Agadir, qu'occupèrent alors pour la première fois les troupes françaises, le lieutenant Chanabier disait à un de ses amis : « Agadir, c'est une première et petite revanche. La grande viendra bientôt ! » Le lieutenant Chanabier est tombé avant d'avoir vu son rêve réalisé ; mais il fut le bon ouvrier de la grande revanche.

Sous-lieutenant VÉRITÉ

Le sous-lieutenant VÉRITÉ est arrivé au régiment en octobre 1914 comme sergent de réserve. Il ne tarde pas à se faire remarquer par sa bravoure, son dévouement et ses qualités d'entraîneur d'hommes. Le 1^{er} janvier 1915, il obtient sa première citation, et ceux qui ont combattu au début de la campagne savent combien cette récompense était rare, à une époque où les actions d'éclat semblaient chose commune. Sous la pluie d'obus de gros calibre qui pulvérisaient la ville de Nieuport, il se précipite au secours de camarades ensevelis sous les décombres d'une maison et, victime de son dévouement, tombe blessé de multiples éclats d'obus sur tout le corps. A peine guéri, il rejoint

directement le 8^e zouaves comme volontaire. Il est de ces hommes qui ne peuvent supporter l'atmosphère du dépôt, et pourtant il est marié et père d'une ravissante petite fille. Il veut retrouver ses camarades de combat et prendre part à l'attaque qui se prépare. Le 16 juin 1915 le trouve en tête de sa section. Il est légèrement blessé avant le départ de l'attaque. Qu'importe, il veut mener sa section au combat. Il refuse l'évacuation et enlève si brillamment ses hommes qu'une étoile d'argent vient récompenser sa belle conduite. Il prend part aux combats des jours suivants puis à l'attaque de Champagne 1915 et à celle du 6 octobre 1915 si meurtrière, où l'héroïsme de nos soldats se brise sur des fils de fer intacts. Le 8 juillet 1916, il attaque devant Barleux, dans la Somme, quand une balle de schrapnell lui fracture le pied gauche. Il ne veut pas se laisser évacuer et se fait soigner au corps. En novembre 1916, il est nommé adjudant et, le 17 avril 1917, mérite une nouvelle citation au corps d'armée cette fois et son galon d'adjudant-chef, pour s'être porté avec sa section au secours d'une compagnie arrêtée dans sa progression par des nids de mitrailleuses. Il fait tomber cette résistance par sa manœuvre habile et audacieuse. A l'attaque du 20 août 1917 devant Verdun, nouvel exploit qui lui vaut la Médaille militaire. Dans le bois des Corbeaux, sous notre propre barrage d'artillerie, il attaque et réduit un emplacement de batterie allemande et fait une quarantaine de prisonniers. Le 26 avril 1918, sur le plateau de Villers-Bretonneux, il mérite une cinquième citation pour sa bravoure et son sang-froid. Puis c'est mai 1918; Vérité est promu sous-lieutenant dans un cantonnement ensoleillé des environs de Senlis, où sa femme et sa petite fille sont venus le rejoindre. Quelques jours de joie et la division est brutalement enlevée en camions. La ruée allemande a crevé le Chemin-des-Dames et tout balayé sur son passage. Le 29 mai dans l'après-midi, le régiment est jeté sur la Crise au sud de Soissons. Le 30 mai au petit jour, l'ennemi nous attaque, ses forces sont bien supérieures aux nôtres. La section du sous-lieutenant Vérité est en réserve de la compagnie, mais après six heures de lutte, elle est obligée d'intervenir pour rejeter l'ennemi qui a réussi à prendre pied dans une ferme isolée et menace de couper la ligne de défense. Avec sa bravoure et son calme habituels, Vérité contre-attaque, l'ennemi recule et la fissure va être bouchée quand un mitrailleur allemand le voyant debout au milieu de ses tirailleurs couchés, le cingle d'une rafale à 50 mètres, Vérité tombe dans l'herbe haute. Il a la force de dire encore quelque mots, puis ferme les yeux. Sous la menace allemande qui nous cerne de toute part, impossible de le secourir et de le ramener en arrière. Le sous-lieutenant Vérité reste sur le terrain que nous devons abandonner, dans les jardins touffus du petit village de Courmelles, sur la terre qu'il a défendue jusqu'à la mort.

Il était depuis si longtemps au 8^e zouaves, sa silhouette était si familière au milieu de nous, qu'on ne peut s'accoutumer de ne plus revoir son visage énergique, sa moustache dure et hérissée pointant en avant d'un air agressif, ses yeux foncés, petits et vifs, sa démarche cadencée d'ancien moniteur de Joinville et cet air bourru qui le faisait croire toujours en colère. Cet aspect sévère, cet air de mauvaise humeur

cachait un cœur noble et loyal, fait de droiture et de dévouement. Tous ceux qui l'ont connu, chefs, camarades et soldats ont apprécié et aimé le sous-lieutenant Vérité. Tous gardent de lui un souvenir ému qui jamais ne s'effacera.

L'Adjudant AVERLAND

AVERLAND est né le 30 décembre 1893 à Havert-Kergère (Nord) ; mineur lors de son incorporation en 1913, il fut envoyé au 1^{er} zouaves en Algérie où, dès son arrivée, il se révèle excellent soldat : esprit très discipliné, belle vigueur physique.

Aussitôt ses classes terminées, il demande à partir au Maroc, tenté par la vie d'aventures dont les anciens lui ont dit les merveilles. Son séjour au Maroc est de courte durée, car la brutale agression de l'Allemagne rappelle les zouaves en France où va s'ouvrir pour eux la plus glorieuse des campagnes.

Averland appartient à la 1^{re} compagnie et c'est comme simple zouave qu'il participe aux dures journées de la retraite. La glorieuse bataille de la Marne et les durs combats qui la suivent lui permettent de révéler son courage et ses belles qualités militaires, et les galons de caporal viennent récompenser sa vaillance.

Peu de temps après, dans le secteur de Prunay, il reçoit une blessure qui le force à s'éloigner du champ de bataille.

Il ne traîne pas dans les hôpitaux, hâtant sa guérison, abrégeant sa convalescence ; aux premiers jours de 1915 il reprend son poste de combat à la 1^{re} compagnie. Dès lors il ne quitte plus le front, participant à toutes les sanglantes affaires du régiment. Chaque combat lui donnant l'occasion de dépenser sa belle ardeur et son ardent patriotisme apportera sur sa croix de guerre une citation nouvelle : Neuville-Saint-Waast, cote 119, Champagne, Somme, Mont-sans-Nom, la Crise, Soissons et enfin Vauxaillon où il trouve une mort glorieuse.

Ce fut le 6 septembre, dans le boyau des Singes, sa section se portait à l'assaut de la fameuse ligne Hindenburg dans un dédale de tranchées et boyaux tenus par de nombreuses mitrailleuses.

Comme toujours Averland était en tête. L'on avançait pied à pied à la grenade dans le boyau. Les mitrailleuses ennemies balayaient sans arrêt le parapet empêchant l'observation. Il fallait tout de même voir se qui se passait. Alors il grimpe sur le parapet et porte la jumelle à ses yeux ; une balle le frappe en plein front et il roule foudroyé dans le boyau.

Huit citations dont une à l'ordre de l'armée, la Médaille Militaire anglaise et les galons d'adjudant ont été des récompenses bien méritées par son courage.

Sa suprême ambition, qu'il ne cachait pas plus à ses chefs qu'à ses camarades, était de voir briller sur sa poitrine la Médaille Militaire. Sa fin prématurée l'empêcha de recevoir cette récompense.

Jamais mort n'attrista plus la compagnie et le bataillon que celle d'Averland. Sa confiance inébranlable dans la victoire, sa gaité, son

courage merveilleux avaient fait de lui une figure presque légendaire. Sur son visage mâle se lisaient une droiture et une franchise extraordinaires qui brillaient dans ses yeux clairs.

C'était le vrai gars du Nord, robuste, au caractère ouvert sans jamais de rancune. Il était de toutes les patrouilles, de tous les coups de main. Jamais il ne salua une balle ni un obus. Adoré de ses hommes qu'il entraînait d'une façon remarquable et à côté de qui il se trouvait toujours dans les postes les plus dangereux, c'était le plus pur sentiment du devoir qui le guidait en toutes circonstances.

Averland n'avait plus eu de nouvelles de sa famille, qui était restée en pays envahi; toutefois son père avait pu rejoindre à la mobilisation le dépôt de son régiment et était parti en campagne dans une unité territoriale. Fait prisonnier à Maubeuge, et rentrant chez lui après l'armistice, il n'a trouvé dans son foyer détruit que sa femme qui pleurait la mort de l'enfant chéri. Dans leur douleur partagée, ils ont la consolation de savoir que leur fils est mort en héros en ayant fait toujours tout son devoir.

Le Sergent FITTE-REY

Le sergent FITTE-REY, de la section de mitrailleuses du 2^e bataillon, était le type du sergent de zouaves. Des yeux de feu, une belle barbe noire, la chéchia en arrière sur les cheveux courts, l'allure souple et décidée, c'était un homme tranquille et calme et que rien n'étonnait. Il avait près de dix ans de service et d'Afrique quand il partit au Maroc et il était toujours sergent. Pendant deux ans, il courut le bled, Mogador et ses environs. Au combat de Dar-el-Cadi il obtint une belle citation pour sa bravoure sous les murs d'Agadir; au combat du ravin de Tildi, seconde citation. Avec son bataillon, il fut de la retraite depuis la Semoy jusqu'aux marais de Saint-Gond. Il ne quittait pas ses mitrailleuses Saint-Etienne, outils si délicats et si difficiles à employer au combat. Il se bat à Domery, à Novi-Berthincourt, à Alincourt, à Joches, puis au marais de Saint-Gond. Le 8 septembre il était en batterie avec sa section sur le bord de la route de Broussy-le-Petit à Coizard; Fitte-Rey était à la pièce de droite, abrité par un ouvrage fait en hâte à l'extrémité d'un fossé. Les vagues de la Garde prussienne étaient venues déferler jusqu'à 50 mètres des mitrailleuses et les cadavres jonchaient la route. Fitte-Rey tira jusqu'à ses dernières cartouches. Une mitailleuse allemande répondait et, au dire des zouaves témoins, le parapet tremblait sous son tir. Les mitrailleurs restèrent jusqu'à la fin puis, profitant du fossé, réussirent à emporter leurs pièces. Fitte-Rey resta le dernier de tous avec son agent de liaison. Au moment où il se levait une balle l'atteignit dans la tête et il fut tué net.

Il fut enterré sur place et lorsque, le 11 septembre, la marche reprit vers le Nord, les mitrailleurs du sergent Fitte-Rey s'en furent fleurir sa tombe.

Caporal COLLONGE

Figure énergique aux traits fins. Petite moustache blonde retroussée. Des yeux clairs qui vous regardent droit, où se lisent la loyauté et la franchise. Une silhouette élégante d'athlète aux muscles admirablement développés sans lourdeur, c'est COLLONGE, caporal grenadier à la 2^e compagnie. Est-il plus bel exemple de courage calme et de folle audace ? Sur sa demande, il était de toutes les patrouilles et de tous les coups de main. Combien de fois s'est-il offert parce qu'il nous semblait entendre la nuit des frôlements dans les herbes où des grincements de fils de fer devant notre tranchée : « Si j'allais voir, mon lieutenant ! » Comme zouave, à Arras, en juin 1915, il va sous le feu de l'ennemi, à cinquante mètres de la tranchée allemande, chercher un officier blessé qu'il réussit, après deux tentatives, à ramener dans nos lignes. Il est cité à Moronvillers, avril 1917 ; il gagne sa deuxième étoile comme agent de liaison, courant sous les balles et les obus et dans quel terrain ! A l'attaque de Verdun, août 1917, il est blessé par un éclat d'obus mais veut rester à son poste. Quelques minutes plus tard, comme la compagnie est un instant arrêtée par une mitrailleuse allemande toute proche, COLLONGE, debout au milieu des troncs éclatés du bois des Corbeaux, s'avance au pas, son fusil d'une main, de l'autre il fait signe au groupe ennemi de se rendre. Son commandant de compagnie l'aperçoit, lui crie de s'arrêter. Trop tard. Il tombe la cuisse fracassée à bout portant. Il meurt, hélas, quelques minutes après. Malgré les soins immédiats, on ne peut arrêter le sang qui coule de sa large blessure. Pas un mot de plainte n'est sorti de sa bouche ; sa souffrance ne s'est traduite que par la pression de sa main qui serrait celle de son lieutenant, par ses yeux angoissés qui s'attachaient aux siens. De tels soldats ne peuvent s'oublier.

Le Zouave FAURE, agent de liaison

Le 11 mai 1915, la 13^e compagnie occupait le Chemin-Creux qui va de Neuville-Saint-Waast à Souchez, au sud de la cote 140, sur laquelle étaient parvenus tirailleurs et légionnaires, le 9 mai. Le P. C. du bataillon était sur le chemin des Pylônes, à 800 mètres au sud. Du chemin des Pylônes au Chemin-Creux le terrain dévale en pente douce, uni comme un tapis de billard, semé seulement de quelques arbustes. Une attaque devait avoir lieu à 13 h. 30, sur la cote 140 occupée par les Allemands. La préparation d'artillerie commença à 11 h. 30. Vers midi, de la cote 140 et des hauteurs de Souchez, les Allemands se mirent à contre-battre la ligne française avec des mitrailleuses et des 77. Le feu était infernal. La première ligne n'avait pas encore reçu l'ordre d'attaque. Le commandant envoya le zouave Faure le porter au capitaine de la 13^e compagnie. Faure était un grand Flamand blond, très simple, venu sur sa demande des C. O. A. aux zouaves. Il partit, filant comme l'éclair de sillon en sillon. Blessé une première fois légèrement, il continue, son précieux papier à la main. Le Chemin-Creux est là tout près. A cinquante mètres, il tombe, une balle dans les reins. Il appelle.

Les zouaves tapis dans les trous n'entendent rien dans la rafale. Faure se soulève, brandit son papier, se traîne jusqu'à trente mètres du chemin, appelle. Un zouave l'aperçoit, bondit, prend le papier et l'apporte au capitaine.

Faure resta jusqu'au soir couché dans le sillon. Et quand, au P. S. du Mont-Saint-Eloi, il apprit sa proposition pour la Médaille militaire, il fut très étonné, très content et dit simplement : « Je n'ai fait que mon devoir ».

Le Brancardier DAMEVIN

Le rôle du brancardier, quoique obscur, demande cependant des qualités de sang-froid, de bravoure, de dévouement à toute épreuve, auxquelles doit s'ajouter également l'esprit le plus pur de sacrifice.

Damevin possédait au plus haut point ces nobles sentiments. Il appartenait au régiment depuis août 1914, participant à toutes les affaires auxquelles le 8^e zouaves prenait part. Dès le début il se signale par son dévouement inlassable. « Infirmier, dit sa première citation, qui, depuis le début de la campagne, a soigné les blessés avec le plus grand dévouement. »

Chaque attaque est pour lui l'occasion d'affirmer son courage, son entrain, son mépris du danger. Le 17 avril 1917, il est blessé au Montsans-Nom en relevant des blessés sous le feu le plus violent.

Blessé mortellement dans l'exercice de ses fonctions le 26 avril 1918 devant Villers-Bretonneux, Damevin refuse de se faire panser, exigeant tout d'abord que le blessé qu'il transportait soit évacué sur le poste de secours, et meurt en héros, faisant l'admiration de tous ceux qui le soignèrent.

Citation à l'Ordre de l'Armée N^o 45, du 12 Juin 1918.

DAMEVIN (Claudius), 790, soldat de 1^{re} classe, au 8^e régiment de zouaves.

« Brancardier, chef d'équipe à la 11^e compagnie. Très courageux et très dévoué. En transportant un blessé a été touché grièvement par une balle de mitrailleuse ennemie. A donné l'ordre à ses camarades, qui voulaient s'arrêter pour le panser, de ramener le blessé au poste de secours et de revenir ensuite le chercher. A fait l'admiration de tous ceux qui le voyaient soigner en prononçant ces paroles : « Je m'en f... d'être blessé, c'était trop beau, on aurait cru assister à une manœuvre. » Deux blessures antérieures. »



*Aux femmes de la France
qui soignèrent nos blessés*



*Voici que maintenant les femmes de la France
Se lèvent, réclamant, superbes d'espérance,
Leur part de sacrifice et leur droit au péril.*

*Voici que s'enrôlant, nombreuses volontaires
Elles suivront aussi nos drapeaux dans nos guerres,
Où leurs combats seront de combattre la mort ;
Voici qu'elles sont là debout, l'âme aguerrie,
Invoquant dans leur cœur le Dieu de la Patrie,
Et comprenant déjà qu'il faut lutter encore.*

*Ah ! femmes ! ce courage est grand, il est sublime,
Et devant le transport de foi qui vous anime
Les plus vaillants de nous n'ont qu'à baisser le front.
Ah ! quand nous vous aurons pour compagnes de gloire,
Ç'en sera bientôt fait d'arracher la victoire,
Et que de prompts saluts nos blessés vous devront !*

*Oui, mères, filles, sœurs, épouses, fiancées,
Accourez, accourez, en phalanges pressées !
Jamais plus noble espoir ne nous encouragea,
Jamais élan plus fier ne chassa nos alarmes :
Oh ! sœurs de charité de la Patrie en armes,
Si vous saviez quel bien vous lui faites déjà !*

*Si vous saviez quel est votre pouvoir suprême
Sur le sort du Pays et sur sa grandeur même,
Et quel amour pour vous dans notre amour pour lui,
Oui, si vous le saviez et si vous le vouliez, femmes,
Du feu de vos regards ressusciter nos âmes,
La France de demain serait faite aujourd'hui.*

Paul DÉROULÈDE.

(*Les Chants du Soldat.*)



Aumôniers et Brancardiers du 8^e Louaves.

A nos morts



*.....Le pâle linceul n'est pas pour de tels morts,
Comme s'ils s'attendaient à de nouveaux efforts,
C'est vêtus, c'est guêtrés qu'ils iront à la tombe,
Jusqu'à l'ordre criant de s'élançer dehors.*



A leurs fils



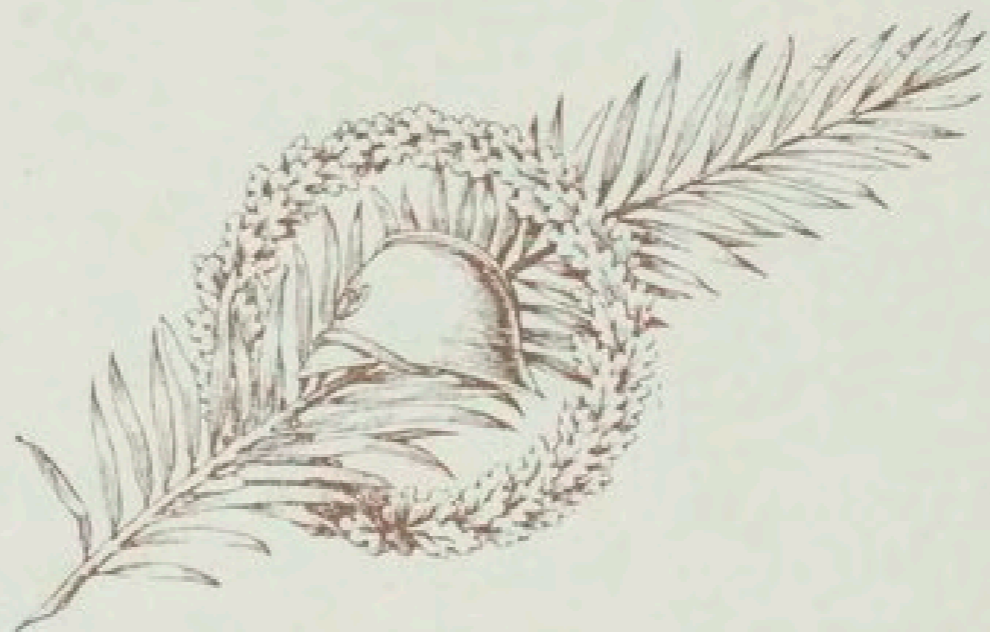
*Vous connaîtrez sans doute une France plus belle,
Plus prospère et plus douce, ô fils de nos enfants !
La servirez-vous mieux en ces jours triomphants
Qu'en ses jours menacés, ceux qui tombaient pour elle ?*

*Elle exigea leur sang et le trouva fidèle :
Le deuil de leur demeure a racheté ses champs :
Les muses à jamais réserveront des chants
À tant de saintes morts qui la font immortelle.*

*Vous qui ne suivrez plus de si cruels chemins,
Fiers de votre passé, sûrs de vos lendemains,
Vous naîtrez, vous vivrez sous des signes de gloire ;*

*Mais vous vous souviendrez de fleurir les tombeaux
Des pères qui s'offraient afin que la Victoire
De son bouclier d'or protégeât vos berceaux.*

PIERRE DE NOLHAC.



LISTE

DES

GÉNÉRAUX, CHEFS D'ÉTAT-MAJOR, COMMANDANTS DE BRIGADE, COMMANDANTS DE RÉGIMENT



I. — GÉNÉRAUX AYANT COMMANDÉ LA D. M.

Général HUMBERT, du 18 août 1914 au 14 septembre 1914.
Général BLONDLAT, du 14 septembre 1914 au 26 Juin 1915.
Général CODET, du 1915 au 18 août 1916.
Général DEGOUTTE, du 18 août 1916 au 2 septembre 1917.
Général DAUGAN, du 2 septembre 1917.

II. — CHEFS D'ÉTAT-MAJOR DE LA D. M.

Lieutenant-Colonel DE LA BRUYÈRE (cavalerie), du 18 août 1914
au 28 février 1915.
Chef de bataillon HURE (génie), du 28 février 1915 au 10 janvier 1916.
Chef d'escadron LENOBLE (artillerie) du 10 janvier 1916 au
22 avril 1916.
Lieutenant-Colonel KASTLER (infanterie), dn 23 avril 1916 au
5 décembre 1917.
Chef de bataillon GIRAUD, du 5 décembre 1917.

III. — COMMANDANTS DE BRIGADE

1^{re} BRIGADE

Général BLONDLAT, du 18 août 1914 au 14 septembre 1914.
Colonel MARIENNE LUCAS, du 14 septembre au 5 octobre 1914.
Colonel LAVENIR, du 5 octobre 1914 au 13 mars 1915.
Colonel PEIN, du 13 mars 1915 au 9 mai 1915 (mort au champ d'honneur).
Colonel DELAVAU, du 14 mai 1915 au 10 février 1916.
Colonel DEMETZ, du 18 février 1916 au 5 juillet 1917.
Colonel MITTELHAUSSER, du 9 juillet 1917 au 27 avril 1918.
Colonel BOUCHER, du 27 avril 1918.

2^e BRIGADE

Colonel CROS, du 28 septembre 1914 au 10 mai 1915 (mort au champ d'honneur).

Colonel D'ANSELME, du 14 mai 1915 au 25 janvier 1916.

Colonel GIRODON, du 25 janvier 1916 au 25 mai 1916 (mort au champ d'honneur).

Colonel SCHUHLER, du 25 mai 1916 au 17 juillet 1918.

Lieutenant-Colonel LAGARDE, du 18 juillet au 6 août 1918.

Colonel BERTRAND, du 6 août au 13 septembre 1918.

Lieutenant-Colonel LAGARDE, du 13 septembre au 7 octobre 1918.

Colonel BERTRAND, du 7 octobre 1918.

IV. — COMMANDANTS DE RÉGIMENTS

(8^e ZOUAVES)

Lieutenant-Colonel MODELON, du 1^{er} octobre 1914 au 20 mars 1916.

Lieutenant-Colonel AUROUX, du 20 mars 1916 au 27 septembre 1916.

Lieutenant-Colonel LAGARDE, du 27 septembre 1916.



ORDRES ET DOCUMENTS

SE RAPPORTANT AUX ÉVÉNEMENTS PRINCIPAUX
DE LA CAMPAGNE



ALLOCUTION

Prononcée par M. le Président de la République à l'occasion de la remise au 8^e Zouaves de la Croix de Guerre pour sa citation à l'ordre de la X^e armée du 8 septembre 1915.

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, SOLDATS,
ZOUAVES ET TIRAILLEURS,

Le lendemain du jour où la France fut odieusement attaquée par un Empire qu'elle n'avait jamais provoqué et dont la folie d'orgueil était une perpétuelle menace pour la paix du monde, vous avez, à l'appel du Gouvernement de la République, quitté la belle Colonie naissante que l'Allemagne nous a si âprement disputée et vous êtes venus participer à la défense de la Mère Patrie.

Durant l'année qui a suivi et qui a enrichi de tant d'épisodes sublimes notre histoire nationale, la Division Marocaine n'a pas un instant cessé d'être à la peine et à l'honneur.

Dans cette gigantesque *bataille de la Marne*, où tous les efforts harmonieusement groupés sous la direction du général en chef ont brisé l'offensive allemande, vous avez lutté du 6 au 10 septembre au sud des marais de Saint-Gond, vous avez repoussé les assauts opiniâtres de la Garde prussienne et prêté à la victorieuse manœuvre de la X^e armée un concours d'une valeur capitale.

Plus tard, au mois de janvier, une de vos brigades combattait héroïquement dans la région de Nieuport; le 7^e tirailleurs pénétrait d'un bond dans les tranchées du Polder, et une de ses sections, qui avait enlevé la Grande-Dune, se faisait tuer sur place jusqu'au dernier homme pour ne pas reculer.

Vos exploits n'ont pas été moins éclatants dans la bataille d'Arras, puisque, à deux reprises, le 9 mai et le 16 juin, vous avez, dans un irrésistible élan, percé les lignes allemandes, puisque malgré la formidable organisation des *Ouvrages Blancs*, malgré les feux croisés des mitrailleuses, malgré la mort glorieuse de vos deux commandants de brigade, vous avez ouvert dans les positions ennemies deux brèches successives profondes, l'une de 3 kilomètres, l'autre de 1.500 mètres et atteint triomphalement les hauteurs de Givenchy.

Des ordres élogieux ont rendu hommage à votre inlassable énergie, à votre vaillance, à votre ténacité, et mes félicitations ne font aujourd'hui que consacrer celles de vos chefs.

Les drapeaux que je confie à la garde vigilante de vos régiments ne peuvent être remis à des mains plus sûres et plus fermes que les vôtres. La France, qui est fière de votre bravoure et de vos succès, est certaine que ces enseignes conduiront vos belles troupes à des victoires nouvelles.

Juniville, 30 Août 1914, 20 heures.

Pendant les journées des 28, 29 et 30 août, le 9^e corps d'armée a combattu sans discontinuer.

Le 28 août, la Division du Maroc, seule contre des forces qui atteignaient environ un corps d'armée, a livré à Dommery un combat victorieux qui fait le plus grand honneur aux troupes d'Afrique. Le 29, la Division du Maroc a continué à combattre, aidée dans son mouvement sur l'Aisne par ses camarades de la 17^e division ; tous ont fait pleinement leur devoir.

Le 30, le corps d'armée s'est engagé en entier ; l'attitude de tous a été parfaite. Sur tout le front, qui s'est maintenu malgré des forces très supérieures, les hauteurs de Boulancourt ont été brillamment enlevées par les troupes de la 17^e division et de la Division du Maroc. L'insuccès des corps voisins a seul obligé à se replier derrière l'Aisne.

Le Général commandant le corps d'armée exprime aux Généraux, aux Officiers, aux gradés et aux soldats de la Division du Maroc et de la 17^e division toute sa reconnaissance pour leur magnifique conduite ; il salue respectueusement leurs drapeaux.

Signé : Général DUBOIS.

Ordre Général n^o 11 du 2 Septembre 1914 :

Une partie des armées se replie pour resserrer leur dispositif, reconstituer leurs effectifs et se préparer avec toutes chances de succès à l'offensive générale que je donnerai l'ordre de prendre dans quelques jours.

Le salut du pays dépend du succès de cette offensive qui doit, en concordance avec la poussée de nos alliés russes, rompre les armées allemandes que nous avons déjà sérieusement entamées sur différents points.

Chacun doit être prévenu de cette situation et tendre toutes ses énergies pour la victoire finale.

Les précautions les plus minutieuses comme les mesures les plus draconiennes seront prises pour que le mouvement de repli s'effectue avec un ordre complet afin d'éviter les fatigues inutiles.

Les fuyards, s'il s'en trouve, seront pourchassés et passés par les armes.

Les commandants d'armées feront donner des ordres aux dépôts pour que, d'urgence, ceux-ci envoient aux corps le nombre, très largement calculé, des hommes nécessaires pour compenser les pertes faites et celles à prévoir dans les prochaines journées.

Il faut que les effectifs soient aussi complets que possible, les cadres reconstitués par des promotions et le moral de tous à la hauteur des nouvelles tâches pour la prochaine reprise du mouvement en avant qui nous donnera le succès définitif.

Le Général Commandant en Chef,

Signé : JOFFRE.

Ordre à toutes les Armées n° 3498 du 6 Septembre 1914 :

Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière.

Tous les efforts doivent être employés à attaquer et refouler l'ennemi.

Toute troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer.

Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée.

Signé : J. JOFFRE.

Ordre Général n° 40 du 10 Septembre 1914 :

Le Général Joffre, commandant en chef des armées françaises, a félicité le général Foch, commandant la IX^e armée, de la victoire remportée hier.

Le général Foch a bien voulu venir lui-même remercier le général Humbert des efforts fournis par la Division du Maroc à qui il attribue l'honneur et le succès de la journée.

Il était, en effet, essentiel de tenir à outrance sur les positions autour de Mondement, car si l'ennemi les avait forcées il aurait atteint le rebord de la falaise de Champagne; de ces hauteurs il aurait pu infliger à notre armée un désastre.

La fermeté des troupes de la Division du Maroc a donc été la condition de la victoire.

Le Général Humbert est heureux de transmettre aux troupes sous ses ordres le précieux témoignage d'estime qui est donné par le généralissime et le général commandant l'armée à leur belle vaillance.

Il les remercie personnellement des sacrifices qu'ils ont si glorieusement consentis pour le salut de la France. Il éprouve la plus grande fierté d'avoir l'honneur de les commander. Il salue avec émotion les camarades dont la mort glorieuse a été le prix de la victoire et il est convaincu que tous, officiers et soldats redoubleront encore de courage, si possible, pour les venger et chasser hors de notre pays l'odieux ennemi qui l'a envahi.

Le Général Commandant la D. M.,

Signé : HUMBERT.

Ordre Général n° 125 du 16 Novembre 1914 :

Les troupes de la 11^e D. I. et la brigade du Maroc ont encore combattu toute la journée et ont fait montre des plus belles qualités militaires.

Elles ont repris les parcelles de terrain qu'elles avaient cédé hier et repoussé victorieusement plusieurs attaques de l'ennemi. Celui-ci a subi des pertes sérieuses et les zouaves ont eu l'occasion d'affirmer à nouveau leur supériorité sur l'emploi de la baïonnette.

Signé : HUMBERT.

Ordre Général n° 25 du 18 Novembre 1914 :

Soldats,

Sur tout votre front de nouveaux et rudes combats ont été livrés. Après l'échec de ses premières troupes, l'ennemi a appelé à l'aide ses corps les plus réputés.

Eux aussi ont appris à connaître la vigueur de vos bras, leurs assauts désespérés se sont brisés sur la pointe de vos baïonnettes comme les vagues de l'Océan contre une digue de granit.

Votre persévérance continuera à lasser leurs efforts jusqu'au jour prochain je l'espère, où, sortant enfin de vos tranchées, vous chasserez devant vous leurs bataillons désormais impuissants.

*Le Général Commandant la 8^e Armée,
Signé : V. DUBAIL.*

Ordre du Général de Mitry, commandant le corps de cavalerie :

Au moment de quitter la région de Nieuport, le Général tient à faire savoir à tous avec quelle fierté pendant plus de deux mois il a exercé le commandement du groupement.

La brigade du Maroc, depuis son arrivée en France, avait déjà prouvé qu'elle était une troupe d'élite. Elle a tenu à justifier sa réputation.

Les zouaves, dans un secteur ingrat où l'eau augmente encore les difficultés de la lutte, ont fait preuve des plus belles qualités militaires. C'est avec regret qu'ils ont vu que le rôle glorieux était attribué à leurs frères d'armes, les tirailleurs.

Ceux-ci ont excité l'admiration de tous. Après quarante jours passés dans un secteur particulièrement dangereux, ils ont su, en un élan magnifique, sauter sur les premières lignes ennemies et infliger aux Allemands des pertes considérables.

Tirailleurs ! vous avez fait battre tous les cœurs. Vous vous êtes conduits en héros. Si vos pertes ont été lourdes, vous avez su venger vos morts. Le sang de nombreux d'entre vous a arrosé ce coin de Belgique, préparant la victoire finale.

Le sacrifice de ces braves aura sa récompense. La France est fière de posséder pareilles troupes. A tous merci.

*Le Général Commandant le corps de cavalerie,
Signé : DE MITRY.*

Ordre Général n° 7 du 3 Mars 1915 :

Le Général commandant le groupement de Reims est heureux d'adresser ses félicitations aux troupes de toutes armes qui ont réussi le 2 mars, malgré un très violent bombardement, à maintenir l'intégrité des tranchées confiées à leur garde contre trois attaques de l'ennemi.

Le Général voit dans cette belle attitude des troupes sous ses ordres le gage certain du succès lorsque, à notre tour, nous attaquerons.

Le Général cite, comme ayant eu plus particulièrement l'occasion de se distinguer :

« Le bataillon Lagrue, du 8^e Régiment de marche de zouaves. »

Signé : MAZEL.

Ordre du Jour du Général Blondlat, Commandant la Division Marocaine, du 27 Juin 1915 :

Officiers, sous-officiers, caporaux, brigadiers
et soldats de la Division Marocaine :

Au moment d'aller exercer un autre commandement, je tiens à vous faire mes adieux, à vous dire les regrets que j'éprouve à vous quitter.

Je suis fier de vous avoir eu aussi longtemps sous mes ordres, vous, les vainqueurs du 9 mai et du 16 juin.

Je tiens à vous dire aussi ma confiance absolue dans la victoire ; sous les ordres du général Codet, vous déploierez les mêmes vertus militaires dont vous m'avez donné tant de preuves et vous vaincrez encore les Allemands comme vous les avez vaincus.

Au revoir mes amis, sur la Meuse et sur le Rhin.

Signé : BLONDLAT.

Ordre de la Brigade n° 29 du 22 Octobre 1915 :

Le Colonel commandant la brigade envoie aux lieutenants-colonels Modelon et Demetz le témoignage de son admiration pour la conduite héroïque de leur régiment, le 8° zouaves et le 7° tirailleurs, aux combats du 25 septembre au 6 octobre et pendant toute la période que nous venons de passer en Champagne.

Le 25 septembre, la brigade avait une mission particulièrement délicate ; il fallait non seulement prendre d'assaut des tranchées allemandes, auxquelles nous faisons face, mais manœuvrer ensuite dans un terrain difficile pour soutenir d'un côté la Division coloniale, de l'autre pour tourner les défenses du Bois-Sabot et les faire tomber, et cela tout en maintenant inviolable un front très exposé et de plus en plus étendu.

Zouaves et tirailleurs sont partis à l'assaut en chantant. Les tranchées allemandes ont été magnifiquement enlevées, l'objectif atteint et la mission remplie entièrement. Partout, l'ennemi en fuite, détruit ou prisonnier ; plusieurs batteries d'artillerie enlevées, des mitrailleuses prises, un butin considérable.

Le 25 septembre la brigade a connu la victoire.

Le 6 octobre nouvel assaut : Les tirailleurs, brillamment enlevés par le commandant Barnay et le commandant de Saint-Maur sont arrivés d'un bond sur les lignes allemandes ; il n'a pas tenu à eux de n'avoir pu les franchir.

Il salue respectueusement les officiers, sous-officiers et soldats morts au champ d'honneur.

Après le 25 septembre, la brigade a été soumise sans arrêt à un bombardement particulièrement violent en terrain découvert non encore organisé ; elle a montré une endurance exceptionnelle, le 8° zouaves notamment, qui n'a cessé pendant trois semaines et sans un jour de repos de travailler avec un rare dévouement à l'organisation des positions conquises.

Les actes d'héroïsme collectifs et individuels ne se comptent pas. L'entrain, le mépris absolu de la mort, l'abnégation de tous ont été au-dessus de tout éloge.

Je ne citerai que l'enlèvement des batteries allemandes par la compagnie Fouchard, du 7^e tirailleurs, et la section du sergent Hogard, du 8^e zouaves, d'une pièce d'artillerie par le lieutenant Pech, de la batterie de la Chenille par le lieutenant Mathevet, les pointes audacieuses poussées dans les bois par le commandant des Garniers, le capitaine Jozereau, etc...

La période que nous venons de traverser sera une des plus belles pages à ajouter à la gloire du 8^e zouaves et du 7^e tirailleurs de marche.

Signé : D'ANSELME.

Ordre Particulier n^o 746 pour le Général commandant le 2^e C. A. C. :

1^o - Le 8^e régiment de marche de zouaves est désigné pour participer à la garde du G. Q. G., du 13 au 17 décembre 1915;

2^o - Il se portera, le 3 décembre, sur Vineuil (E. M. et 1 bataillon) et Senlis (3 bataillons).

Signé : BLONDLAT.

Ordre de la Brigade n^o 34 du 26 Janvier 1916 :

Nommé par décision du 26 janvier au commandement de la 127^e division, je quitte, à la date du 26 janvier, le commandement de la 2^e brigade marocaine.

En partant je tiens à féliciter encore une fois les deux régiments de la belle tenue, de la discipline parfaite, de l'excellent esprit qu'ils n'ont cessé de montrer sous mon commandement, de leur entrain et de leur superbe attitude au feu qui ont fait l'admiration de l'armée tout entière.

Je ne rappellerai que pour mémoire les étapes de leur succès.

Le 16 juin, en Artois, comme ils l'avaient fait déjà le 9 mai avec le colonel Cros, le 8^e zouaves et le 7^e tirailleurs de marche ont enlevé d'un bond toutes les lignes allemandes et ont maintenu ensuite leurs positions dans les conditions les plus critiques.

Le 25 septembre, en Champagne, nous avons ensemble connu la victoire.

Le 8^e zouaves et le 7^e tirailleurs, sous les ordres des lieutenants-colonels Modelon et Demetz, se sont placés, en toutes circonstances, parmi les plus belles troupes de France.

Je remercie les officiers, sous-officiers, les zouaves et les tirailleurs des preuves de dévouement et de confiance qu'ils n'ont cessé de me témoigner personnellement. J'aurais désiré conduire moi-même la brigade à la victoire finale; je sais la part glorieuse qu'elle y prendra et j'applaudirai à ses nouveaux succès.

Signé : D'ANSELME.

Ordre Général n° 6 du 20 Mars 1916 :

Par décision du Général commandant en chef, le lieutenant-colonel Modelon, commandant le 8^e zouaves de marche, est promu colonel et nommé au commandement de la 253^e brigade.

Le Général commandant la division exprime au colonel Modelon les félicitations de tous pour cette nouvelle récompense de ses brillants services et aussi le regret de perdre un camarade et un chef de sa valeur.

Le colonel Modelon était à la Division du Maroc depuis le début des hostilités et à la tête de ses zouaves il avait pris part à toutes les actions dont la Division est fière à juste titre. Il avait formé le 8^e zouaves; il s'était donné à son régiment et ce dernier le lui avait bien rendu : colonel, cadres, zouaves, tous unis par la même cocarde, formaient ce beau 8^e zouaves que chacun connaît et admire.

Le Régiment saura garder jalousement les enseignements de son premier chef et le montrera en ajoutant de nouveaux lauriers à ceux qu'il a déjà cueillis sous les ordres du colonel Modelon.

Le Général Commandant la Division du Maroc,

Signé : CODET.

Ordre de la Brigade n° 42 :

Par décision du Général Commandant en Chef :

Le général Girodon, commandant la 2^e brigade de la Division du Maroc, est nommé au commandement de la 12^e division d'infanterie.

Le lieutenant-colonel Schuhler, commandant le 7^e tirailleurs, est promu colonel T. T. et nommé au commandement de la 2^e brigade de la Division du Maroc.

Le lieutenant-colonel Schultz est nommé au commandement du 7^e tirailleurs.

Le général Girodon remet à la date de ce jour le commandement de la 2^e brigade au colonel Schuhler.

Il adresse ses adieux aux officiers, sous-officiers, zouaves et tirailleurs; il les remercie de l'activité, du dévouement, de l'esprit du devoir dont ils ont fait preuve durant tout le temps qu'il a eu l'honneur de les commander et en particulier depuis que la 2^e brigade occupe le sous-secteur de Machemont.

A tous, il exprime les meilleurs souhaits de succès et de bonne chance. Quand sonnera l'heure des grands combats destinés à chasser l'envahisseur de notre sol national, les régiments de la 2^e brigade se montreront ce qu'ils ont toujours été : une troupe d'élite, redoutable à l'ennemi, irrésistible dans l'attaque aussi bien qu'imperturbable dans la défense.

Signé : GIRODON.

Ordre Général n° 1 « F »

Le port de la fourragère est attribué aux régiments et unités formant corps qui ont été cités deux ou plusieurs fois à l'ordre de l'armée, c'est-à-dire aux unités suivantes :

- 152^e régiment d'infanterie.
- 224^e régiment d'infanterie.
- 1^{er} et 2^e bataillons de chasseurs à pied.
- 8^e régiment de marche de zouaves.
- 4^e et 7^e régiments de marche de tirailleurs.
- Régiment de marche de la Légion Étrangère.
- Compagnies du génie : 10/2, 14/5, 14/15, 15/12 et 10/3.

Signé : JOFFRE.

Ordre Général n° 65 du 31 Juillet 1916 :

Soldats de la République,

Votre troisième année de guerre commence.

Depuis deux ans vous soutenez sans faiblir le poids d'une lutte implacable.

Vous avez fait échouer tous les plans de nos ennemis. Vous les avez vaincus sur la Marne, vous les avez arrêtés sur l'Yser, battus en Artois et en Champagne, pendant qu'ils cherchaient vainement la victoire dans les plaines de Russie.

Puis votre résistance victorieuse, dans une bataille de cinq mois, a brisé l'effort allemand devant Verdun.

Grâce à votre vaillance opiniâtre, les armées de nos alliés ont pu forger les armes dont nos ennemis sentent aujourd'hui le poids sur tous les fronts. Le moment approche où, sous notre poussée commune, s'effondrera la puissance militaire allemande.

SOLDATS DE FRANCE, vous pouvez être fiers de l'œuvre que vous avez accomplie déjà. Vous êtes décidés à l'accomplir jusqu'au bout.

La Victoire est certaine !

J. JOFFRE.

Ordre du Régiment n° 426 du 25 Avril 1917 :

Après les heures de gloire que le 8^e zouaves vient de vivre, le colonel adresse à tous ses affectueux compliments.

Une position imprenable, 800 prisonniers, 12 canons, de nombreuses mitrailleuses, un matériel innombrable sont tombés entre nos mains et il n'a pas dépendu de nous que ce brillant succès ne se transforme en une éblouissante victoire.

Le colonel est fier de son magnifique régiment. Il salue respectueusement les morts tombés sur le chemin et convie ceux qui restent à de futurs triomphes pour la plus grande gloire de la France et du régiment.

Le nom de Moronvillers sera inscrit sur le drapeau.

Signé : LAGARDE.

Ordre de la Division :

Revue du 21 Juillet 1917. - La revue passée aujourd'hui 21 juillet, par la Division du Maroc, devant le général Gouraud, commandant la 4^e armée, a été une des plus belles qu'il soit possible de voir.

La disposition des troupes, leur belle tenue, les mouvements de mise en place pour le défilé exécutés dans le plus grand ordre et le plus grand silence, le défilé irréprochable et surtout l'attitude vraiment magnifique de tous pendant que le général a passé devant les troupes, attitude impressionnante d'immobilité absolue et de regards ardents dont le commandant de la Division du Maroc est profondément ému.

La Marocaine est la première division de France.

Elle l'a prouvé bien des fois, elle le prouvera encore bientôt.

Signé : DEGOUTTE.

Ordre du Régiment n^o 482 du 22 Août 1917:

Pour la deuxième fois depuis que je vous commande, vous venez de donner la preuve de votre héroïsme et de votre vaillance.

Chargés d'attaquer l'ennemi sur un terrain âpre et difficile vous lui avez enlevé en une demi-heure les positions qu'il nous avait arrachées pendant une année de bataille.

Vous avez repris le bois des Caurettes et le bois des Corbeaux où tant des nôtres sont tombés.

Vous avez vengé ces morts.

Soyez-en fiers.

Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats, je vous remercie d'avoir inscrit sur notre drapeau le nom d'une nouvelle victoire.

Et je salue nos camarades tombés glorieusement sur le sol reconquis.

Signé : LAGARDE.

Ordre Général n^o 507:

La Division Marocaine a pris, le 20 août 1917, la part la plus glorieuse à la bataille de Verdun.

Après une magnifique préparation d'artillerie, elle a, en moins de quatre heures, conquis six et sept lignes ennemies successives.

Elle s'est emparée d'abord de premières lignes allemandes très fortes, du village de Cumières, du bois des Caurettes et de l'ouvrage de Pavie. Escaladant ensuite les pentes qui séparent les premières et deuxième positions allemandes, elle a emporté de haute lutte les bois fameux de Cumières et des Corbeaux, bloquant dans le tunnel des Corbeaux 800 Allemands qui furent forcés de se rendre.

Elle a enfin enlevé d'assaut trois centres de résistance puissamment organisés.

Continuant ses succès dans l'après-midi, la Division Marocaine a chassé un ennemi renforcé de la Côte de l'Oie, illustrée par de sanglants combats, et du village de Régnéville, réalisant une opération qui ne devait s'effectuer que quelques jours plus tard, et par d'autres troupes.

Au cours de ses combats et des contre-attaques consécutives, la Division Marocaine a lutté contre des troupes de trois divisions allemandes : 6^e division de réserve, 48^e division de réserve, 30^e division d'infanterie. Elle a bousculé cinq régiments allemands, dont l'un, le 24^e de réserve, a eu son colonel et ses trois chefs de bataillons pris ou tués. Elle a fait 2.221 prisonniers, dont 47 officiers, 530 cadavres allemands ont été inhumés sur le champ de bataille, un grand nombre ont dû trouver leur tombeau dans les abris défoncés par l'artillerie.

C'est donc plus de 3.000 ennemis, sans tenir compte des blessés allemands transportés à l'arrière et des pertes éprouvées par l'ennemi hors du terrain conquis, que, dans la journée du 20, la Division Marocaine a mis hors de combat. C'est une division allemande qu'elle a anéanti et deux autres qu'elle a notablement amoindries.

Poussant bien au delà de ses objectifs, de l'autre côté du ruisseau des Forges pour atteindre l'artillerie ennemie, la Division Marocaine a détruit ou capturé : 41 canons lourds ou de campagne (24 détruits, 17 pris); elle a récupéré, à Cumières, une pièce de marine française, elle a pris 38 minenwerfer, dont beaucoup de très gros calibre, 48 mitrailleuses et un très important matériel de guerre.

Zouaves, tirailleurs, légionnaires, artilleurs, sapeurs, chasseurs d'Afrique et troupes de tous les services de la Division Marocaine, fraternellement unis dans le succès commun, vous pouvez être fiers de votre œuvre.

Ce bulletin de victoire est aussi un ordre d'adieu.

Appelé à un autre commandement, je quitte la Division Marocaine.

J'étais fier de vous commander. Je vous aimais bien aussi, je pars le cœur serré.

Mais je suis sûr que ma chère division continuera à ajouter de nouvelles pages au livre d'or de ses exploits déjà légendaires et que chaque offensive sera, pour les vaillants soldats de la « Marocaine », l'occasion de renouveler les hauts faits de Moronvillers et de Verdun et de faire attacher une palme de plus à ses glorieux drapeaux.

Le Général Commandant la Division du Maroc,

Signé : DEGOUTTE.

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS,

1918 va s'ouvrir.

Il faut que la lutte continue : le sort de la France l'exige, soyez patients, soyez obstinés.

Dans l'attaque comme dans la défense, vous avez montré ce que vous valez ; chaque fois que vous avez attaqué, l'ennemi a reculé ; chaque fois qu'il a voulu passer, vous l'avez arrêté.

Il en sera de même demain.

La défaillance russe n'a pas ébranlé notre foi que vient de confirmer le concours, chaque jour plus puissant, des États-Unis.

Vous avez la ferme volonté de vous battre autant qu'il faudra pour assurer la paix à vos fils, car vous savez que, si le plus pressé réclame la paix, le plus persévérant en fixe les conditions.

Je salue vos drapeaux et, en vous adressant mes vœux les plus affectueux pour 1918, je vous exprime une fois de plus ma fierté de vous commander et ma confiance entière dans l'avenir.

PÉTAIN.

Ordre Général n° 514 du 31 Mars 1918 :

Il y a cinq cents ans, Jeanne d'Arc quittait Vaucouleurs pour courir à la délivrance du sol de France.

C'est de Vaucouleurs que la Division Marocaine part aujourd'hui pour entrer dans la gigantesque bataille.

Aux pages de gloire de sa brillante histoire, la Division Marocaine va ajouter une nouvelle page plus glorieuse encore.

Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats, la France fait appel à votre vaillance.

Votre réputation est grande, il faut la dépasser.

Vous foncerez sur l'ennemi avec votre coutumière ardeur décuplée encore par votre haine grandissante de l'Allemand abhorré.

Je sais que je peux compter sur vous.

En avant !

Signé : DAUGAN.

Ordre Général n° 6 du 29 Avril 1918 :

Le 26 avril au matin, la Division Marocaine a bousculé l'ennemi sur le front situé entre Villers-Bretonneux et le Bois de Hangard et lui a infligé des pertes sanglantes.

Partant à l'assaut avec sa crânerie habituelle qui a fait l'admiration de nos voisins britanniques, la Division Marocaine s'est heurtée à une nouvelle division allemande, la 19^e, mélangée à la 77^e D. R. en cours de relève et qui allait ensuite nous attaquer.

Nos pertes sont sérieuses, mais le rôle de la division n'en a pas été moins glorieux puisqu'elle a permis d'arrêter pour l'instant toute nouvelle idée de progression ennemie sur Amiens.

Le Général adresse à tous : officiers, sous-officiers, caporaux et soldats de toutes armes et services de la Division, ses affectueuses félicitations.

La Division a encore une fois de plus maintenu sa belle réputation.

Elle tiendra à honneur de maintenir à tout prix le terrain conquis.

Le Général Commandant la Division Marocaine,

Signé : DAUGAN.

Copie d'un Communiqué de la Presse Allemande du 28 Avril 1918 :

« Nauen, 28 Avril, 12 h. 40. - Dans le secteur de combat de Hangard, les Anglais avaient jusqu'à présent tenu les lignes ; cependant, lors de la grande contre-attaque du 26 avril, ils n'engagèrent plus que des forces peu importantes, laissant tout le poids sanglant de l'attaque aux réserves françaises nouvellement amenées. Le résultat est qu'une nouvelle portion du front anglais est passée à la charge des Français à la date du 26 avril.

« La célèbre Division Marocaine, troupe d'élite, qui fut engagée au bois de Hangard, aux lieux et place des Anglais fortement ébranlés, subit des sacrifices sanglants, notamment le 1^{er} régiment étranger, le régiment de turcos et le régiment de zouaves de cette division.

« Les vagues d'assaut furent dispersées par le feu violent des mitrailleuses allemandes ; seuls quelques éléments des braves assaillants ennemis atteignirent notre ligne au sud de Villers-Bretonneux. Ils furent aussitôt rejetés complètement par une énergique contre-attaque. Des prisonniers appartenant aux trois régiments d'attaque de cette « division d'élite française » restèrent aux mains des Allemands. Parmi eux se trouvent plusieurs natifs des Philippines qui, le jour où la guerre éclata, se trouvaient par hasard en France et qui furent d'autorité incorporés dans l'armée française. »

Les commandants de brigades, chefs de corps et chefs de service communiqueront ce récit à toutes les troupes de la Division Marocaine.

Ce que les Allemands n'ajoutent pas, c'est que la 19^e D. I. boche, qui venait de monter en ligne pour attaquer le 26 au matin, a dû, à la suite des pertes sanglantes qu'elle a subies, être relevée dès le 28 par la 109^e D. I. venant de Roumanie. Au contraire, la Division Marocaine est restée en ligne jusqu'au 7 mai.

D'autre part, l'ennemi a été incapable, depuis le 26 avril, de reprendre la marche sur Amiens qui avait été donnée comme objectif à ses troupes. Les déclarations des prisonniers sont unanimes à ce sujet.

Les sacrifices douloureux de la Division Marocaine, moins élevés cependant que dans la plupart des attaques précédentes, n'ont pas été inutiles.

Le Boche apprécie notre valeur. Il nous retrouvera.

Le Général Commandant la Division Marocaine,

Signé : DAUGAN.

Ordre Général n° 288 du 1^{er} C. A. du 20 Juin 1918:

OFFICIERS ET SOLDATS DE LA DIVISION MAROCAINE :

Au moment où, après vingt jours de combat, votre glorieuse division est retirée du front du 1^{er} corps, je salue vos drapeaux et vos fanions en vous remerciant au nom de la patrie de tout ce que vous avez fait pour elle dans ces derniers jours.

Brusquement jetés dans la bataille, luttant un contre dix, vous avez, du 28 mai au 1^{er} juin, arrêté dans le sang les assauts de trois divisions allemandes à l'ouest de Soissons.

Le 12 juin, c'est Amblény qui voit vos exploits, le 4^e tirailleurs et la légion reçoivent l'assaut de la 34^e D. I. allemande qui se brise devant votre farouche résistance, en subissant des pertes terribles.

Honneur à ceux qui sont tombés! ils ont montré que, malgré la puissance de ses moyens, l'ennemi ne peut passer là où des soldats héroïques sont résolus de tenir sur place et à mourir plutôt que de reculer.

Honneur à ceux qui restent et qui, jusqu'au bout, continueront les magnifiques traditions de la Division Marocaine.

« Volonté - Énergie - Courage »

La victoire, vous l'aurez, car vous n'avez jamais douté d'elle, car elle est au fond de vos cœurs et vous saurez la forcer à se ranger sous vos drapeaux.

Le Général Commandant le 1^{er} C. A.

Signé : LACAPELLE.

Ordre de la 2^e Brigade du 21 Juillet 1918 :

Le lieutenant-colonel, commandant provisoirement la brigade, exprime aux officiers, sous-officiers, caporaux, zouaves et tirailleurs des 8^e et 7^e régiments, la fierté qu'il a éprouvée d'être placé à leur tête pendant les inoubliables journées des 18, 19 et 20 juillet.

Tous ont montré plus d'allure que jamais. Ils ont réalisé dès le premier jour la plus grande avance de la Division Marocaine depuis le commencement de la guerre et ont continué leur effort les jours suivants avec un esprit de sacrifice et un mordant splendides.

Ces qualités primordiales du soldat, ils les ont constatées dans le personnel des chars d'assaut qui les a aidés avec tant de dévouement.

Ils ont eu la grande joie et le grand réconfort de les retrouver dans les troupes américaines qui réalisent si bien la parole de leur Président : « Notre devoir? Employer la force jusqu'au bout pour la victoire et la liberté. »

Le commandant de la 2^e brigade salue respectueusement les zouaves et tirailleurs morts glorieusement pour la France, ainsi que leurs camarades de l'armée américaine et de l'artillerie d'assaut tombés à leurs côtés pour le triomphe de la même cause.

Le Lt-Colonel, Commandant provisoirement la 2^e brigade,

Signé : LAGARDE.

Ordre Général n^o 14 de la 1^{re} Division Marocaine du 23
Juillet 1918 :

La Division Marocaine vient de participer à une des plus brillantes offensives déclenchées contre l'ennemi et d'ajouter de nouveaux lauriers à ceux, déjà si nombreux, recueillis depuis quatre années sur le front de France.

Partant d'un terrain difficile, boisé, fortement raviné, énergiquement défendu, couvert de mitrailleuses; ayant près de deux kilomètres à parcourir dans la forêt de Villers-Cotterêts avant de déboucher sur le plateau libre;

Zouaves, légionnaires, tirailleurs algériens, sénégalais et malgaches, dans un élan formidable, appuyés par une artillerie active et de nombreux chars d'assaut, ont bousculé l'ennemi, gagné près de 11 kilomètres en profondeur, coupé la route de Soissons à Château-Thierry, fait plus de 1.500 prisonniers, pris 50 canons avec leurs munitions et des mitrailleuses en nombre considérable, laissant le terrain couvert de cadavres allemands.

Pour la première fois, la Division Marocaine a marché encadrée de deux divisions de nos amis Américains qui se sont battus héroïquement cueillant, comme nous, prisonniers et canons.

Notre grand succès d'hier est un sûr présage de la victoire de demain qui réunira d'une façon indissoluble le drapeau tricolore au drapeau étoilé.

Le Général de Brigade, Commandant la 1^{re} D. M.

Signé : DAUGAN.

Note de la 1^{re} Division Marocaine :

Le Général Degoutte, commandant la 6^e armée, qui vient de refouler brillamment l'ennemi de la Marne jusqu'à la Vesle, lui faisant subir de lourdes pertes, tout en cueillant de nombreux prisonniers et canons et un matériel formidable, écrit au général Daugan, commandant la 1^{re} Division Marocaine, qui lui avait fait part des succès de la Marocaine :

« Je suis fier de ce que j'ai su de la Marocaine. C'est magnifique.

« Dis lui que son ancien général est toujours de cœur avec elle et malgré tout la regrette toujours.

« J'ai lu ta lettre aux Américains d'ont j'ai 150.000 hommes sous mes ordres.

« Bien affectueusement.

« DEGOUTTE. »

Ordre de la Brigade n^o 123 du 6 Août 1918 :

Appelé au commandement de la 2^e brigade marocaine, je salue les drapeaux du 8^e zouaves de marche et du 7^e tirailleurs.

Heureux de me retrouver au milieu des camarades avec lesquels j'ai combattu au Maroc, je suis fier d'être à leur tête dans la grande bataille où ils viennent encore de se couvrir de gloire.

Après avoir suivi récemment dans les combats des 18, 19 et 20 juillet les traces des régiments de la brigade, à la tête des troupes d'exploitation du succès, je crois une fois de plus très fermement qu'une nouvelle moisson de Boches apportera bientôt au 8^e zouaves et au 7^e tirailleurs de nouveaux titres de gloire.

Le Colonel Bertrand, Commandant la 2^e Brigade,

Signé : BERTRAND.

Ordre Général n^o 354 de la 10^e Armée du 6 Août 1918:

Officiers, sous-officiers et soldats de la X^e armée :

Le 18 juillet, après une suite d'opérations qui vous avait donné une bonne base de départ, vous vous êtes élancés sur l'ennemi sans qu'un seul coup de canon l'ait averti de votre attaque, vous avez bousculé successivement ses divisions de première ligne, puis celles de deuxième ligne et votre avance de 10 kilomètres qui menaçait ses derrières l'a obligé à repasser la Marne et à commencer sa retraite.

Puis la bataille devient plus rude sur votre front où l'ennemi amenait sans cesse des divisions fraîches en nombre bien plus considérable que les vôtres. Vous avez continué à lutter pied à pied en refoulant ses furieuses contre-attaques, vous approchant de la crête qui domine toute la contrée entre l'Aisne, la Vesle et l'Ourcq.

Le 1^{er} août, vous avez conquis cette importante position que les défenseurs avaient l'ordre de tenir coûte que coûte.

Après avoir engagé ses dernières réserves pour la reprendre, l'ennemi, s'avouant vaincu, battait en retraite sur tout son front.

Signé : MANGIN.

Ordre du jour du Grand Quartier Général N^o 116 du 6 août 1918:

Quatre ans d'efforts avec nos fidèles alliés, quatre ans d'épreuves stoïquement acceptées, commencent à porter leurs fruits. Brisé dans ces cinq tentatives de 1918, l'envahisseur recule, ses effectifs diminuent, son moral chancelle, cependant qu'à vos côtés vos frères Américains, à peine débarqués, font sentir la vigueur de leurs coups à l'ennemi déconcerté. Placés à l'avant-garde des peuples alliés, vous avez préparé les triomphes de demain. Je vous disais hier : Obstruction, patience, les camarades arrivent. Je vous dis aujourd'hui : Ténacité, audace et vous forcerez la victoire.

« Soldats de France, je salue vos drapeaux qu'illustre une gloire nouvelle. »

Grand Quartier Général, le 6 août 1918,

Signé : PÉTAÏN.

Ordre Général N° 17 du 17 septembre 1918 :

Appelé une fois encore à participer à une grande opération offensive, la Division Marocaine vient de prouver qu'elle est digne plus que jamais de sa grande réputation de vaillance.

Le 2 septembre, devant Terny-Sorny, elle bouscule les lignes allemandes et lorsqu'au bout de deux kilomètres l'ennemi, malgré ses lourdes pertes, se ressaisit et fait tête, elle le harcèle sans cesse, l'attaque de jour et de nuit et le force à se replier à l'abri des fameuses lignes Hindenburg.

Mais la Division Marocaine veut achever sa victoire et, le 14 septembre, malgré la résistance acharnée de l'adversaire, malgré ses effectifs réduits de moitié, malgré les fatigues incroyables de quinze jours continus de bataille dans la pluie et la boue, elle bondit de nouveau à l'attaque, enlève de haute lutte la ligne Hindenburg, réduit le saillant de Laffaux et s'empare du village d'Allemant.

Les meilleures troupes allemandes — la 5^e division de la Garde, la division prussienne, qui compte le régiment du Kronprinz — n'ont pas tenu devant nos attaques impétueuses et sont presque anéanties.

1578 prisonniers et un matériel innombrable sont le gage matériel de notre victoire.

A tous, héros de la Division Marocaine, j'adresse mes affectueuses félicitations et mes remerciements émus.

Je salue nos morts.

Et vous qui restez, chargés de la garde sacrée des glorieux drapeaux de la Marocaine, je vous convie à de nouvelles victoires !

Signé : DAUGAN.

11 novembre (soir).

« Officiers, sous-officiers et soldats, après avoir résolument arrêté l'ennemi, vous l'avez pendant des mois, avec une foi et une énergie inlassables, attaqué sans répit.

« Vous avez gagné la plus grande bataille de l'histoire et sauvé la cause la plus sacrée : la liberté du monde. Soyez en fiers !

« D'une gloire immortelle vous avez paré vos drapeaux.

« La postérité vous garde sa reconnaissance.

« Foch. »

Ordre Général N° 124 du 12 novembre 1918 :

Aux armées Françaises,

Pendant de longs mois vous avez lutté.

L'histoire célébrera la ténacité et la fière énergie déployées pendant ces quatre années par notre patrie qui devait vaincre pour ne pas mourir.

Nous allons, demain, pour mieux dicter la paix, porter nos armes jusqu'au Rhin, sur cette terre d'Alsace-Lorraine qui nous est chère. Vous pénétrerez en libérateurs, vous irez plus loin en pays allemand occuper des territoires qui sont les gages nécessaires des justes réparations.

La France a souffert dans ses campagnes ravagées, dans ses villes ruinées; elle a des deuils nombreux et cruels. Les provinces délivrées ont eu à supporter des vexations intolérables et des outrages odieux, mais vous ne répondrez pas aux crimes commis par des violences qui pourraient vous sembler légitimes.

Dans l'excès de vos ressentiments, vous resterez disciplinés, respectueux des personnes et des biens. Après avoir abattu votre adversaire par les armes, vous lui en imposerez encore par la dignité de votre attitude et le monde ne saura ce qu'il doit admirer le plus de votre tenue dans le succès ou de votre héroïsme dans les combats.

J'adresse avec vous un souvenir ému à nos morts dont le sacrifice nous a donné la victoire; j'envoie un salut plein d'affection attristée aux pères et aux mères, aux veuves et aux orphelins de France qui cessent un instant de pleurer dans ces jours d'allégresse pour applaudir au triomphe de nos armes.

Je m'incline devant vos drapeaux magnifiques.

Vive la France.....

Signé : PÉTAIN.

Ordre du régiment N^o 679 du 21 décembre 1918 :

Officiers, sous-officiers, caporaux et zouaves du 8^e, je vous souhaite affectueusement, pour vous et vos familles, une bonne année.

1918 représente le passé, les heures noires, mais surtout la victoire.

1919 ouvre l'avenir glorieux.

L'un et l'autre sont votre œuvre.

Votre victoire vous a fait entrer dans l'histoire.

Vos destinées, à partir de ce jour, sont indissolublement liées à celle de la patrie, pour laquelle vous avez fait le sacrifice de votre vie.

Vous êtes désormais l'une des pierres vivantes de l'édifice national.

Français, vous l'avez été plus qu'aucuns, puisque vous avez tant de fois offert votre vie. Ce titre de gloire, vous l'avez payé de souffrances bien longues et bien pénibles. Qu'importe! d'autres peuvent chercher leur noblesse dans des généalogies incertaines, l'étayer sur leur fortune, la vôtre est tout entière dans ces deux mots :

« HONNEUR — PATRIE »

inscrits sur votre drapeau.

Les sept palmes qui ornent cet emblème, les croix qui vous décorent vous rendent profondément heureux sans doute, mais surtout pour vos parents, auxquels elles permettent d'être devant vous fiers de vous.

Mais, pour vous, rien ne saurait remplacer la satisfaction du devoir accompli, la joie sereine d'avoir vaincu, d'avoir affirmé votre maîtrise sur les ennemis du pays, de la race.

Votre bonheur est fait avant tout de ce que promet l'avenir : La Patrie va durer. Ni le temps, ni le mal ne la pourront détruire. Elle s'est affirmée, par votre héroïsme, pleine de sève et supérieure.

Comme le pays que vous servez, vous allez durer, traverser les siècles. Quand la mémoire des hommes, au cours des âges, rappellera la guerre d'hier, il faudra bien qu'elle vous évoque. Et la France d'alors, dans sa reconnaissance, vous saluera comme des ancêtres qu'il faut bénir, ne pas oublier, faire revivre.

Et votre âme, comme celle de vos aïeux qui vivent en vous aujourd'hui, deviendra l'inspiratrice secrète et la force cachée des nouvelles générations de Français.

Le Lieutenant-Colonel Commandant le 8^e zouaves,

Signé : LAGARDE.

Ordre Général N^o 15 :

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS,

L'année 1918 se termine dans un chant de victoire.

L'Allemand vaincu, chassé du sol de France, est rejeté au delà du Rhin, aux bords duquel la Marocaine a l'honneur de monter une garde vigilante.

Au cours de cette année 1918, la Division a livré les plus durs combats de sa glorieuse histoire.

Le 26 avril, entre Villers-Bretonneux et le bois de Hangard, amenée brutalement de l'arrière, elle rejette à plus de deux kilomètres un ennemi mordant qui menaçait de déborder Amiens par le sud, et malgré de violentes contre-attaques journalières, elle conserve le terrain si chèrement conquis.

Le 30 mai, transportée rapidement en camions autos devant Soissons, elle reçoit la mission de ralentir coûte que coûte la marche de l'ennemi, qui a franchi l'Aisne entre Soissons et Reims et se porte vers la Marne. Au cours d'une lutte héroïque de trois jours où chaque soldat, ayant conscience de la haute mission qui lui incombe, préfère se faire tuer sur place plutôt que de reculer, la Division abandonne à peine deux kilomètres de terrain en profondeur, malgré les attaques continues des Allemands et des bombardements effroyables.

Par sa ténacité, elle interdit ainsi à l'ennemi la route de Compiègne; de plus, restée sur son flanc, elle devient une menace constante pour les forces aventurées sur la Marne.

Le 12 juin l'ennemi essaie, dans une attaque d'une violence inouïe, de briser cette menace. La 1^{re} brigade marocaine, à elle seule, fait tête et arrête magnifiquement l'élan de la 34^e division allemande tout entière. Pas un pouce de terrain n'est abandonné à l'adversaire qui éprouve des pertes terribles.

Le 18 juillet, c'est la contre-offensive victorieuse devant Soissons. La menace suspendue sur le flanc de l'ennemi va enfin se réaliser et la Division va cueillir le fruit de sa résistance héroïque des 30 et 31 mai.

Partant d'une région difficile, boisée, ravinée, la Marocaine, aidée de chars d'assaut, encadrée de deux divisions américaines, se rue, dans un élan formidable, à l'assaut des tranchées énergiquement défendues, hérissées de mitrailleuses. Elle bouscule l'ennemi, gagne près de 11 kilomètres en profondeur, fait 1.500 prisonniers et prend 50 canons, laissant le terrain couvert de cadavres allemands.

L'ennemi menacé dans ses communications, ses armées à moitié détruites, est obligé d'abandonner la Marne et de se retirer en désordre laissant sur place tout son matériel.

Enfin, du 2 au 15 septembre, la Division est engagée de nouveau dans la région de Torny-Sorny, sur les flancs de l'ennemi qu'elle doit repousser vigoureusement de façon à précipiter sa retraite. Lutte épique de quinze jours, qui se poursuit dans la pluie et dans la boue, sous des bombardements terribles, au milieu d'une atmosphère viciée par les gaz, contre les meilleures troupes allemandes : 5^e division de la Garde et 1^{re} division prussienne, qui cèdent devant nos attaques impétueuses et subissent d'effroyables pertes.

Le 14 septembre, la position Hindenbourg est enlevée de haute lutte et dépassée. 1.600 prisonniers et un matériel innombrable restent le gage de notre victoire.

Telles sont, brièvement résumées, les actions héroïques de 1918 où la Division Marocaine, se sacrifiant du même cœur soit pour conserver un peu de sol sacré de notre chère France, soit pour en reconquérir une parcelle, a si brillamment déployé ses magnifiques vertus :

Ténacité stoïque dans la défensive,

Fougue impétueuse dans l'offensive,

Aucune autre division n'a eu de plus noble rôle à remplir et n'a plus contribué à la victoire.

Soyez-en fiers !...

Au seuil de l'année 1919, qui s'ouvre devant vous pleine d'espérance, le général commandant la division salue bien bas les morts qui, par leur sacrifice héroïque, nous ont donné le succès final.

Il adresse à tous : officiers, sous-officiers et soldats de toutes armes, ses vœux les plus affectueux pour eux et leurs familles, ainsi que ses remerciements pour leur dévouement de tous les instants dans la rude tâche accomplie.

A ceux qui retourneront bientôt dans leurs foyers, il recommande les traditions d'ordre et de discipline qui ont fait la force de la Division et qui, à un grand peuple comme la France, sont aussi nécessaires à l'intérieur qu'aux armées.

Il leur demande aussi de conserver un souvenir respectueux de leurs chefs, qui ne voient pas partir sans une profonde émotion les véritables amis de quatre ans de combat, desquels le maréchal Joffre a dit si justement :

« On ne peut les voir sans les admirer, les regarder sans leur sourire, les commander sans les aimer. »

Ludvigshafen-sur-Rhin, le 1^{er} janvier 1919,

Le général commandant la Marocaine :

DAUGAN.

ADIEUX AU 8^e ZOUAVES



Ordre Général de la D. M., N^o 12 :

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS,

Quelques semaines à peine se sont écoulées depuis le jour où, devant vos drapeaux inclinés et vos regards émus, ont défilé pour la dernière fois les vétérans glorieux de la Légion étrangère.

Aujourd'hui à leur tour les Zouaves nous quittent.

Drapeaux ! Inclinez-vous encore, et vous, soldats de la Marocaine, saluez très bas le régiment qui s'en va, qu'il lise dans vos yeux attristés l'expression de notre peine et de nos regrets unanimes.

Ils étaient venus de toutes nos provinces, de la Bretagne et du Béarn, de la Provence et de l'Artois, de la Bourgogne, de la Picardie et aussi de l'Afrique. Au milieu des légionnaires étrangers, des tirailleurs algériens ou malgaches, ils représentaient le petit soldat de France. Ayant senti le poids de cet honneur, ils s'étaient crus tenus d'incarner toutes les vertus de l'infanterie française, la vaillance avec la bonne humeur, l'amour du devoir avec la discipline et l'esprit de sacrifice ; et comme à ces vertus ils joignaient celles des guerriers de l'Afrique, ils furent d'inégalables soldats.

Vous connaissez leur merveilleuse histoire : la Fosse-à-l'Eau, Berthoncourt, Mondement sont leurs premières victoires. L'Artois, la Champagne et la Somme plus tard virent leurs exploits. En 1917, ils ont conquis le Mont-sans-Nom et rejeté jusqu'au ruisseau de Forges l'assaillant de Verdun. Aux heures tragiques et décisives de 1918, ils ont brisé sur la Crise le flot furieux des hordes germaniques. Du seuil de l'Ile-de-France ils l'ont refoulé, le 18 juillet, jusqu'au delà de Chaudun et Charantigny, et dans les combats épiques de septembre, jusqu'au delà de la digue formidable de la ligne Hindenbourg.

Que de lauriers ont-ils cueillis au cours de ces combats, juste fruit de leur mérite insigne, juste récompense aussi du chef qui, depuis près de trois ans à la tête d'une troupe digne de lui, a su lui insuffler, avec son indomptable énergie, l'ardeur généreuse de son âme guerrière. La méthode et la science du colonel Lagarde n'ont valu à ses zouaves que des succès éclatants.

On ne saurait plus rien ajouter à leur gloire.

Le 8^e zouaves peut partir la tête haute, fier de cette belle fourragère qu'il a teintée de son sang.

Qu'il ne s'inquiète pas du sort que l'avenir lui réserve.

Il est assuré de vivre éternellement dans l'histoire héroïque de notre grande France et aussi... dans nos cœurs !

Ludwigshafen, le 15 juin 1919.

Le Général commandant la Division Marocaine,
DAUGAN.

LISTE DES OFFICIERS

AYANT APPARTENU AU 8^e ZOUAVES



- ABRY Lieutenant, arrivé au corps le 11-6-15; évacué par suite d'accident le 21-9-15 en Champagne.
- † AGNELY Maréchal des logis (cavalerie), s/-lieutenant T. T. 20-2-15, arrivé au corps le 21-3-15; blessé et évacué le 9-5-15 à la côte 140 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.). Décédé des suites de ses blessures.
- AGNIES Adjudant, s/-lieutenant T. T. le 4-9-14; blessé et évacué le 9-9-14 à Mondement (Marne).
- † ALOE Aspirant, arrivé au corps le 15-5-17, s/-lieutenant T. T. 9-7-18. Mort au Champ d'Honneur le 18-7-18 devant Vierzy (Aisne).
- AMAT Adjudant, s/-lieutenant T. T. 27-5-15; lieutenant T. T. 11-8-17, arrivé le 11-6-18; évacué pour intoxication le 6-7-18 devant Cutry (Aisne). Passe à l'effectif du 3^e zouaves (note de la 10^e armée n^o 8110 P 17-7-18).
- ANCEL Aspirant 15-2-17, s/-lieutenant T. T. 26-9-17; s/-lieutenant T. D. 19-4-18; blessé et évacué le 26-4-18, revenu le 14-6-18.
- ANDRÉA Chef de bataillon cdt le 4^e bataillon du 8^e zouaves, arrivé le 15-5-15; évacué le 16-6-15 pour entorse.
- ANGELI Sergent-major, s/-lieutenant T. T. 24-10-15; lieutenant T. T. 15-5-17, arrivé au corps le 11-8-18; blessé et évacué le 7-9-18 devant Vauxaillon (Aisne).
- † ARNAUD Capitaine. Blessé grièvement le 28-8-14 au combat de Dommery et fait prisonnier. Décédé des suites de ses blessures à l'ambulance allemande de Signy-l'Abbaye (Ardennes).
- ARRESTAT Lieutenant de réserve 30-6-14, active 2-12-14; blessé et évacué le 8-9-14, revenu le 24-12-14; blessé et évacué le 2-10-15, revenu le 1-1-16; capitaine T. T. le 5-2-16, évacué pour maladie le 29-10-16, revenu le 21-11-16; capitaine T. D. le 4-10-16, évacué pour maladie le 26-1-17, revenu le 14-3-17; évacué pour maladie le 19-6-18, revenu le 8-8-18.

- AUROUX Lieutenant-colonel venant du régiment de tirailleurs marocains, arrivé le 23-3-16, promu colonel le 25-9-16 et affecté au commandement de la 96^e brigade; quitte le Corps le 25-9-16.
- BALADA Sergent, s/-lieutenant arrivé le 28-7-15 venant du 7^e tirailleurs, blessé et évacué le 25-9-15 au bois Sabot (Champagne).
- † BALDY Maréchal des logis (cavalerie), s/-lieutenant T. T. 20-2-15, arrivé au corps le 2-4-15, blessé le 16-6-15 à la côte 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.). Décédé des suites de ses blessures.
- † BACHÈRE Aumônier, arrivé au corps en juin 1915. Mort au Champ d'Honneur le 31-8-17 au bois des Corbeaux.
- BARBEROUSSE Aspirant, arrivé le 2-7-17, s/-lieutenant T. T. le 16-6-18.
- BARBILLAT S/-lieutenant, arrivé au corps le 8-3-15, blessé et évacué le 10-5-15 à la côte 140 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- BARD Lieutenant, arrivé au corps le 16-6-15, capitaine T. T. le 7-1-16, évacué le 8-10-16 pour maladie.
- BARTHÉLÉMY Adjudant, s/-lieutenant T. T. du 20-6-17, s/-lieutenant T. D. 4-10-17, arrivé au corps le 20-5-19.
- BAUDIMENT Adjudant, s/-lieutenant T. T. du 4-9-14, blessé et évacué à Prunay (Marne) le 15-9-14.
- BAUDOIN Maréchal des logis (cavalerie), s/-lieutenant T. T. 29-4-17, arrivé le 28-7-18, mis en congé illimité le 29-3-19.
- BAYON S/-lieutenant T. T. 22-7-15, lieutenant T. T. 22-7-17, arrivé au corps le 12-1-19, mis en congé illimité le 29-3-19.
- † BEAU Lieutenant. Mort pour la France au combat de Dommery (Ardennes).
- BEAUJEAN Aspirant, s/-lieutenant T. T. 6-11-18, arrivé au corps le 14-11-18, dirigé sur Metz le 14-3-19 pour y suivre les cours de Mathématiques spéciales et de Physique et Chimie (C^{re} M^{elle} n^o 220 BI/3 du 17-1-19).
- † BÈCHE Lieutenant, capitaine T. T. 23-9-14, T. D. 25-12-14. Mort au Champ d'Honneur le 10-5-15 à la côte 140 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- † BECQUEY Lieutenant, arrivé le 11-2-15. Mort au Champ d'Honneur le 10-5-15 à la côte 140 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- BENIGNI Sergent-major, s/-lieutenant T. T. 14-11-14, évacué pour maladie le 3-11-16, passé au 3^e zouaves (D^{ox} M^{elle} du 14-1-18).

- † BELOT Lieutenant, arrivé au corps le 25-1-15. Mort pour la France le 16-6-15 à la côte 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- BENDER Aspirant, arrivé au corps le 28-2-15, blessé et évacué le 10-5-15, revenu le 10-7-15; évacué pour maladie le 13-1-17, revenu le 9-2-17; blessé et évacué le 17-10-17, revenu le 14-12-17; blessé et évacué le 26-4-18, revenu le 24-8-18; mis à la disposition du Comité National polonais par D^{on} du G. Q. G. n^o 27.719 du 20-3-19, quitte le corps le 27-3-19.
- † BENEDETTI Capitaine. Mort au Champ d'Honneur le 10-5-15 à la côte 140 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- † BENY Sergent-major, s/-lieutenant T. T. 25-8-16, s/-lieutenant T. D. 20-4-18. Mort au Champ d'Honneur le 28-4-18 sous Villers-Bretonneux (Somme).
- BÉRANGER Médecin-major de 1^{re} cl. du 23-6-14, arrivé le 1-2-18. Médecin Chef de service du régiment, passe à l'ambulance 9/9 de la D. M. le 13-2-18 (note de la D. M. n^o 41/G du 10-2-18).
- † BERGERET S/-lieutenant T. T., arrivé au corps le 6-2-15. Mort au Champ d'Honneur le 22-6-15 devant la côte 119 (P.-de-C.).
- † BERTHET S/-lieutenant. Mort pour la France le 28-8-14 au combat de Dommery (Ardennes).
- BERGEAUX Maréchal des logis d'artillerie, s/-lieutenant T. T. 15-11-15, arrivé au 8^e zouaves le 20-11-15, blessé et évacué le 5-5-16, revenu le 23-6-16, blessé et évacué le 12-7-16, s/-lieutenant T. D. 24-7-16, revenu le 1-3-17, parti à l'A. O. le 1-10-17.
- † BERGEZ Capitaine, arrivé le 24-2-17. Mort au Champ d'Honneur le 20-8-17 à l'attaque du bois des Corbeaux.
- BERTHIER Aspirant, s/-lieutenant T. D. 11-5-17, blessé et évacué le 26-4-18, détaché près le G. M. P. (D^{on} du Général gouverneur militaire de la Place de Paris n^o 6.941 P du 10-1-19).
- BERTRAND Médecin-major de 2^e cl., passé au G. B. D. M. le 1-11-14.
- † BERTRAND Lieutenant. Mort au Champ d'Honneur le 26-1-15 au Mamelon-Vert devant Lombaertzyde (Belgique).
- † BERTRAND Lieutenant. Mort pour la France le 9-9-14 devant Mondement (Marne).
- BEYRIE Aspirant, s/-lieutenant T. T. le 11-5-17, dirigé le 11-5-18 sur le 1^{er} groupe d'aviation de Dijon. Revenu au 8^e zouaves le 29-1-19.

- BIANCO S/-lieutenant, arrivé le 3-12-14, blessé le 11-5-15 au chemin Creux de Souchez (P.-de-C.).
- BIGEAT Capitaine, arrivé le 27-7-15, évacué pour maladie le 4-10-15, revenu le 3-11-15; évacué pour maladie le 10-1-17, revenu le 22-3-17; évacué pour maladie le 9-6-18, affecté au dépôt du 3^e zouaves (note de la 10^e armée en date du 12-7-18).
- BILLARD S/-lieutenant, arrivé au corps le 22-1-16, passe au 9^e zouaves suivant D^{ou} M^{elle} du 25-4-16.
- † BILLAUDEL Lieutenant, arrivé le 24-5-15. Mort au Champ d'Honneur le 16-6-15 à la côte 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- BLAIN Médecin-Major de 2^e cl., arrivé le 22-9-18, affecté au 8^e groupe du 112^e R. A. L. le 31-11-18.
- BLANC Sergent, s/-lieutenant T. T. 27-6-15, arrivé au corps le 9-5-17, évacué pour intoxication le 22-8-17, revenu le 1-11-17, mis à la disposition du Résident Général de France au Maroc le 10-12-17 (D^{ou} M^{elle} n^o 15-545 C/1 du 1-12-17).
- BLANC Lieutenant, capitaine T. D. 25-12-14, mis le 23-9-16 à la disposition du Résident Général de France au Maroc.
- BLANCHER Adjudant-Chef, s/-lieutenant T. T. le 30-3-15, s/-lieutenant T. D. le 4-10-16, lieutenant T. D. le 30-3-17, arrivé au corps le 7-12-17, blessé et évacué le 30-5-18 au cours des combats sur la Crise (S/Soissons).
- BLARY Médecin-Major de 1^{re} cl., arrivé le 30-5-16, mis à la disposition du Gouvernement roumain le 3-10-16.
- BLOCH Adjudant-Chef, s/-lieutenant T. T. le 23-10-14, lieutenant T. T. le 11-8-17, s/-lieutenant T. D. le 15-10-17, arrivé au corps le 19-4-18. Dirigé le 17-1-19 sur Paris pour être mis à la disposition du Commissaire de la gare de Lyon (G. Q. G. n^o 13.897 du 9-1-19).
- † BLOQUEL Lieutenant, blessé grièvement le 8-9-14 devant Mondement. Décédé des suites de ses blessures.
- BODIN Lieutenant, blessé le 28-8-14, revenu le 23-10-14, évacué en novembre 1914.
- BOISSET Sergent Fourrier, blessé et évacué le 10-5-15, revenu le 15-8-15, s/-lieutenant T. T. le 4-11-15, évacué pour maladie le 15-5-16, revenu le 1-8-16, s/-lieutenant T. D. le 24-10-16, lieutenant T. D. le 4-11-17.
- BOISSET Adjudant, s/-lieutenant T. T. le 4-3-15, lieutenant T. T. le 11-8-17, arrivé au corps le 29-4-19.

- † BOUÉ Capitaine venant de la Légion Étrangère, arrivé le 19-2-15. Mort au Champ d'Honneur le 16-6-15 à l'attaque de la côte 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- BONNISSEAU Adjudant, blessé et évacué le 16-9-14, revenu le 8-11-14; blessé et évacué le 9-5-15, revenu le 23-9-15. Adjudant-chef le 20-1-16, blessé et évacué le 12-12-16, s/-lieutenant le 15-11-18, revenu le 15-11-18.
- † BORDES-PAGES Capitaine, blessé le 6-9-14 à Mesnil-le-Broussy. Décédé des suites de ses blessures.
- BORREY Capitaine, arrivé au corps le 7-1-15, évacué pour maladie le 3-4-15.
- BORRON Adjudant, s/-lieutenant T. T. 27-9-14, blessé et évacué le 19-11-14 devant Boesinghe (Belgique).
- BOULE S/-lieutenant, arrivé au corps le 9-6-15, évacué en août 1915 pour maladie.
- BOURGUND Aspirant, arrivé le 1-1-18, s/-lieutenant le 16-6-18, blessé et évacué le 14-9-18, revenu le 12-11-18, dirigé sur l'École spéciale militaire de Saint-Cyr suivant note du G. Q. G. n° 12.017 du 6-2-19 pour y compléter ses études.
- BOURNICHE S/-lieutenant, arrivé le 25-5-15, blessé et évacué le 16-6-15, revenu le 10-7-15; blessé et évacué le 6-10-15 à la tranchée des Tantes devant Souain (Champagne).
- BOUSQUET Médecin aide-major de 2^e cl. 15-12-15, arrivé le 22-7-16, passe au 1^{er} groupe de l'A. C. D. M. le 5-10-17, revenu au corps le 8-2-19, mis à la disposition du G. M. P. par D^{on} M^{elle} n° 381 du 31-1-19; quitte le corps le 13-2-19.
- † BOUTANG S/-lieutenant. Mort au Champ d'Honneur le 28-9-14 aux Marquises (Marne).
- BOUTRY S/-lieutenant, blessé et évacué au combat de Dommery le 28-8-14.
- BOYER S/-lieutenant T. T., arrivé le 12-6-15, nommé lieutenant T. T. le 20-10-15, évacué pour maladie le 17-6-16.
- BRICE Lieutenant, arrivé le 3-1-15, évacué en mars 1915 pour maladie.
- † BRIE Adjudant-chef, s/-lieutenant T. T. le 22-11-14. Mort au Champ d'Honneur le 30-12-14 à Nieuport.
- BRISSET Capitaine, arrivé le 6-8-15, évacué pour maladie le 23-9-15.
- BRUNET Lieutenant, nommé capitaine T. T. 26-11-15, blessé et évacué le 8-7-16 devant Barleux (Somme).
- BURKARD Chef de bataillon, blessé le 8-9-14 à Broussy-le-Petit (Marne).

- CADIOT Chef d'escadron au 1^{er} cuirassiers, arrivé au corps le 6-4-16, blessé et évacué le 26-4-18, revenu le 14-6-18; nommé lieutenant-colonel T. D. 26-6-18; passe au 2^e cuirassiers suivant D^m du G. Q. G. n^o 8.830 du 5-2-19; quitte le corps le 20-2-19.
- CADIOU Adjudant-chef, s/-lieutenant T. T. le 10-11-14, blessé et évacué le 16-11-14 à Boesinghe (Belgique).
- CAFFAREL Sergent, s/-lieutenant T. T. 25-12-15, arrivé au corps le 3-1-16, évacué pour maladie le 16-1-17, revenu le 5-3-17; lieutenant T. T. 22-12-17; s/-lieutenant T. D. 28-6-18; lieutenant T. D. 3-1-19; capitaine T. T. 5-10-18; évacué pour maladie le 17-6-19.
- CALLAIS Chef de bataillon T. D. 26-12-15, arrivé au corps le 30-4-16, évacué pour blessure le 29-5-18, revenu le 4-7-18; blessé et évacué le 19-7-18, revenu le 2-10-18; promu lieutenant-colonel T. T. le 20-10-18 et affecté au commandement du 3^e bis de zouaves (G. Q. G. n^o 27.516 du 20-10-18); quitte le corps le 28-10-18.
- CARBILLET Lieutenant, blessé et évacué le 8-9-14 à Mondement (Marne).
- CARDIN Maréchal des logis (cavalerie), s/-lieutenant T. T. 20-2-15, blessé et évacué le 26-2-15; arrivé au 8^e zouaves le 3-11-15; s/-lieutenant T. D. 15-4-16; lieutenant T. T. 25-8-16; lieutenant T. D. 24-7-17; blessé et évacué le 19-4-17, revenu le 23-1-18; capitaine T. T. 9-5-18; évacué par suite d'accident (chute de cheval) le 5-7-18, revenu le 23-8-18; évacué pour intoxication le 4-9-18, revenu le 25-11-18.
- † CARDONA Maréchal des logis (cavalerie), s/-lieutenant T. T. 24-7-15, arrivé au corps le 30-7-15; évacué pour maladie le 9-10-17. Mort au Champ d'Honneur le 1-6-18.
- CAUQUIL Sergent, adjudant le 20-6-18, s/-lieutenant T. T. 9-7-18; blessé et évacué le 18-7-18 devant Vierzy (Aisne).
- CAUSERET Médecin-major de 2^e cl., affecté à l'ambulance 8/13; quitte le corps le 29-5-16.
- CAYEN Maréchal des logis (cavalerie), arrivé au corps le 2-4-15; évacué pour maladie en mai 1915.
- CHABARDES Médecin-major de 2^e cl., arrivé le 15-10-16; passe à l'ambulance 5/68 le 13-11-17 (8^e armée n^o 6.038 P du 5-11-17).
- CHABLE S/-lieutenant T. T. 14-11-14, arrivé au corps le 6-6-15; s/-lieutenant T. D. le 20-9-15; lieutenant T. T. 20-10-15; évacué pour maladie le 3-9-16, revenu le 24-10-16; lieutenant T. D. 24-10-16. Mis en congé illimité le 23-1-19.

- † CHANABIER Lieutenant; capitaine T. T. 14-11-14. Mort au Champ d'Honneur le 16-11-14 à l'attaque du bois Triangulaire de Boesinghe (Belgique).
- CHAUDAT Sergent, s/-lieutenant T. T. 14-11-14, arrivé au corps le 6-1-15, nommé lieutenant T. T. 20-10-15. Mis en congé illimité le 21-2-19.
- † CHAMPA-GNEUX Sergent, arrivé au corps le 7-7-15; s/-lieutenant T. T. le 4-11-15; s/lieutenant T. D. le 20-11-16; lieutenant T. D. 4-11-17. Mort au Champ d'Honneur le 29-4-18 devant Villers-Bretonneux (Somme).
- CHAPEL Capitaine, arrivé au corps le 9-8-15; évacué pour maladie le 23-12-16, revenu le 27-2-17; passé à l'armée d'Orient le 2-9-17.
- CINTRAT Lieutenant, évacué pour maladie en décembre 1914.
- CLAUDE Capitaine, arrivé le 3-10-14; chef de bataillon T. T. 7-3-15; passé au 102^e R. I. T. le 15-3-15.
- CLERSON Adjudant (cavalerie), s/-lieutenant T. T. 22-3-15; lieutenant T. T. 11-8-17, arrivé au corps le 16-6-18; affecté à la D. C. P. Hennocque le 30-6-18.
- COCAIGNE Médecin aide-major de 2^e cl. T. T., arrivé le 7-4-15; blessé et évacué devant Barleux (Somme) le 9-7-16, rejoint Sathonay.
- COLLOT Aspirant, s/-lieutenant T. T. 4-9-16; passé au 3^e régiment mixte de zouaves et tirailleurs le 4-10-16.
- COL Lieutenant, arrivé le 11-6-15; blessé et évacué le 14-6-15 devant la côte 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- COMBRET Adjudant-chef, s/-lieutenant T. T. le 20-6-15; lieutenant T. T. 11-10-17; s/-lieutenant T. D. 24-9-18; lieutenant T. D. 17-11-18, arrivé au corps le 18-4-19.
- CONSTANT Médecin auxiliaire, médecin aide-major T. T. le 27-8-15; quitte le corps pour maladie en janvier 1916.
- CONVERT S/-lieutenant T. T. 10-2-17, arrivé le 9-5-17; s/-lieutenant T. D. 9-5-17; blessé et évacué le 29-5-18, revenu le 30-7-18; lieutenant T. D. 26-3-19.
- † CORTADE Capitaine, chef de bataillon T. T. 21-9-14; chef de bataillon T. D. 22-2-15. Mort au Champ d'Honneur le 5-10-15 dans la tranchée des Tantes en avant de Souain (Champagne).
- COSTANTINI Adjudant-chef, blessé et évacué le 16-6-15, revenu le 15-4-16; s/-lieutenant T. T. 17-2-18; évacué pour blessure le 28-4-18, revenu le 18-1-19.

- COSTE S/-lieutenant, arrivé au corps le 9-3-15; blessé et évacué le 11-5-15 devant la cote 140 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- † COTTENEST Capitaine, chef de bataillon en septembre 1914. Mort au Champ d'Honneur dans le bois des Marquises (Marne) le 28-9-14.
- COUPUT Médecin auxiliaire 22-8-14, arrivé le 1-6-16; médecin aide-major de 2^e cl. T. T. 15-3-17; remis à la disposition du Ministre (note de la 1^{re} armée n^o 9.782 du 4-3-18).
- COURTOIS Aspirant, s/-lieutenant T. T. 25-8-16; s/-lieutenant T. D. 4-4-17; évacué pour maladie le 19-8-17, revenu le 16-10-17; blessé et évacué le 26-4-18; nommé lieutenant T. D. 25-8-18, revenu au corps le 10-3-19.
- † CRAMAIL Maréchal des logis (cavalerie), s/-lieutenant T. T. 30-2-15, arrivé le 30-3-15. Mort au Champ d'Honneur le 16-6-15 à la cote 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- † CRETOIS S/-lieutenant, arrivé le 25-1-15. Mort au Champ d'Honneur le 10-5-15 à la cote 140 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- CRISTOFÉNI Sergent-major, s/-lieutenant T. T. 27-5-15; s/-lieutenant T. D. 29-7-16; arrivé au corps le 21-5-17; lieutenant T. T. 11-8-17; lieutenant T. D. 29-7-18. Mis en congé illimité le 22-1-19.
- † CUTTOLI Capitaine, blessé le 8-9-14 à Oyes, est décédé des suites de ses blessures.
- † DABIS Adjudant, s/-lieutenant T. T. 27-6-15, arrivé au corps le 11-7-15; nommé lieutenant T. T. le 25-3-16; blessé le 18-7-18 devant Charantigny (Aisne). Décédé des suites de ses blessures le 19 à l'ambulance 9/9.
- † DAMOTTE S/-lieutenant, arrivé le 29-5-15; lieutenant T. T. 25-3-16; s/-lieutenant T. D. 5-7-16; évacué pour maladie le 21-7-16. Décédé des suites de de maladie.
- DARIÈS Aspirant, s/-lieutenant T. T. 13-12-17; s/-lieutenant T. D. 28-6-18; arrivé au corps le 15-9-18.
- DARTIGOLLES Médecin aide-major de 2^e cl. 21-9-14; arrivé le 9-2-15; médecin aide-major de 1^{re} cl. 12-9-16; affecté à l'ambulance A/152 à Creil le 9-2-17, revenu le 10-3-17; est remis à la disposition des troupes coloniales, dirigé sur le dépôt du 23^e colonial à Paris le 30-3-18 (G. Q. G. n^o 17.459 du 16-3-18).
- DANGUIN Adjudant, s/-lieutenant T. T. 4-11-15; passé au 9^e zouaves (D^{oa} M^{elle} du 25-11-16).

- † DANQUIGNY S/-lieutenant, lieutenant T. T. 19-9-14; blessé et évacué le 16-11-14; lieutenant T. D. le 25-12-14; revenu le 16-1-15. Mort au Champ d'Honneur le 16-6-15 à la cote 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- DAY Adjudant, s/-lieutenant T. T. 17-4-16; lieutenant T. T. 17-4-18; arrivé au corps le 14-6-18; blessé et évacué le 18-7-18, revenu le 25-8-18; blessé et évacué le 4-9-18, revenu le 21-1-19.
- DEBARNOT Capitaine, blessé et évacué le 8-9-14 au château de Mondement (Marne).
- DE BONAVITA Sergent, s/-lieutenant 14-11-14; arrivé au corps le 15-12-14; blessé et évacué le 16-6-15; s/-lieutenant T. D. 15-7-15; lieutenant T. D. 15-7-17; revenu le 15-5-18; capitaine T. T. 29-7-18; blessé et évacué le 14-9-18 devant Vauxaillon (Aisne).
- DE CADOU DAL Lieutenant, capitaine T. T., blessé et évacué le 10-5-15 à la cote 140 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- DEFAYE Médecin aide-major de 2^e cl., passé à l'ambulance 12/9 le 1-9-15.
- DEFOIX Capitaine, arrivé le 15-11-15; passé le 25-11-15 au 224^e R. I. (D^{on} M^{elle} du 21-11-15).
- DEFOURS Sergent-major, s/-lieutenant T. T. 4-11-15; passé au 9^e zouaves par D^{on} M^{elle} du 25-4-16.
- DE LASSUS Lieutenant, arrivé le 22-2-15; capitaine T. T. 2-7-15, T. D. 7-1-16; passe au 73^e R. I. le 2-7-18 (10^e armée n^o 6.576 K du 21-6-18).
- DE LANTIVY DE TRÉDION Lieutenant, capitaine le 30-10-14, chef de bataillon T. T. le 16-5-17; arrivé au corps le 12-3-19, venant du 17^e tirailleurs (G. Q. G. n^o 17-865 du 10-2-19).
- DELAY Lieutenant, blessé et évacué le 15-1-15 devant Lombaertzyde (Belgique).
- † DEMELIN Sergent, adjudant; blessé et évacué le 28-1-15; s/-lieutenant T. T. 30-1-15; revenu le 30-2-15; s/-lieutenant T. D. 3-9-15; lieutenant T. T. 20-10-15; lieutenant T. D. 24-6-16; capitaine T. T. le 27-7-16; évacué pour maladie le 5-6-17, revenu le 25-6-17; capitaine T. D. 19-4-18; évacué pour intoxication le 6-7-18, revenu le 21-7-18; blessé grièvement le 26-6-19 par l'explosion d'un obus Stockes dans le cantonnement de Rockenhausen (Palatinat). Mort des suites de ses blessures à l'hôpital de Ludwigshafen.
- DENIS Sergent, adjudant, s/-lieutenant T. T. 28-9-14, s/-lieutenant T. D. 3-9-15, lieutenant T. D. 28-9-16; arrivé au corps le 18-4-19.

- † DE PONGER-
VILLE S/-lieutenant, arrivé au corps le 6-1-15. Mort au Champ d'Honneur le 16-6-15 à la côte 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- DERASSE Adjudant, s/-lieutenant, arrivé le 6-8-15; blessé et évacué le 25-9-15 à l'attaque du bois Sabot (Champagne).
- † DÉROULÈDE Sergent, s/-lieutenant T. T. 11-3-15; blessé le le 4-6-15 devant la côte 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.). Décédé des suites de ses blessures.
- DE SALLES
DE SALLÈLE Lieutenant, blessé et évacué le 13-9-14 à Prunay (Marne).
- † DESCHAMPS Sergent, s/-lieutenant T. T. 28-5-15; arrivé au corps le 26-9-15; s/-lieutenant T. D. 31-12-16. Mort au Champ d'Honneur le 17-4-17 au combat du Mont-sans-Nom (Champagne).
- DE SEGUIN Lieutenant, blessé le 6-9-14 à Joches, revenu le 15-10-14; blessé et évacué le 27-10-14 devant Sillery (Marne).
- DE BARBEYRAC
DE Sⁱ-MAURICE Lieutenant, blessé et évacué le 28-8-14; capitaine T. D. le 1-11-14; revenu en novembre 1915; passé au 109^e R. I. (G. Q. G. n^o 4.862 du 6-11-16).
- DE VERNEJOU Médecin auxiliaire 8-8-13; médecin aide-major de 2^e cl. T. T. 5-7-16; arrivé le 6-10-17; médecin aide-major de 1^{re} cl. T. T. 5-7-18; dirigé le 10-1-19 sur la Faculté de Médecine de Paris (G. Q. G. n^o 45.603 du 30-12-18).
- DIBON Médecin aide-major de 2^e cl. T. T. 20-7-16; arrivé le 20-7-16; affecté au C. V. A. D. de la 1^{re} D. M. le 15-2-17.
- DOR Aspirant, arrivé le 3-3-15; s/-lieutenant T. T. le 17-3-15; blessé et évacué le 7-6-15, revenu le 26-5-17; passé à l'A. O. le 2-9-17.
- DRUART Sergent, s/-lieutenant T. T. 6-11-18; arrivé au corps le 2-12-18.
- † DUBREUIL
Louis Sergent, sergent-major, s/-lieutenant T. T. 22-11-14; lieutenant T. T. 20-10-15; s/-lieutenant T. D. 12-4-16; lieutenant T. D. 22-11-16. Mort au Champ d'Honneur le 26-4-18 devant Villers-Bretonneux (Somme).
- DUBREUIL
Léo Sergent, s/-lieutenant T. T. 19-5-15; s/-lieutenant T. D. 5-1-16; lieutenant T. D. 19-5-17; arrivé au corps le 15-9-18. Mis en congé illimité le 7-3-19.
- † DUBREUIL Aumônier. Mort au Champ d'Honneur le 10-5-15 à la côte 140 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).

- DUCHAMP** Médecin auxiliaire 3-8-14; médecin aide-major de 2^e cl. T. T. le 1-9-16; arrivé au corps le 3-3-18; évacué pour intoxication par les gaz le 21-7-18.
- DUFAURE** Adjudant-chef, s/-lieutenant T. T. 25-2-15; évacué pour accident le 22-7-15.
- DUMONT** Lieutenant, arrivé le 28-6-17; capitaine T. D. 12-7-17; passe comme instructeur des troupes indigènes de l'Afrique du nord (G. Q. G. n^o 32.617 du 26-5-18; quitte le régiment le 30-9-18.
- DUPRAT DE LAROQUETTE** Chef de bataillon T. D. 26-12-15; arrivé au corps le 7-5-16; passé au 409^e R. I. (D^{on} 8^e armée n^o 3.113 P du 20-6-17); quitte le corps le 28-6-17.
- DURAND** Capitaine, évacué pour maladie le 3-4-15, revenu le 18-8-15; chef de bataillon T. T. 18-10-15₁; évacué pour maladie le 23-11-16, revenu le 13-12-16; chef de bataillon T. D. 31-12-16; affecté au commandement de la Légion russe (télégramme du G. Q. G. n^o 34.629 du 22-8-18), rejoint la Légion russe le 21-9-18; revenu au 8^e zouaves comme adjoint au Chef de corps (G. Q. G. n^o 18.195 du 3-3-19), arrivé le 17-4-19.
- † **DURRIEU** Capitaine, arrivé au corps le 18-8-15; blessé le 6-10-15 devant Souain (Marne). Décédé des suites de ses blessures.
- DUTHEIL** Capitaine, arrivé le 31-3-15; évacué pour maladie le 15-9-15.
- DUTHU** Médecin aide-major de 2^e cl. T. T. 7-10-14, quitte le corps en juin 1915.
- DUTHU** S/-lieutenant, blessé le 17-11-14 devant Boesinghe (Belgique).
- EBENER** Lieutenant, blessé et évacué le 16-9-14, revenu le 30-10-14; blessé et évacué le 7-11-14 devant Sillery (Marne).
- EMMANUEL** Capitaine T. D. 3-9-15, arrivé au corps le 15-11-15; blessé et évacué le 6-6-17, revenu le 11-1-18; détaché le 16-3-19 à l'état-major de Senlis pour y suivre un cours; affecté comme stagiaire à l'E.-M. de la 2^e D. M. (G. Q. G. n^o 3.287 du 3-10-18).
- † **ENGEL** E. V. pour la durée de la guerre, s/-lieutenant T. T. 3-8-15; arrivé au corps le 12-2-16; blessé le 20-8-17 au bois des Corbeaux. Décédé des suites de ses blessures.
- † **ESPANET** S/-lieutenant. Mort au Champ d'Honneur le 29-8-14 au combat de Launois (Ardennes).
- FABRE** S/-lieutenant, blessé le 8-9-14 à Montgivroux (Marne).

- FABRE LÉO S/-lieutenant, arrivé le 2-7-15; s/-lieutenant T. D. le 15-4-16; passé au 9^e zouaves suivant D^{on} M^{elle} du 25-4-16.
- FARDEAU Lieutenant, arrivé le 15-11-15; remis à la disposition du Ministre suivant D^{on} du G. Q. G. du 9-12-15; quitte le corps le 17-12-15.
- FAUGÈRE Lieutenant, capitaine T. T. 23-9-14; blessé et évacué le 16-11-14 devant Boesinghe (Belgique).
- † FAURE Capitaine, évacué par suite d'accident le 15-11-14; revenu en juin 1915. Mort au Champ d'Honneur le 16-6-15 à la côte 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- FAURE JULIEN S/-lieutenant, arrivé le 27-12-14; blessé et évacué le 30-1-15; lieutenant T. T. le 2-7-15; blessé et évacué le 6-10-15 devant Souain (Marne).
- FAURE LÉONARD Capitaine, arrivé le 11-8-15; évacué pour maladie le 8-7-16.
- FAVRE Sergent, évacué pour blessure le 20-8-14, revenu le 4-9-14; s/-lieutenant T. T. le 16-5-18; blessé et évacué le 13-9-18, revenu le 21-9-18. Mis en congé illimité le 18-2-19.
- FERRIER Sergent, au régiment du 28-5-15; s/-lieutenant T. T. 25-3-16; blessé grièvement le 19-4-17 au Mont-sans-Nom (Champagne) et fait prisonnier, a été rapatrié en 1918.
- FERRIOL Lieutenant, blessé le 8-9-14 à Broussy-le-Petit (Marne).
- † FESTAL S/-lieutenant T. T. 25-3-16; s/-lieutenant T. D. 12-4-16. Mort au Champ d'Honneur le 1-5-16 devant Machemont (Oise).
- FIORINI Adjudant, s/-lieutenant T. T. 19-9-14; blessé et évacué le 2-10-15 devant Souain (Marne).
- FIRQUET Adjudant, s/-lieutenant T. T. 18-6-16; lieutenant T. T. le 18-6-18; arrivé en renfort au corps le 18-4-19; (D^{on} M^{elle} du 10-5-19, J. O. du 16-5-19).
- FLORNOY Aspirant (cavalerie), s/-lieutenant T. T. 4-1-16; lieutenant T. T. 4-1-18; arrivé au corps le 15-5-18; évacué pour intoxication par les gaz le 12-7-18; passe à l'effectif du dépôt du 3^e zouaves (note 10^e armée n^o F 8.110/P du 17-7-18).
- FOURNIER Adjudant-chef, s/-lieutenant T. T. 5-3-15; s/-lieutenant T. D. 5-5-15; lieutenant T. T. 20-11-15; lieutenant T. D. 24-6-16; capitaine T. T. 27-7-16; évacué pour maladie le 5-1-17; passé au 1^{er} étranger le 16-2-17 (J. O. du 19-2-17).
- † FOUSSAT S/-lieutenant, arrivé le 1-7-15; blessé et évacué le 7-10-15 devant Souain (Marne). Décédé des suites de ses blessures le 12-10-15 à l'ambulance 15/8 à Suippes (Marne).

- FOUSSÉ Aspirant (cavalerie), s/-lieutenant T. T. 11-10-15; passé au 8^e zouaves, arrivé le 22-5-16; blessé et évacué le 9-7-16; s/-lieutenant T. D. le 1-5-17; revenu le 4-3-17; lieutenant T. T. le 1-9-17; lieutenant T. D. 15-1-18; évacué pour commotion le 26-4-18, revenu le 21-8-18; capitaine T. T. 5-10-18; évacué pour maladie le 17-2-19; remis à la disposition du Ministre en vue de son affectation au 1^{er} cuirassiers (G. Q. G. n^o 9.634 du 5-5-19).
- † FRANCESCHI Capitaine. Mort au Champ d'Honneur le 8-9-14 à Broussy-le-Petit (Marne).
- † FRANÇOIS Lieutenant. Mort au Champ d'Honneur le 15-9-14 à Prunay (Marne).
- FRANCOZ Médecin aide-major de 2^e cl. T. T. 7-10-14, évacué pour maladie le 8-12-14 à Dickhebusch (Belgique).
- † FROIDEFON Aspirant, s/-lieutenant T. T. 2-7-15. Mort au Champ d'Honneur devant Barleux (Somme) le 9-7-16.
- † GAGNEUR Capitaine. Mort au Champ d'Honneur le 9-9-14 à Mondement (Marne).
- GARRIGUES Adjudant, s/-lieutenant T. T. 19-3-15, arrivé au corps le 1-8-15; s/-lieutenant T. D. 6-10-16; lieutenant T. T. 25-2-17; passé au régiment de marche de la Légion étrangère le 5-8-17 (mutation de la Division marocaine n^o 5.290 A du 2-8-17).
- GAUDINOT Sergent-major, s/-lieutenant T. T. 14-11-14; s/-lieutenant T. D. 24-2-15; lieutenant T. T. 15-4-16; lieutenant T. D. 24-2-17; arrivé au corps le 16-10-18. Mis en congé illimité le 3-3-19.
- GIOVANANGELLI S/-lieutenant, blessé grièvement le 28-8-14 au combat de Dommery (Ardennes).
- GIROUX S/-lieutenant T. T., arrivé au corps le 5-1-15; blessé et évacué le 16-6-15 à la côte 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- GRANIER DE LILLAC Aspirant, s/-lieutenant T. T. 10-7-17; arrivé au corps le 24-1-18; blessé et évacué le 30-5-18; affecté au 7^e tirailleurs (note de la D. M. n^o 9.281/CG du 4-4-19).
- † GRARDEL Lieutenant. Mort au Champ d'Honneur le 8-9-14 au combat de Broussy-le-Petit (Marne).
- GRENAUD Aspirant, s/-lieutenant T. T. 4-11-15; blessé et évacué le 9-7-16 devant Barleux (Somme).
- GRENET S/-lieutenant, arrivé le 9-7-15; évacué pour maladie en septembre 1915.
- † GRENIER Sergent, s/-lieutenant T. T. 25-5-17; arrivé au corps le 11-7-17. Mort au Champ d'Honneur le 30-5-18 au cours des combats sur la Crise (Aisne).

- GREMILLET Sergent, s/-lieutenant T. T. 25-1-16; arrivé au 8^e zouaves le 26-1-16; s/-lieutenant T. D. 4-9-16; blessé et évacué le 17-4-17, revenu le 29-6-17; passé au 4^e tirailleurs le 28-3-18 (note n^o 652 A de la 1^{re} D. M. du 28-3-18).
- † GRISOLLE S/-lieutenant, arrivé le 26-11-15. Mort au Champ d'Honneur le 8-7-16 devant Barleux (Somme).
- GROSS Lieutenant, blessé et évacué le 24-11-14, revenu le 22-9-15; capitaine T. T. 26-11-15; capitaine T. D. 24-6-16; évacué pour maladie le 25-7-16; passé à l'E.-M. de la 1^{re} brigade de la D. M. (actuellement à la subdivision de Marakech).
- GROSSIN Capitaine, blessé le 9-9-15 à Mondement (Marne).
- † GUERAS Sergent, s/-lieutenant T. T. 19-5-16. Mort au Champ d'Honneur le 19-4-17 au Mont-sans-Nom (Champagne).
- † GUERIN Lieutenant, arrivé le 24-5-15. Mort au Champ d'Honneur le 16-6-15 à la cote 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- HAMON Adjudant-chef, s/-lieutenant T. T. 28-4-15; lieutenant T. T. 11-8-17; arrivé au corps le 4-11-17; blessé et évacué le 26-4-18, revenu le 13-7-18; dirigé le 13-12-18 sur Paris pour être employé à la Commission interalliée chargée du rapatriement des prisonniers, revenu au corps le 6-3-19.
- HANOT Maréchal des logis (cavalerie), s/-lieutenant T. T. 10-2-15; blessé et évacué le 11-5-15 à la cote 140 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- HAZERA Médecin aide-major de 1^{re} cl., arrivé le 9-2-17; affecté à l'ambulance 1/152 à Creil (3^e armée n^o P 3.281 du 9-3-17); quitte le corps le 17-3-17.
- HEILMANN Sergent, s/-lieutenant T. T. 17-5-15; blessé et évacué le 16-6-15 à la cote 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- HERMANT Caporal fourrier, aspirant, s/-lieutenant T. T. 26-9-17. Tombé aux mains de l'ennemi au combat du 30-5-18, affaires de la Crise (S/Soissons), a été rapatrié; placé en congé sans solde en qualité d'élève de 3^e année des Arts et Métiers à Angers (C^{re} M^{elle} n^o 129.123/1 du 8-4-19).
- HERANNEY Capitaine, évacué pour maladie le 5-1-15, revenu le 17-2-15; chef de bataillon T. T. 27-6-15. Mis à la disposition du Résident général de France au Maroc le 8-5-16.
- † HIMMELSPACH Maréchal des logis (cavalerie), s/-lieutenant T. T. 18-2-17, arrivé au corps le 3-3-17. Mort au Champ d'Honneur le 19-6-18 dans le ravin de Saint-Bandry (Aisne).

- HOEFFEL Lieutenant, capitaine T. T. 26-11-14; blessé le 21-1-15 devant Lombaertzyde (Belgique).
- HUDE S/-lieutenant, blessé et évacué le 10-5-15 à la cote 140 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- † HUGUES S/-lieutenant. Mort au Champ d'Honneur le 25-9-15 à l'attaque du bois Sabot (Champagne).
- HUMBERT Capitaine, arrivé le 24-10-16; quitte le corps le 19-11-16 pour l'E. M. à Senlis (pour y suivre un cours).
- HUOT Capitaine, arrivé le 1-12-14; mis à la disposition du Résident général de la R. F. au Maroc le 10-1-15.
- † JANICHON Aspirant, arrivé le 23-8-17; nommé s/-lieutenant T. T. le 16-5-18. Mort au Champ d'Honneur le 31-5-18 au cours des opérations sur la Crise (S/Soissons).
- JOANNE Médecin auxiliaire, arrivé le 17-6-15; médecin sous aide-major 28-6-17; médecin aide-major de 2^e cl. T. T.; dirigé le 15-1-19 sur la Faculté de Bordeaux (G. Q. G. n^o 45.603 du 30-12-18).
- † JOLIVALD Maréchal des logis (cavalerie), s/-lieutenant T. T. 18-2-17; arrivé au corps le 2-3-17. Mort au Champ d'Honneur le 26-4-18 devant Villers-Bretonneux (Somme).
- JONAS Lieutenant, arrivé le 16-5-16; quitte le régiment le 22-8-16.
- JOUBERT S/-lieutenant, blessé le 24-6-15 devant la cote 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- JOZEREAU Lieutenant, capitaine T. D. 25-12-14; chef de bataillon T. T. 10-5-17; passé au 7^e tirailleurs le 14-5-17 pour y prendre le commandement d'un bataillon (G. Q. G. n^o 1.941 du 2-5-17); revenu au 8^e zouaves le 28-6-17; passé au 17^e tirailleurs (G. Q. G. n^o 17.465 du 10-2-19).
- JUHIN Sergent-major, arrivé au corps le 4-1-15; blessé et évacué le 9-5-15, revenu le 20-5-15; s/-lieutenant T. T. le 2-7-15; blessé et évacué le 19-4-17, revenu le 7-9-17; lieutenant T. T. le 11-8-17; blessé et évacué le 18-7-18 devant Charantigny (Aisne).
- JUSOT Sergent, s/-lieutenant T. T. le 20-6-15; s/-lieutenant T. D. 1-5-17; arrivé le 7-5-17; lieutenant T. T. 2-2-18; lieutenant T. D. 30-3-18; blessé et évacué le 18-7-18 devant Charantigny (Aisne).
- KASTLER Chef de bataillon, arrivé le 22-1-16; passé le 26-4-16 comme Chef d'E. M. à la D. M. (D^{ou} G. Q. G. en date du 21-11-16).

- KEHL Adjudant, s/-lieutenant T. T. 27-6-15 ; arrivé au corps le 29-7-15 ; évacué pour maladie le 27-10-15, revenu le 25-12-15 ; évacué pour maladie le 24-1-17, revenu le 25-4-17. Mis à la disposition du Résident général de France au Maroc le 21-7-17 (D^{on} M^{elle} n^o 7.488 du 12-7-17).
- KERBRAT Adjudant, s/-lieutenant T. T. 19-5-16 ; blessé et évacué le 11-7-16 devant Barleux (Somme).
- KIESÈLE Maréchal des logis d'artillerie, s/-lieutenant T. T. 26-8-15 ; affecté au 8^e zouaves ; passe au 9^e zouaves par D^{on} M^{elle} du 25-4-16.
- KUGLER Adjudant, s/-lieutenant T. T. 4-9-14 ; blessé et évacué le 9-9-14 devant Montgivroux (Marne).
- LABORDE Capitaine, blessé en septembre 1914, revenu le 11-6-15 ; blessé et évacué le 16-6-15, revenu le 23-9-15 ; blessé et évacué le 25-9-15 au bois Sabot (Champagne).
- † LACHÈZE Capitaine, chef de bataillon. Mort au Champ d'Honneur le 15-9-14 devant Prunay (Marne).
- LACROIX Médecin-major de 2^e cl. 25-12-08, arrivé le 11-11-17 ; passé le 2-2-18 au dépôt du 23^e colonial à Paris (G. Q. G. n^o 29.981 du 26-1-18).
- LAFAIGUE DE GAILLARD — Capitaine, blessé le 1-9-14 à Alincourt (Marne).
- LAFORGUE Pharmacien aide-major de 2^e cl. T. T. du 29-10-18, arrivé au corps le 15-11-18 ; passé à l'ambulance 7/6 le 9-2-19 (8^e armée n^o 635/P du 30-1-19).
- LAGARDE Capitaine au 4^e zouaves, nommé chef de bataillon T. T. le 6-10-14 ; chef de bataillon T. D. le 25-12-14 ; nommé lieutenant-colonel T. T. le 24-9-16 ; affecté au commandement du 8^e zouaves, arrivé le 30-9-16 ; lieutenant-colonel T. D. le 24-5-17 ; colonel T. D. le 29-10-18, conserve le commandement du régiment.
- LAGRUE Chef de bataillon, passé le 5-3-15 à l'E. M. du 2^e groupe de divisions de réserve. Actuellement Directeur de l'infanterie au Ministère de la Guerre.
- LALES Capitaine, arrivé le 15-11-15 ; mis à la disposition du Ministre le 25-11-15.
- LALLE Aspirant, arrivé le 23-9-15 ; s/-lieutenant T. T. 4-11-15 ; s/-lieutenant T. D. 31-12-16 ; lieutenant T. T. 17-5-17 ; blessé et évacué le 20-8-17, revenu le 17-9-17 ; lieutenant T. D. le 21-10-17 ; blessé et évacué le 30-5-18 au cours des combats sur la Crise (S/Soissons).
- LAMBERT Sergent, s/-lieutenant T. T. 18-1-15, arrivé le 12-6-17 ; lieutenant T. T. 11-8-17 ; s/-lieutenant T. D. 1-2-18 ; lieutenant T. D. 2-3-18 ; blessé et évacué le 29-5-18 au cours des combats sur la Crise (S/Soissons).

- LAMBOTTE Aspirant, s/-lieutenant T. T. le 11-5-17; blessé grièvement le 20-8-17 à l'attaque du bois des Corbeaux.
- LANGLOIS S/-lieutenant, arrivé le 11-6-15; blessé et évacué le 16-6-15 à la cote 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- LANQUETTE Aspirant, s/-lieutenant T. T. le 1-10-18.
- LAPLANCHE Médecin-major de 1^{re} cl. arrivé le 13-2-18; évacué pour intoxication le 3-9-18, revenu le 22-11-18; passe à la 14^e région (G. Q. G. n^o 30.848 du 19-1-19).
- LARCHER Sergent, arrivé le 24-9-17; adjudant 2-5-18; nommé s/-lieutenant T. T. le 1-10-18.
- † LASSALLE S/-lieutenant. Mort au Champ d'Honneur le 8-10-15 à la tranchée des Tantes devant Souain (Champagne).
- LASALMONIE Capitaine, arrivé le 23-9-16, passe le 4-10-16 au 3^e régiment mixte de zouaves et tirailleurs.
- LAURENT Lieutenant, blessé le 27-8-14 au combat de l'Échelle (Ardennes).
- LAVALLÉE Capitaine, blessé le 8-9-14 à Montgivroux, revenu le 18-10-14; évacué pour maladie en novembre 1914.
- LAVIELLE Médecin aide-major de 2^e cl., évacué pour maladie le 29-8-14.
- LAZARD Aspirant, arrivé au corps le 1-6-15; blessé et évacué le 17-6-15, revenu le 28-12-15; blessé et évacué le 17-4-17, revenu le 3-7-17; s/-lieutenant T. T. 26-9-17; passé au dépôt du 1^{er} groupe d'aviation à Dijon le 3-2-18, revenu au corps le 27-1-19.
- LECA Adjudant, s/-lieutenant T. T. du 6-5-16, arrivé au corps le 30-7-17; blessé et évacué le 20-8-17 au bois des Corbeaux.
- † LE CHEVALIER Sergent-major, s/-lieutenant T. T. 17-5-15; blessé le 16-6-15 à la cote 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.). Décédé des suites de ses blessures.
- LEGRAND Adjudant-chef, s/-lieutenant T. T. 22-11-14; lieutenant T. T. 3-6-15; s/-lieutenant T. D. 2-7-15; capitaine T. T. 24-3-16; lieutenant T. D. 24-6-16; blessé et évacué le 10-7-16 devant Barleux (Somme).
- † LEGUILLETTE Lieutenant. Mort au Champ d'Honneur le 1-9-14 à Alincourt (Marne).
- † LE HENAFF Lieutenant, Mort au Champ d'Honneur le 24-12-14 devant Lombaertzyde (Belgique).
- LESUEUR Aspirant, s/-lieutenant T. T. 29-12-15; s/-lieutenant T. D. 31-12-16; lieutenant T. D. 11-1-18; arrivé au corps le 11-6-18; évacué pour maladie le 11-11-18.

- LETOUBLON Médecin aide-major de 2^e cl. T. T. 14-6-16, arrivé le 28-3-18; médecin aide-major de 1^{re} cl. T. T. 14-6-18; rejoint le 16-1-19 la Faculté de Paris (G. Q. G. 45.603 du 30-12-18).
- LERMINE Sergent, s/-lieutenant T. T. 28-5-15; arrivé au corps le 16-9-17; évacué pour maladie le 18-10-17.
- LETESSIER S/-lieutenant, arrivé le 11-6-15; blessé et évacué le 16-6-15 à la cote 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- LEVAUDEL Adjudant, s/-lieutenant T. T. 24-3-15; blessé et évacué le 10-5-15 à la cote 140 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- LEVY Adjudant-chef, s/-lieutenant T. T. 20-11-15; lieutenant T. T. 20-11-17; passé au 2^e zouaves de marche (D^{on} du G. Q. G. n^o 34.898 du 20-2-19).
- LHUILIER S/-lieutenant, blessé et évacué le 9-7-16 devant Barleux (Somme).
- † LOVICH I Adjudant, s/-lieutenant T. T. 16-9-14; blessé et évacué le 23-1-15. Mort au Champ d'Honneur au Maroc en 1916.
- LUBINEAU Adjudant, s/-lieutenant T. T. 6-3-17; s/-lieutenant T. D. 1-2-18; arrivé au corps le 18-3-17; nommé lieutenant T. T. 9-7-18. Mis en congé illimité le 25-1-19.
- LUCIANI Lieutenant, capitaine T. T. 25-3-16; capitaine T. D. 5-7-16; blessé et évacué le 9-7-16 devant Barleux (Somme).
- LUCIANI Médecin aide-major de 2^e cl., arrivé au corps le 17-7-16, passé au 7^e tirailleurs le 30-7-16.
- MAGE Aspirant, s/-lieutenant T. T. 26-10-15; arrivé le 10-11-15; s/-lieutenant T. D. 5-7-16; blessé et évacué le 24-4-17; lieutenant T. D. 5-12-17; revenu le 5-12-17; blessé et évacué le 19-7-18 devant Charantigny (Aisne).
- † MAGNIER Sergent, s/-lieutenant T. T. 4-9-16. Mort au Champ d'Honneur le 20-4-17 au combat du Mont-sans-Nom (Champagne).
- MAIGRE S/-lieutenant, arrivé au corps le 31-5-15; évacué le 5-10-15 par commotion provoquée par l'éclatement d'un obus, bois n^o 28 au nord de Souain.
- MAIGRET Maréchal des logis (cavalerie), s/-lieutenant T. T. 31-7-15; arrivé au corps le 7-8-15; s/-lieutenant T. D. 7-4-16; lieutenant T. T. 25-8-16; lieutenant T. D. 31-7-17; blessé et évacué le 30-5-18 au cours des combats sur la Crise (S/Soissons); capitaine T. T. 4-6-18; affecté comme instructeur au C. I. P. de Dinard (D^{on} M^{elle} 3.419 T/1 du 30-9-18).

- MAIGNET Sergent, arrivé au corps le 15-11-15 ; adjudant le 6-9-17 ; s/-lieutenant T. T. 16-5-18 ; évacué pour intoxication le 12-7-18, revenu le 10-9-18 ; mis en congé illimité le 23-3-19.
- † MALLAC Sergent, s/-lieutenant T. T. le 30-4-15 ; blessé le 9-5-15, revenu le 19-8-15 ; nommé s/-lieutenant T. D. 5-1-16 ; lieutenant T. T. 25-3-16 ; parti en Roumanie le 14-11-16 comme adjoint à un Chef de corps ; passé au 109^e R. I. (D^{on} M^{elle} du 30-8-18). Mort en octobre 1918 au Champ d'Honneur.
- † MANCINI Capitaine, arrivé le 11-6-15 ; blessé et évacué le 16-6-15 à la cote 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.). Décédé des suites de ses blessures.
- MANEIN Adjudant-chef, s/-lieutenant T. T. 1-6-15 ; arrivé au corps le 9-6-17 ; lieutenant T. T. le 11-8-17 ; blessé et évacué le 5-9-18 devant Vauxaillon (Aisne).
- MANGIA-VACCA Sergent, s/-lieutenant T. T. 19-5-16 ; évacué pour maladie le 1-6-16 ; lieutenant T. T. 14-5-18, revenu au corps le 15-10-18 ; dirigé le 3-3-19 sur le 2^e zouaves (G. Q. G. 34.898 du 20-2-19).
- † MANON Capitaine, arrivé le 5-3-17 ; blessé grièvement le 26-4-18 devant Villers-Bretonneux (Somme). Mort des suites de ses blessures.
- † MARAIS Capitaine, arrivé le 8-1-15. Mort au Champ d'Honneur le 16-6-15 à l'attaque de la cote 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- MARCEL FÉLIX Adjudant, s/-lieutenant T. T. 20-10-15 ; arrivé au corps le 20-11-15 ; s/-lieutenant T. D. 15-8-16 ; lieutenant T. T. 20-9-17 ; lieutenant T. D. 20-10-17 ; capitaine T. T. 16-6-18 ; blessé et évacué le 13-9-18 devant Vauxaillon (Aisne).
- MARCEL LÉON Adjudant-chef, s/-lieutenant 12-8-15 ; passé au 3^e régiment mixte de zouaves et tirailleurs le 4-10-16.
- MACWALTER Adjudant, s/-lieutenant T. T. 12-4-16 ; évacué pour maladie le 12-11-16, revenu le 30-12-16 ; affecté au dépôt de travailleurs coloniaux à Marseille (Main-d'œuvre asiatique) le 26-7-17.
- MARÉCHAL
ANDRÉ Adjudant-chef, s/-lieutenant T. T. 4-11-15 ; dirigé sur Casablanca le 10-4-17 pour être mis à la disposition du Résident général de la R. F. au Maroc (note du Ministère de la Guerre n^o 3.979 C/1 du 26-3-17).
- MARÉCHAL
ALBERT Adjudant, adjudant-chef, s/-lieutenant T. T. 18-5-15 ; blessé et évacué le 16-6-15 devant la cote 140 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).

- † MARILL Sergent-major, s/-lieutenant T. T. 17-5-15. Mort au Champ d'Honneur le 24-6-15 à la cote 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- † MARQUOT Sergent-major, s/-lieutenant T. T. 16-9-14; s/-lieutenant T. D. 3-9-15; lieutenant T. T. 20-10-15. Mort au Champ d'Honneur le 9-7-16 devant Barleux (Somme).
- MARTEAU Lieutenant, arrivé le 25-11-15; capitaine T. T. le 4-5-16; blessé et évacué le 9-7-16 devant Barleux (Somme).
- † MATHEVET Adjudant, s/-lieutenant. Mort au Champ d'Honneur le 5-10-15 au bois N. 28 au nord de Souain (Champagne).
- MARTINEZ Adjudant, s/-lieutenant T. T. 20-11-15; s/-lieutenant T. D. 31-5-17; arrivé au 8^e zouaves le 31-5-17; nommé lieutenant T. T. 31-5-18. Mis en congé illimité le 21-1-19.
- MAUGEARD Capitaine, blessé le 3-1-15 devant Lombaertzyde (Belgique).
- MAUVAIS Lieutenant, arrivé le 11-6-15; remis à la disposition des douanes le 19-8-15 (D^{on} M^{elle} n^o 10206 3/1 du 7-8-15).
- MESCHI S/-lieutenant T. D., arrivé le 23-2-15; lieutenant T. T. le 1-6-15; passé au 9^e zouaves, suivant décision ministérielle en date du 25-4-16.
- METUZ Médecin major 2^e cl.; évacué pour maladie le 30-11-14 à Rénighelst (Belgique).
- MEUNIER S/-lieutenant T. D., arrivé le 23-2-15; blessé et évacué le 10-5-15 à la cote 140 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- MEYNADIER Lieutenant, arrivé le 23-9-15; nommé capitaine T. T. le 5-2-16; évacué pour maladie le 29-4-16.
- MICHON Sergent, s/-lieutenant T. T. 19-11-15; arrivé au corps le 14-2-17; lieutenant T. T. 17-5-17; s/-lieutenant T. D. 11-11-17; lieutenant T. D. 19-11-17; évacué pour maladie le 26-4-18; revenu le 21-5-18; évacué pour maladie le 21-7-18.
- MIGNON Lieutenant, capitaine T. T. 1-6-15; T. D. le 3-9-15; passe au 8^e zouaves le 1-10-18; passé au 7^e tirailleurs le 12-2-19 (G. Q. G. 40.856 du 25-1-19).
- † MILLON Adjudant, s/-lieutenant T. T. 28-6-15; arrivé au corps le 26-9-15; s/-lieutenant T. D. le 17-4-16; lieutenant T. T. 25-8-16. Mort au Champ d'Honneur au Mont-sans-Nom (Champagne).
- MINARD Sergent, adjudant 11-9-14; arrivé au corps le 1-8-15; s/-lieutenant T. T. 4-11-15; lieutenant T. T. 4-11-17; blessé et évacué le 26-4-18; revenu le 11-10-18; s/-lieutenant T. D. 25-3-19.

- MODELON Chef de bataillon, lieutenant-colonel T. T. 16-9-14; lieutenant-colonel T. D. le 1-11-14; colonel T. T. 24-3-16 et affecté au commandement de la 253^e brigade; quitte le corps le 21-3-16.
- † MOLLET S/-lieutenant, arrivé le 29-3-15. Mort au Champ d'Honneur le 10-5-15 à la cote 140 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- † MONTAGNAC S/-lieutenant. Mort au Champ d'Honneur au combat de Dommery (Ardennes) le 28-8-14.
- † MORACHINI S/-lieutenant. Mort au Champ d'Honneur au combat de Dommery (Ardennes) le 28-8-14.
- † MORAND Lieutenant, blessé le 14-9-14 à Wez (Marne). Mort au Champ d'Honneur fin 1914.
- MORÈRE S/-lieutenant, arrivé le 29-1-16, blessé et évacué le 10-7-16 devant Barleux (Somme).
- MOTTE Capitaine du 7-3-15, arrivé au corps le 8-8-15; blessé et évacué le 25-9-15, revenu le 26-1-16; passe au 332^e R. I. le 22-3-18 (G. Q. G. en date du 17-3-18).
- MUGNIER Lieutenant, capitaine T. T. 19-9-14; blessé et évacué le 18-11-14, revenu le 15-1-15; capitaine T. D. le 22-3-15; blessé et évacué le 8-10-15, revenu le 25-1-16; blessé et évacué le 20-4-17, revenu le 21-5-17; blessé et évacué le 26-4-18; passe au 273^e R. I. (note 10^e armée n^o 6.577 du 21-6-18); passe au 161^e (G. Q. G. n^o 4.909 du 3-8-18); nommé chef de bataillon T. T. le 15-10-18; revenu au 8^e zouaves le 16-10-18.
- MULLER Aspirant, s/lieutenant T. T. le 2-2-16; passé au 9^e zouaves suivant décision ministérielle en date du 25-4-16.
- † NADALET Lieutenant. Mort au Champ d'Honneur le 16-11-14 à l'attaque du bois Triangulaire devant Boesinghe (Belgique).
- NAIN dit DUCRET Aspirant, s/-lieutenant T. T. 17-5-15; blessé et évacué le 16-6-15 à la cote 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- † NAVARRE S/-lieutenant. Mort au Champ d'Honneur le 16-6-15 à l'attaque de la cote 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- † NAVARRO Lieutenant, arrivé le 20-1-15. Mort au Champ d'Honneur le 10-5-15 à l'attaque de la cote 140 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- NEGRONI Sergent fourrier, arrivé au corps le 17-8-15; sergent-major, s/-lieutenant T. T. 1-10-18; passé au 2^e zouaves de marche (G. Q. G. 34.898 du 20-2-19).

- † PARIS Adjudant, blessé et évacué le 8-9-14; revenu le 8-1-15; s/-lieutenant T. T. le 17-5-15; blessé et évacué le 25-9-15; revenu le 8-1-16; s/-lieutenant T. D. le 12-4-16; lieutenant T. T. le 25-3-16; lieutenant T. D. le 6-7-17; capitaine T. T. le 26-9-17. Mort au Champ d'Honneur le 30 mai 1918 au cours des combats sur la Crise (S/-Soissons).
- PAULE Aspirant, s/-lieutenant T. T. 4-9-16; évacué pour maladie le 10-1-17; passé dans l'aviation, fait prisonnier au cours d'une patrouille aérienne le 19-7-18 à Oulchy-le-Château.
- † PAUVERT Maréchal des logis (cavalerie), s/-lieutenant T. T. 20-2-15; arrivé au corps le 21-3-15; blessé le 4-6-15, revenu le 21-9-15. Mort au Champ d'Honneur le 23-9-15 devant le bois Sabot (Champagne).
- PAYCHENQ Lieutenant, blessé et évacué le 8-9-14, revenu le 3-11-14; capitaine T. T. 22-11-14; capitaine T. D. 5-5-15; blessé et évacué le 10-5-15 à la cote 140 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.); actuellement capitaine-major au dépôt du 26^e B. C. P. à Vincennes.
- PAYMAL Sergent, s/-lieutenant T. T. 11-5-15, arrivé au corps le 24-8-17; parti à l'A. O. le 9-11-17.
- PEAN Adjudant, arrivé au corps le 13-1-16; s/-lieutenant T. T. 25-3-16; évacué pour maladie le 9-9-16, revenu le 13-11-16; passe comme instructeur de la classe 19 au dépôt du 3^e zouaves (Ministère de la Guerre n° 1.997 C/1 du 2-2-18); nommé lieutenant T. T. 25-3-18, revenu au 8^e zouaves le 27-2-19.
- † PECH Sergent, s/-lieutenant T. T. 22-8-15. Mort au Champ d'Honneur le 5-10-15 au bois N. 28 devant Souain (Champagne).
- PELLOUX Capitaine, blessé et évacué le 9-9-14; chef de bataillon T. T. 15-9-14; revenu le 27-10-14; blessé et évacué le 29-11-14; nommé chef de bataillon T. D. 25-12-14; revenu le 16-2-15; passé au 7^e tirailleurs comme adjoint au Chef de corps (G. Q. G. n° 12.685 du 8-1-19).
- † PERDRIAT S/-Lieutenant, évacué pour maladie en janvier 1915. Décédé des suites de maladie à l'hôpital de Fontainebleau en octobre 1918.
- † PERRAUD Sergent-major, s/-lieutenant T. T. 17-5-15. Mort au Champ d'Honneur le 9-7-16 devant Barleux (Somme).
- PEUDON Adjudant-chef, s/-lieutenant T. T. 4-11-15; blessé et évacué le 17-4-17 au cours des combats du Mont-sans-Nom (Champagne); revenu au corps le 23-6-19.

- PHILIPPI S/-lieutenant, arrivé au corps le 29-5-15; blessé et évacué le 16-6-15 à la cote 119 entre Souchez et Neuville-St-Waast (P.-de-C.).
- PIERSON Lieutenant, arrivé le 15-6-18; capitaine T. T. le 5-10-18. Mis en congé illimité le 21-1-19.
- PINELLI S/-lieutenant, arrivé le 27-12-14, blessé et évacué le 9-5-15 à la cote 119 entre Souchez et Neuville-St-Waast (P.-de-C.).
- † PITIOT Sergent, blessé et évacué 30-9-15, revenu le 13-11-15; blessé et évacué le 19-4-17, revenu le 10-8-17; s/-lieutenant T. T. 16-5-18; évacué pour intoxication 6-7-18; revenu le 23-8-18. Décédé le 26-6-19 à la suite de l'explosion d'un obus stokes (cantonement de Rockenhausen (Palatinat)).
- † POIGNON Capitaine, blessé le 30-8-14 à Berthoncourt (Marne). Décédé des suites de ses blessures.
- POINTET Aspirant, s/-lieutenant 22-10-14; s/-lieutenant T. D. 25-12-25; lieutenant T. D. 7-2-17; arrivé au corps le 10-6-17.
- PONCOT Sergent-major, s/-lieutenant T. T. 22-11-14; blessé et évacué le 24-12-14 devant Lombaertzyde (Belgique).
- † POSTEC Sergent, s/-lieutenant T. T. 27-6-15; s/-lieutenant T. D. 26-12-15; lieutenant T. D. 12-9-17; arrivé au corps le 11-6-18; nommé capitaine T. T. 29-7-18; blessé et évacué le 9-9-18 devant Vauxaillon (Aisne). Décédé des suites de ses blessures.
- POULAIN Lieutenant, capitaine T. T. 26-11-14; capitaine T. D. 22-2-15; blessé et évacué le 11-5-15, revenu le 22-6-15; blessé et évacué le 25-9-15, revenu le 10-1-16; passe au 94^e R. I. le 22-3-18, (G. Q. G., bureau du personnel, le 17-3-18); chef de bataillon T. T. le 26-5-18; revenu au corps le 12-2-19.
- POURTEAU M. A. M. 2^e cl., 7-10-14 T. T.; évacué pour maladie en janvier 1915.
- PRÉVOST Sergent, s/-lieutenant 14-11-14, arrivé au corps le 20-12-14; blessé et évacué le 9-5-15, revenu le 6-9-15; blessé le 25-9-15; revenu le 8-12-11; lieutenant T. T. 25-3-16; s/-lieutenant T. D. 5-4-16; lieutenant T. D. 9-2-17. Mis en congé illimité le 6-3-19.
- PRÉVOT Pharmacien auxiliaire 21-3-16; pharmacien aide-major 9-7-17, évacué pour intoxication le 3-9-18 devant Vauxaillon (Aisne).
- RAFFAELLI Sergent, s/-lieutenant T. T. 14-8-15; s/-lieutenant T. D. 12-7-17; lieutenant T. D. 25-6-17; dirigé le 28-3-18 sur le dépôt du 1^{er} groupe d'aviation à Dijon (G. Q. G., n^o 18.822 du 17-3-18).

- RANDIER Capitaine, chef de bataillon T. T. le 21-9-14 ; chef de bataillon T. D. 22-2-15 ; blessé le 16-6-15 à la cote 119 entre Souchez et Neuville-St-Waast (P.-de-C.), revenu le 22-8-15 ; affecté au 10^e B. C. P. par ordre G. Q. G du 14-1-16. Quitte le corps le 18-1-16.
- RANDON Adjudant-chef, s/-lieutenant 4-9-14 ; blessé le 30-9-14, revenu le 9-11-14 ; blessé et évacué le 30-11-14 devant Boesinghe (Belgique).
- RAMBAULT M. A.-M. 1^{re} cl., arrivé le 1-2-19 ; passe à l'armée d'Orient le 5-4-19.
- RAMIS S/-lieutenant, arrivé le 27-7-15 ; blessé et évacué le 6-10-15 à la tranchée des Tantes devant Souain (Champagne).
- RENIER Adjudant-chef, s/-lieutenant T. T. 7-3-15 ; blessé et évacué le 16-6-15 à la cote 119 entre Souchez et Neuville-St-Waast (P.-de-C.).
- REURE M. A.-M. 2^e cl., passe à l'ambulance 9/9 le 22-7-16.
- RICHELIEU Lieutenant, blessé le 28-8-14 à Dommery (Ardennes).
- RICHOU S/-lieutenant, arrivé le 26-2-15 ; blessé le 10-5-15 à la cote 140 entre Souchez et Neuville-St-Waast (P.-de-C.).
- RIVIÈRE Sergent, s/-lieutenant T. T. 16-9-14 ; blessé et évacué le 9-5-15 à la cote 140 entre Souchez et Neuville-St-Waast (P.-de-C.).
- ROINET M. A.-M. 1^{re} cl., arrivé le 1-9-15 ; M. M. 2^e cl. 2-5-16 ; passe au 9^e bat. de chass. le 11-6-16.
- ROLLAND S/-lieutenant T. D. 14-7-15 ; arrivé au corps le 27-7-15 ; lieutenant T. T. 25-8-16 ; blessé le 18-4-17 ; revenu le 13-6-17 ; évacué pour maladie le 15-6-17 ; lieutenant T. D. 6-7-17 ; revenu 31-7-17 ; blessé le 28-4-18, revenu le 20-6-18 ; évacué pour intoxication par les gaz le 13-8-18 ; rejoint le corps le 4-2-19 ; passe le 3-3-19 au 2^e zouaves de marche (G. Q. G. n^o 38.498 du 20-2-19).
- † ROLLETT Capitaine T. D. 20-9-12 ; arrivé le 11-5-16. Mort au Champ d'Honneur le 19-4-17 au Mont-sans-Nom (Champagne).
- ROQUES S/-lieutenant 11-9-14 ; blessé et évacué le 16-9-14, revenu 11-11-14 ; lieutenant T. T. 25-8-16 ; lieutenant T. D. 11-9-16 ; blessé et évacué 18-4-17, revenu le 13-9-17 ; capitaine T. D. 19-4-18 ; blessé et évacué 4-9-18, revenu 15-11-18 ; affecté au Conseil de Guerre de la 1^{re} armée (G. Q. G. n^o 22.020 du 13-2-19). Quitte le corps le 20-21-9.
- ROSNOBLET M. A. 11-9-14 ; M. A. M. 2^e cl. 6-5-16 ; médecin aide-major 1^{re} cl. 6-5-18 ; arrivé au corps 2-5-19 (8^e armée n^o 2.706 P. du 27-4-19).

- ROUCHY Lieutenant, réintégré dans les cadres d'officiers d'administration le 4-6-15 (G. Q. G. n° 1.330 du 4-6-15).
- ROUFF Caporal, arrivé au corps le 31-3-15; blessé et évacué le 18-5-15; sergent 10-8-16; aspirant le 10-9-16; revenu au corps le 23-9-16; s/-lieutenant T. T. 26-9-17; s/-lieutenant T. D. 25-9-18.
- ROUSSEL Lieutenant, blessé le 28-8-14, revenu en octobre 1914; blessé le 16-11-14 à Boesinghe (Belgique).
- † ROUSSELET S/-lieutenant, arrivé le 25-5-15. Mort au Champ d'Honneur le 15-6-15, à la cote 119 entre Souchez et Neuville-St-Waast (P.-de-C.).
- † ROUSSET MARIUS S/-lieutenant T. T. 6-11-15; arrivé le 7-8-17; blessé le 30-10-17 par éclatement prématuré de grenades près de Mandres (M.-et-M.). Décédé des suites de ses blessures.
- ROUSSET ROGER Sergent-major, arrivé au corps le 15-11-15; s/-lieutenant T. T. 11-5-18; blessé et évacué le 21-8-17, revenu le 24-10-17; blessé et évacué 14-9-18, revenu le 20-3-19; lieutenant T. T. le 11-5-19.
- ROUZES Aspirant, s/lieutenant 25-5-16; blessé le 12-6-16 devant Machemont (Oise).
- SABATIER Lieutenant, arrivé le 11-6-15; blessé le 16-6-15, revenu au corps le 3-8-15; évacué pour maladie en janvier 1916.
- SALCE Capitaine T. D. 26-12-15, arrivé au corps le 28-1-18; passe au 172^e R. I. et maintenu comme major de cantonnement à Ludwigshafen suivant décision du G. Q. G. n° 33.365 du 22-5-19.
- † SANDRON Capitaine. Mort au Champ d'Honneur le 26-4-16 devant Machemont (Oise).
- † SANTIGNY Adjudant, s/-lieutenant T. T. 4-9-14; mortellement blessé le 8-9-14 devant Mondement (Marne).
- † SCHMID Sergent-major, s/-lieutenant T. T. 8-11-16; arrivé au corps le 15-11-16. Mort au Champ d'Honneur le 20-4-17 au Mont-sans-Nom (Champagne).
- SEBAOUN S/-lieutenant, arrivé le 8-12-14; passe au 9^e zouaves (D^{on} M^{elle} du 25-4-16).
- SENTAURENS M. A.-M., arrivé le 12-2-15, évacué pour maladie le 6-10-15.
- SERAIN Sergent, blessé et évacué le 4-10-14; revenu le 1-10-15; adjudant le 13-1-18; nommé s/-lieutenant T. T. 16-6-18.

- SERIES Sergent fourrier, blessé et évacué le 9-9-14; s/-lieutenant T. T. le 22-12-15; revenu 18-1-16; lieutenant T. T. 2-10-17; s/-lieutenant T. D. 19-4-18; lieutenant T. D. 19-1-18; fait prisonnier au cours du combat du 30 mai 1918 sur la Crise; rapatrié le 9-1-19; revenu au corps le 18-3-19.
- SERPINET Lieutenant T. D. 1-4-15, arrivé au corps le 2-6-19.
- † SERVAIS Lieutenant, blessé et évacué le 7-9-14, revenu le 8-7-15; évacué pour commotion le 7-10-15, revenu 10-11-15; capitaine T. T. 26-11-15; capitaine T. D. 4-11-16; chef de bataillon T. T. 13-8-18; intoxiqué 7-9-18 devant Vauxaillon (Aisne). Décédé des suites de l'intoxication le 10-9-18.
- † SEYLER Adjudant, s/-lieutenant 12-4-16. Mort au Champ d'Honneur le 8-7-16 devant Barleux (Somme).
- SAINT-JAMES Capitaine, arrivé le 8-8-15, évacué pour maladie le 25-10-15.
- SIRETAS S/-lieutenant T. T., arrivé le 28-11-14; évacué pour maladie le 16-6-15, revenu le 5-7-16, blessé et évacué le 19-4-17; lieutenant T. T. 21-1-18; revenu le 27-2-19. Mis à la disposition du Comité polonais le 2-4-19 (G. Q. G. n° 27.562 du 20-3-19).
- † SOMBRET-
GONTHIER Adjudant, s/-lieutenant 16-9-14; blessé le 16-6-15. Décédé des suites de ses blessures.
- SOULIER Arrivé le 18-12-15 comme M. A.-M. 2° cl.; M. A.-M. 1° cl. T. D. 20-11-16; passé le 25-5-17 à l'ambulance 9/9 de la 1° D. M.
- † SOUMAN Adjudant, arrivé au corps le 20-11-15; s/-lieutenant T. T. 25-3-16. Mort au Champ d'Honneur le 17-4-17 au combat du Mont-sans-Nom (Champagne).
- SPULLER Capitaine, arrivé le 11-8-15, affecté au 50° R. I. le 24-12-15.
- † TAILLANDIER Aspirant, arrivé au corps le 8-5-17; s/-lieutenant T. D. 26-5-17. Disparu le 30-5-18 au cours des combats sur la Crise (S/-Soissons). (Présumé tué.)
- TAILLEMITE Capitaine, 23-6-13, arrivé le 6-5-17; passe au 7° tirailleurs le 13-6-18 (10° armée n° F. 823/K du 9-6-18).
- TATIGNY Adjudant, s/-lieutenant T. T. 16-9-14; blessé le 9-5-15 à la cote 140 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- TAVERNIER Adjudant, s/-lieutenant 25-3-16; blessé le 9-7-16 devant Barleux (Somme).
- TEBOUL Aspirant, arrivé au corps le 28-8-17; s/-lieutenant T. T. 16-6-18; blessé et évacué le 13-7-18 devant Laversine (Aisne).

- † TERSON Sergent-major, s/-lieutenant T. T. 17-5-15. Disparu le 16-6-15 à la cote 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.). (Présumé tué.)
- THÉVENARD M. Auxiliaire, M. A.-M. 2^e cl. T. T. 11-11-18; arrivé au corps le 9-1-19; passé à l'armée d'Orient le 22-3-19.
- THIERY Aspirant, arrivé le 29-6-17; s/-lieutenant T. T. le 9-7-18; blessé et évacué le 13-9-18 devant Vauxaillon (Aisne).
- THIRIAT S/-lieutenant 10-11-14; évacué pour maladie en décembre 1914.
- TISSIER S/-lieutenant T. T. 16-12-14; arrivé au corps 20-8-15; s/-lieutenant T. D. 1-10-15; lieutenant T. T. 20-10-15; lieutenant T. D. 27-1-17; évacué le 27-8-17.
- TIRAN Sergent, s/-lieutenant 30-8-16 à T. T.; arrivé le 26-2-19; lieutenant T. T. 30-8-18. Dirigé sur le dépôt du 3^e zouaves à Sathonay le 23-3-19.
- TOINON M. M. 2^e cl.; passé le 13-10-14 au 2^e bat. de T. S.
- TONNELOT S/-lieutenant, arrivé le 8-1-15; blessé le 10-5-15 à la cote 140 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C).
- TOUCHET Lieutenant, blessé le 25-12-14 devant Lombaertzyde (Belgique).
- TOUREN Sergent, aspirant, s/lieutenant T. T. 10-11-18, arrivé au corps 15-11-18.
- TREYSSAC Adjudant, blessé et évacué le 6-9-14, revenu le 21-1-15; s/-lieutenant T. T. 5-3-15; lieutenant T. T. 2-7-15; s/-lieutenant T. D. 3-9-15; lieutenant T. D. 4-10-16; évacué pour maladie le 20-1-17, revenu le 12-3-17; évacué pour maladie le 23-5-17, revenu le 25-6-17; capitaine T. T. 5-8-17; évacué pour maladie le 8-11-17, revenu le 18-10-17; fait prisonnier au cours des combats sur la Crise (S/-Soissons); capitaine T. D. 28-6-18; rapatrié le 8-1-19; rejoint le 8^e zouaves le 28-3-19.
- UNGER Aspirant 25-4-18; s/-lieutenant T. T. 1-10-18; s/-lieutenant T. D. 26-3-19.
- VANNIÈRE Adjudant, arrivé le 17-1-16; nommé adjudant-chef le 8-6-16; nommé s/-lieutenant T. T. le 11-5-17; blessé et évacué le 14-7-18, revenu le 15-12-18. Mis en congé illimité le 22-2-19.
- VANNINI Sergent, s/-lieutenant T. T. 18-6-15; arrivé au corps le 29-7-15; s/-lieutenant T. D. 24-10-12; blessé le 20-8-17 à l'attaque du bois des Corbeaux.
- † WAST Aspirant, s/-lieutenant T. T. 4-11-15. Mort au Champ d'Honneur le 9-7-16 devant Barleux (Somme).

- VAUTRIN Sergent-major, adjudant, s/-lieutenant T. T. 11-5-15 ; lieutenant T. T. 11-8-17 ; arrivé au corps le 13-11-18.
- VENAULT Sergent, arrivé le 6-8-17 ; adjudant le 20-6-18 ; s/-lieutenant T. T. 9-7-18 ; blessé et évacué 19-7-18 devant Charantigny (Aisne).
- † VÉRITÉ Adjudant-chef, s/-lieutenant T. T. 16-5-18. Mort au Champ d'Honneur le 30-5-18 au cours des combats S/-Soisson.
- VERMEREN Capitaine T. D. 6-7-17 ; arrivé au corps le 29-4-19 ; mis à la disposition de l'E.-M. de l'armée en vue de son affectation à la mission Tchéco-Slovaque ; quitte le corps le 10-6-19.
- VERNET Sergent-major, s/-lieutenant T. T. 14-11-14 ; arrivé au corps le 6-1-15 ; s/-lieutenant T. D. 20-9-15 ; lieutenant T. T. 30-1-16 ; lieutenant T. D. 24-10-16 ; capitaine T. T. 20-11-17 ; capitaine T. D. 1-7-18 ; affecté à l'E.-M. de la D. M. le 3-6-19 (G. Q. G. n° 10.126 E. M. du 6-5-19).
- VERNEUIL Adjudant, s/-lieutenant T. D. 24-9-16 ; arrivé au corps le 24-9-16 ; évacué pour intoxication par les gaz le 4-9-18 ; lieutenant T. D. 24-9-18. Passé comme informateur à l'armée Américaine (G. Q. G. n° 31.381 du 22-9-18).
- VESPERINI Lieutenant, capitaine T. T. 25-3-15 ; capitaine T. D. 5-5-15 ; évacué pour maladie le 11-8-15.
- VIAUD Lieutenant, arrivé le 16-3-15 ; blessé le 10-5-15 à la cote 119 entre Souchez et Neuville-Saint-Waast (P.-de-C.).
- VIEILLOT Sergent, s/-lieutenant T. T. 2-7-15 ; s/-lieutenant T. D. 15-4-16 ; lieutenant T. T. 25-2-17 ; lieutenant T. D. 2-7-17 ; évacué pour maladie le 1-1-18, revenu le 28-1-18 ; blessé et évacué le 30-5-18, revenu le 9-7-18 ; blessé et évacué le 18-7-18 ; capitaine T. T. le 18-7-18 ; revenu le 17-8-18.
- VILLESEQUE S/-lieutenant T. T. 16-9-14 ; arrivé le 9-11-14 ; blessé le 10-5-15 ; s/-lieutenant T. D. 26-12-15 ; passe au 9^e zouaves (D^{on} M^{elle} 25-4-16).
- VINCENT Adjudant, adjudant-chef, arrivé au corps le 2-2-15 ; s/-lieutenant T. T. 26-3-15 ; s/-lieutenant T. D. 3-9-15 ; lieutenant T. T. 20-10-15 ; lieutenant T. D. 4-10-16 ; capitaine T. T. 9-5-18 ; blessé et évacué le 13-6-18 ; capitaine T. D. 28-6-18, revenu le 1-9-18.



Tous les clichés de cet **Historique** qui portent la mention « cliché Michelin » nous ont été généreusement offerts par la Maison MICHELIN et sont extraits des *Guides illustrés des champs de bataille* suivants :

Deuxième bataille de la Marne (1^{re} édition) ;

Amiens avant et pendant la guerre ;

Marais de Saint-Gond.



